

Le Samedi

JOURNAL ILLUSTRE
HEBDOMADAIRE

VOL. XXXII, No 25 — Montréal, 27 novembre 1920

10 cents
LE NUMERO



COIFFERONS-NOUS SAINTE-CATHERINE ?

THEATRE FAMILY

1374, Notre-Dame ouest (Près rue Vinet)

Téléphone : Victorio 63

Semaine du 22 novembre

**ENTREE TRIOMPHALE DE LA TROUPE
BELLA OUELLETTE**

dans

FROU-FROU

de Meilhac et Halevy

Les principaux rôles seront tenus par MM. Filion, Barry, Duchesne, Leclair
Mmes Bella Ouellette, Aurore Alys

Magnifique mise en scène. . Beaux décors. Grande distribution.

DIMANCHE

**GRAND PROGRAMME DOUBLE DE VUES ANIMEES
ET DE VAUDEVILLE**

PRIX POPULAIRES -- PRIX POPULAIRES

ARTHUR ST - GERMAIN, Directeur-Propriétaire

ABONNEMENT

(Payable d'avance)
Excenté Montréal
et banlieueUn an . . . \$5.00
Six mois . . . 2.50
Trois mois . . . 1.25Heures de bureau :
8.30 à 5.30Le samedi :
8.30 à midi.

10 cts LE NUMERO

10 cts LE NUMERO

Le Samedi

(Fondé en 1889)

POIRIER, BESSETTE & CIE, Propriétaires,
129-131-133 rue Cadieux, Montréal. Tel Bell Est 5281.

TARIF D'ANNONCE FOURNI SUR DEMANDE

Entered March 23rd 1903 at the Post Office of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of March 3rd 1879.AVIS A NOS ABON-
NESLes abonnés chan-
geant de localité
sont priés de nous
donner un avis de 3
jours, l'emballage
de nos sacs de
maille commençant
5 jours avant de les
livrer à la poste.**CARNET
EDITORIAL****UN ROI QUE TUA UN SINGE**

Apéthané ô Basileus Alexandros!

De l'Acropole à la gare de Laurion, les Hellènes répètent à satiété ces quatre mots qui signifient que le monarque Alexandre a trépassé.

Ce n'est pas que la mort d'un roi ait, à leurs yeux, une importance telle qu'ils en arrivent à oublier toute autre chose; mais plutôt semblent-ils obsédés par le souvenir des circonstances étranges qui provoquèrent cet accident.

En effet, c'est une chose peu ordinaire que d'être le despote de l'Hellas et de succomber aux suites de la morsure d'un singe. Comment l'homme auquel avait été dévolue la tâche de régner sur les descendants d'Eschyle, d'Homère, de Sophocle, de Pnidare, de Sapho, d'Agasias, d'Appelles de Phidias, d'Aristophane, de Démocrite, de Platon, d'Aristote, d'Empédocle, d'Anaxagore, d'Aristoxène, de Carnéade et de bien d'autres philosophes et esthètes, avait-il pu s'éprendre d'une créature simiesque et fort probablement hideuse?

Il est vrai que de sang hellène il n'avait guère, le pauvre Alexandre. Petit-fils d'un Danois, lequel avait succédé à un Bavarois, il ne pouvait se réclamer d'une ascendance à ce point illustre qu'elle remonte, pour le plus crépu des palikares aussi bien que pour le plus barbu des Patriarchoi, jusqu'à un nommé Zeus, lequel présidait, sur le sommet neigeux de l'Olympe, à la plus auguste assemblée que le monde vit jamais, celle des Douze Grands Dieux, des Demi-Dieux et des Héros.

Son extraction nordique, — peut-être ses aïeux avaient-ils combattu dans les armées des Cimbres — ne lui avait pas permis d'acquérir ce sens de la beauté que tout grec possède, qu'il ait reçu le jour dans le torride Chypre ou sur la route de Patissia, au nord de la rue d'Eole. Dédaigneux des Parthénai de l'Erechtheion, peu apte à juger de l'eurythmie de forme que constituent les hauts-reliefs des Panathénoi, ne comprenant rien à la majesté des murs croulants de l'Odéon ou du théâtre de Dionysos, le pauvre prince repaissait sa vie des ébats rapides et des grimaces d'un cynocéphale quelconque.

C'était un fils du lointain Odin, de cet homme mystérieux qu'héroïsa Carlyle. Mais le mystère dont s'enveloppe le mythe scandinave est fait de brume sanglante et de l'âtre fumée des sacrifices des bêtes. Il n'est en rien semblable à la lumière parfumée qu'émettent les légendes exquises des poètes attiques. C'est une sombre vapeur qui alourdit les âmes et les retient dans la sauvagerie parfois épique mais toujours brutale de la barbarie. Les Eudoses, les Anglii, les Varini, les Suiones, les Silones, ces peuplades dont le Mare Suebicum et le Mare Germanicum baignaient de leurs flots violents les territoires, ne voyaient jamais autre chose que ces mers toujours grondantes et ces forêts dont Sénèque dit que les ombres étaient horribles.

Faut-il donc s'étonner qu'un descendant de ces germains à faces carrées et à longues moustaches rouges ait cherché une délectation dans la société d'un quadrumane répugnant. Ses ancêtres, occupés à pourchasser les aurochs dans les profondeurs des bois hercymiens, n'entrevirent jamais les gracieuses et blanches nymphes fuyant d'un pas sylphiques les satyres aux yeux jaunes. L'âpre mélodie des cors remplaçaient pour eux la suave et liquide harmonie des flûtes agrestes. Leurs lourdes ripailles, arrosées de vin noir ne pouvaient se comparer aux repas élégants où, sur des couches fleuries, d'admirables philosophes conversaient avec d'odorantes courtisanes.

Une ambiance aussi rude ne pouvait que façonner de frustes esprits. Et c'est de ces hommes primitifs, trop délicatement peints par le nostalgique barde ossian, qu'était issu Alexandre de Grèce, héritier direct du félon Constantin.

Les grecs modernes qui s'étonnent que leur roi se soit fait mordre par un singe ne sont pas versés dans la science généalogique. Sans quoi, ils comprendraient facilement qu'un homme provenant des farouches guerriers de l'antique Denmark se fût réjoui des facéties d'un aussi horrible animal lequel, voyant dans ce souverain, un specimen mal dégrossi de l'anthropopithèque, voulut s'amuser avec lui comme avec un copain et lui infligea, en jouant innocemment, cette morsure dont les complications septiques ont entraîné l'empoisonnement du sang.

Une fatalité impitoyable écrase de ses doigts lourds les têtes couronnées. Le Czar de toutes les Russies et sa famille sont tombés sous les balles révolutionnaires; le Bourbon à long nez qui guidait les Bulgares a dû rejoindre en Suisse, le débile Charles d'Autriche auquel est venu se réunir le roi Feïçal; le sublime Kaiser, maître de tous les Teutons s'est vu contraint à l'exil dans une île néerlandaise et voici que le Dane Alexandre disparaît parce qu'un singe a imprimé ses dents aiguës dans la chair de sa royale main. Quels cataclysmes menacent encore les familles régnantes? Dieu seul le sait et ses desseins sont impénétrables.

Julien BUAT

LE VOLEUR INGENIEUX



1 Où vais-je pouvoir me cacher, se disait notre voleur en s'enfuyant avec un coffret de bijoux qu'il venait de cambrioler.



2 Heureusement pour lui, il passa près d'un endroit où on posait un tuyau pour une fontaine il déposa à terre sa boîte de bijoux et se cacha dans la fontaine, et...



3 ...lorsque ceux qui le poursuivraient passèrent ils ne virent pas le truc employé par notre cambrioleur et ils continuèrent leur route à la poursuite du voleur.

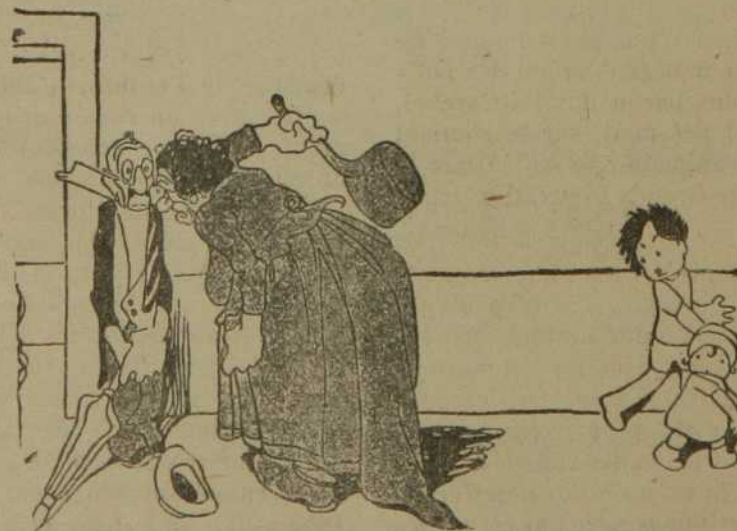
POUR MONTRER A SA FEMME

La victime (au voleur). — Monsieur, je ne veux pas suspecter votre honnêteté, mais auriez-vous l'obligeance de me donner un reçu pour la montre et l'argent que vous venez de me voler; c'est simplement pour montrer à ma femme.

INSULTE

Le père. — Eh bien, Willie, qu'as-tu fait au petit Pierre qu'il est parti chez lui en pleurant.

Willie. — Il nous a insulté. Il a dit que nous étions une des plus vieilles familles de la ville.



Jean. — Allons-nous-en Béatrice, je crois que papa va passer un mauvais quart d'heure.

TOUS LES MEMES

Le Canadien. — Pourquoi, lorsque vous avez émigré au pays avez laissé en Europe votre fils.

Abraham. — Che fa fous tire, il est gaissier tans une grante maison le panque en Eurobe, alors il zera ici un chour ou l'audre.

AU BUREAU DE POSTE

Le monsieur. — Pardon, monsieur, mais si je mets cette lettre à la malle ce soir, arrivera-t-elle demain matin à Québec?

L'employé. — Mais, certainement monsieur.

Le monsieur. — Vous mentez, monsieur, elle va à Trois-Rivières

ATTRAPE

Le savant. — Je sais tout, monsieur.

L'ignorant. — Vous vous trompez, monsieur.

Le savant. — Mettez-moi à l'épreuve.

L'ignorant. — Savez-vous où il y a une maison à louer?

A PEU PRES

Alice. — Ce journal prétend que si l'on tranche des oignons et qu'on les dépose dans une chambre où il y a de la peinture cela enlèvera l'odeur de la peinture.

Jeanne. — Oui, quelque chose comme un homme qui se fait couper le cou pour ne plus être incommodé par son cancer.

UN DIPLOMATE

Albertine. — Jeannette a eu un chapeau neuf, et moi...

Lucien. — Ma chère, il faut que Jeannette ait des nouveaux chapeaux souvent, mais si elle était jolie et charmante comme toi elle ne compterait pas sur sa modiste pour plaire.

MAUVAISE HABITUDE

La dame. — Que veut dire cela, vous emportez une cuillère avec vous?

Le chemineau. — Oh! je vous demande pardon, madame, j'ai été riche autrefois, et j'ai gardé cette mauvaise habitude de toujours emporter un petit souvenir des maisons où j'étais reçu.

LES ENFANTS

LE CAMBRIOLEUR ATTRAPE



1 Ah! ah! Voici une maison dont les habitants sont absents, je vois pouvoir cambrioler tout à mon aise. Je n'ai qu'à renverser la niche du chien pour le tenir captif, et en avant la fortune.



2 Il tourna la niche à l'envers pour empêcher le chien de le mordre, mais...



3 ...la niche n'avait pas de fond. Inutile de vous dire que notre bull-dog ne fit qu'une bouchée de notre homme qui n'y reviendra plus.

PAS NECESSAIREMENT

Henri. — Gaston est un garçon étonnant, il peut s'envoyer un coup de pied dans le derrière, tandis que moi qui suis plus jeune que lui je ne peux pas le faire.

Gustave. — Oh! ne l'inquiète pas pour si peu, n'importe qui sera heureux de le faire pour toi.

UN HOMME CHANGEUX

Blanche. — Antonio est toujours chanceux aux courses.

Jeanne. — Vraiment?

Blanche. — Oui, voilà trois semaines qu'il joue et il lui reste encore de l'argent.

CHACUN A SA PLACE



Aglaé.—Je ne mange pas plus qu'un ciseau.
Arthur.—Oui, une autruche.

LA MEME CHOSE

Alfred.—Ta femme parle d'aller en Europe l'année prochaine.

Lucien.—Oui, laisse-la parler. Cela ne coûte pas plus cher de parler d'aller en Europe que de parler d'aller à Ste-Rose... et c'est là que nous irons.

EN TRAMWAY

Le conducteur.—Attendez donc pour débarquer. Si vous vous cassez le cou, c'est moi qui aurai les embêtements.

DES VOLEURS

Jean.—Papa, est-ce que les joueurs de base-ball sont tous des voleurs?

Le papa.—Comment cela?

Jean.—Ils passent leur temps à se voler leurs buts.

UN HOMME D'AFFAIRE

Isaac.—Est-ce vrai que ton fils a gaspillé tout son argent pour s'acheter un habit et qu'après il s'est suicidé avec un revolver.

Abraham.—Non, mon fils était plus homme d'affaires que cela. Il a pris du poison, comme cela son habit était aussi bon qu'un neuf et j'ai pu le vendre.

UNE NOUVEAUTE

—Quelque chose de nouveau?

—Si vous en avez.

—Un opéra?

—Qu'est-ce que c'est?

—Un opéra de jazz écrit entièrement pour saxophones.

EXCEPTE

Juliette.—Vous avez bien aimé votre promenade à la campagne?

Pierre.—Oh beaucoup, à l'exception des moustiques qui m'ont pris pour une maison de pension.

DOMMAGES

Le poète.—Ma femme, je viens de toucher 5 dollars pour mon dernier poème.

Sa femme.—Mais de qui donc, mon Dieu?

Le poète.—De la compagnie d'Expresso. Elle l'a perdu.

CHEZ L'ANTIQUAIRE

Le client.—De quand date ce fauteuil?

Le marchand.—C'est un fauteuil Empire, il date d'au moins 110 ans.

La cliente.—Vous n'auriez pas de fauteuils Empire datant de trois ou quatre siècles?

AU RESTAURANT

Le client.—J'aimerais vous donner un pourboire, garçon, mais je n'ai que l'argent nécessaire pour payer mon tramway.

Le garçon.—On dit qu'une marche après le repas est excellent pour la santé.

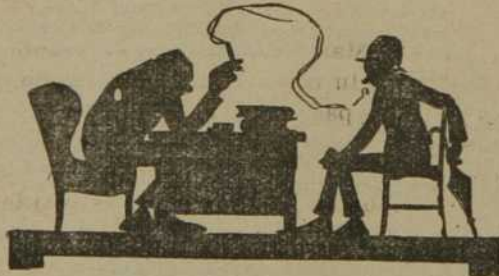
ANNONCE

Aline.—Est-il très mal, docteur?

Le médecin.—Oui, madame.

Aline.—Eh bien, docteur, si c'est réellement sérieux, il faudra me le dire gentiment, peu à peu, afin que je n'aie pas de crise de nerfs.

AU THEATRE



Le directeur.—Il vous faudra mettre plus de vérité dans votre scène d'ivrognerie.
L'artiste.—Je veux bien à condition que vous mettiez plus d'alcool dans la boisson claire que vous me faites boire.

ENTRE MENDIANTS

Le sourd et muet.—Ne trouves-tu pas qu'il y a apparence de pluie?

L'aveugle.—Je ne puis regarder pour le moment, car voici un de mes meilleurs clients.

PAS TOUT A FAIT

Aline.—C'est un garçon qui travaille du cerveau, je crois.

Gabrielle.—Lui, pas du tout; il écrit des revues pour les théâtres.

IL LIMITE SON AMOUR



Gabrielle.—Tu refuses de m'acheter cette nouvelle toilette, et pourtant, tu me disais que tu passerais dans l'eau et le feu pour moi.
Lucien.—Oui, mais je n'ai jamais dit que je consentirais à faire faillite pour te plaire.

QUELQUE CHOSE A FAIRE

1er chemineau. — J'ai l'intention de partir pour l'Amérique Centrale. Là, on n'a rien à faire. Tout le pays est couvert de bananiers. On n'a qu'à se coucher sous un arbre et à manger des bananes toute la journée.

2me chemineau. — Il faut se lever quelque fois pour cueillir les bananes dans les arbres ?

1er chemineau. — Naturellement.

2me chemineau. — Ah! il me semblait aussi... c'était trop beau!



Que dit une jeune fille, lorsqu'elle se cogne l'orteil sur un meuble, en pleine nuit ?

ELLE NE SAIT PAS

La petite fille (Après avoir lu son journal). — Dites donc, maman, pourquoi certains propriétaires ne veulent-ils pas d'enfants dans leurs maisons ?

La maman. — Je ne sais vraiment pas. Va donc voir pourquoi le bébé pleure et pendant que tu seras là, dit à Jean de cesser de jeter des objets sur la tête des passants ; empêche Georges et Catherine de se battre et prévient Joseph que s'il continue à frapper sur son tambour, il va se faire conter cela par son père lorsqu'il arrivera.

REPONSE



Le monsieur. — Ne trouves-tu pas que le base-ball te fait perdre ton temps pour étudier ?

Jean. — Non, mais l'école me fait perdre un temps considérable que je pourrais utiliser à jouer au base-ball.

AU TRIBUNAL

Le juge. — Dix dollars d'amende.

Le condamné. — Pouvez-vous me "changer" un \$20.

Le juge. — Non, mais je puis changer votre sentence. Vingt dollars.

UN VIEILLARD

Alice (5 ans). — Etais-tu dans l'Arche, grand-papa ?

Le grand-papa. — Mais non. Pourquoi demandes-tu cela ?

Alice. — Alors, si tu n'étais pas dans l'Arche, comment se fait-il que tu n'aies pas été noyé.

L'AGE D'OR

Il y aurait beaucoup de silence sur la terre si les gens ne parlaient que de ce qu'ils connaissent.

ON NE SAIT JAMAIS



Eusèbe. — C'est bien ennuyeux ces robes courtes.

Gaston. — Oui, on prend quelquefois des vieilles filles pour des jeunes poulettes du printemps.

EXTREMITE

Le colporteur. — Avez-vous des guénilles aujourd'hui ?

Le monsieur (dans la maison). — Oui, mais je les porte.

PENSÉE

Un jeune homme ne serait pas si anxieux d'obtenir la main d'une jeune fille s'il réfléchissait que plus tard il aurait cette même main constamment dans sa poche pour avoir de l'argent.

L'ESPIEGLE ROSETTE



1 Notre petite espiègle était en train de lire les aventures de "L'espiègle Rosette" dans "Le Samedi", et elle se délectait à la lecture de sa page favorite...

— Quels sont les produits de l'empire Hindous ?

— Le raisin, le poivre, le riz, les citrons et les Indes-digestions.

LA POLITESSE

Le professeur. — Lorsque je dis: "Le cheval et la vache est dans le champ", où est la faute ?

L'élève. — La dame devrait être mentionnée la première.



2 ...lorsque le gardien du parc passa pour ramasser tous les chiffons de papier qui traînaient sur le gazon, il ramassa également le journal de Rosette.



3 Mais il ne savait pas à qui il avait affaire. Rosette acheta des confettis d'un marchand ambulancier, et...



4 ...elle les jeta sur le gazon et notre gardien eut pour quinze jours de travail à ramasser tout ce papier. Voilà encore une espiègerie de notre petite Rosette.

BONNE RAISON



L'institutrice.— Qui est-ce qui ne fut pas content du retour de l'enfant prodigue?

L'élève.— Le veau gras.

RASSURE

La vieille dame. — Il n'y a pas de vers dans vos noix?

Le commis. — Oui, madame, mais enlevez vos lunettes pendant que vous les mangerez et vous ne pourrez pas voir la différence; les vers goûtent les noix.

LES ENFANTS



L'oncle.— Je m'en vais dimanche prochain. Est-ce que cela te fait de la peine, Jean?

Jean.— Oui, mon oncle, je croyais que vous partiez aujourd'hui.

IL Y A PRIS LE TEMPS

Denise. — Mon grand-père vient d'avoir ses 97 ans. N'est-ce pas merveilleux?

Lucien. — Je ne trouve pas. Regarde le temps que cela lui a pris pour se rendre à cet âge.

PRECAUTIONS



Madame.— Aimez-vous les enfants?
La nouvelle bonne.— Tout dépend du prix.

L'ENTERREMENT DE VIE DE GARÇON

(Monologue comique, par Paul Coullée)

La semaine qui vient de se terminer a en a vu une bonne dans la paroisse de Sainte-Décoction de Pavot, la meilleure qu'on a jamais vu depuis le soir ouisque j'ai vu le jour, y a quéque cinquante ans de ça.

C'est ben simple, trois jours après jamais, j'me rappellerai encore l'enterrement de vie de garçon à Joe Casavant qui demeure dans le rang des navaux, passé la coulée aux guernouilles.

Joe, c'était s'qu'on appelle le boulé de la place. Y était vieux garçon jusqu'à v'nir a y a deux jours; asteur, y est jeune marié. Vous me créez p't'être pas, mais y paraît qui aime ça. Les hommes, c'est ben tous pareils. Le mariage dans les premiers temps c'est téjours ben beau pou un homme; mais après, ça change pas pou rire. J'peux parler par expérience, j'sus marié moé itou, et comme ma femme est pas icitte, j'peux m'déboutonner.

Téjours est-y, pour revenir à nos béliers, qu'on a fêté Joe avant son mariage. On s'était réunis tous les hommes pis tous les garçons de la paroisse, on a faite un bisaillon, on a acheté 12 p'tits corps de bière et pis envoye donc l'enterrement de vie de garçon à Joe.

On va-t-y n'avoir du plaisir

On va-t-y n'avoir d'agrément.

J'ai pas besoin de vous dire qu'on a passé un quart d'heure de onze heures du soir à 5 heures du matin. On s'a tellement amusé que, m'a dire comme on dit, qu'on aurait dit qui avait pas un seul homme marié parmi nous autres.

Les p'tits corps de bière disparaissaient comme par enchantement, on les voyait pas partir. Un de fini, crac, un autre arrivait pour prendre sa place, vous comprenez, on était ane trentaine de canayens qu'avaient pas frette aux yeux et pis qu'y crachaient pas d'dans.

Au boutte d'une heure, tout le monde était saoul. Joe, lui, y pouvait pas distinguer sa drette de sa gauche. Qu'y aurait voulu faire son signe de croix, y aurait pas été capable. Ça fait rien, il faisait honneur à la paroisse, il continuait à boire quand même. Y t'nait pas su ses jambes, y marchait comme un coq su la glace.

Turellement comme dans toute enterrement qui se respecte on a fait boire Joe dans un beau vase en faïence iousqui avait un oeil dans le fond. Joe y voulait pas n'entendre parler; mais on s'a tous mis dessus et pis y a ben fallu qui boive. Torvis qu'on a eu du plaisir, quand j'y pense.

A trois heures du matin, c'est ben simple, y en avait pas in parmi nous autres qui se reconnaissait. On était plein comme des canayens qui se respectent, y en a qui chantaient, d'autres qui étaient étendu frette dans des coins, mais le meilleur dans le lot, c'est Joe, y a toffé correct jusqu'au boutte.

Au p'tit jour on a été le reconduire chez eux, c'est là qui a commencé a avoir mal aux cheveux. Y beuglait comme une vache qu'a perdu son veau. Ça a été un vrai scandale dans la paroisse.

Le lendemain y a pas été capable de se lever pour aller à sa messe de mariage, y était trop malade.

Son mariage a dû être retardé de trois jours. Sa femme a savait pas si a devait le prendre ou ben pas l'prendre.

A voulait pas d'in ivrogne comme mari, mais on y a expliqué la situation et pi a s'est décidé, elle l'a pris quand même, parce que j'vas vous dire, pour une femelle qui veut se marier, vaut mieux un homme ivrogne que pas d'homme pantoute, pas vrai.

Ah! j'vous dis qu'on l'oubliera pas d'sitôt l'enterrement de vie de garçon à Joe Casavant.

Pour un enterrement v'là c'qu'on peut appeler un... une noce.

Au plaisir de se n'voir betôt.

PAS CELA



Madame.— Tout le monde prétend que tu ne m'as épousé que pour mon argent.

Monsieur.— Je sais qu'en te regardant, on peut s'imaginer que cela est; mais malheureusement cela n'est pas.

UNE REQUETE

Le medium. — Y a-t-il une autre question que vous aimeriez poser à votre première femme?

Le client. — Oui, je voudrais qu'elle donne à ma deuxième femme sa recette pour les tartes à la ferlouche.

AUX CHUTES NIAGARA



Alphéda.— Comme ce spectacle m'inspire, Alfred.

Alfred.— Ne parle pas, laisse-moi écouter le murmure de l'eau.

DEFINITION

Denise. — Qu'est-ce qu'on appelle une "lettre morte", maman?

La maman. — C'est une lettre que je donne à ton père pour être déposée à la malle.

LES GENS IDIOTS



Le garçon.— Voici, monsieur, ce que nous avons sur le menu.

Le client.— Je ne vous demande pas ce que vous avez sur le menu, je vous demande ce que vous avez à la cuisine.

L'ECONOMIE DE LA LUMIERE

"Vous prenez le train d'une heure à deux heures et vous arrivez chez vous à deux heures moins vingt.

UNE FEMME GENTILLE

Rebecca. — Tu devrais cesser de fumer, mais...
Lucien. — Mais quoi?
Rebecca. — Mais tu peux tout de même continuer de m'apporter des coupons.

ECHEANCE ELOIGNEE

Mariette. — Il est fort riche, mais elle hésite avant de l'épouser, à cause de son âge.
Léontine. — Est-il si âgé?
Mariette. — Non, on dit même qu'il peut durer encore dix ans.
Léontine. — C'est beaucoup. L'échéance est encore loin.

ANCIEN TESTAMENT



Adolphe. — On vient de découvrir le nom du père des sept frères Machabée.
Lucette. — Comment s'appelait-il?
Adolphe. — Le bonhomme Machabée.

CLAIRVOYANCE

"Je suppose, dit le médecin en souriant et en prenant le pouls de sa jolie cliente, que vous me prenez pour un vieux bouc ?
"Comment docteur, reprit la jolie cliente, mais je ne croyais pas que vous puissiez deviner les pensées secrètes de vos clientes seulement à leur tâter le pouls.

STATISTIQUES

L'année dernière il est entré au musée Zoologique de Londres 1,515,042 visiteurs. Aucun des tigres n'a été volé, ce qui parle en l'honneur de ces visiteurs.

APRES LA CONSULTATION



Joseph. — Les docteurs Lachance et Lamarre ont décidé de faire l'opération à ce pauvre Bertrand.
Alphonse. — Est-ce que l'opération est nécessaire?
Joseph. — Oui, le docteur Lachance a un billet qui vient dû la semaine prochaine et le docteur Lamarre veut s'acheter une automobile.

UNE NOUVELLE VIANDE

Oscar. — Je n'ai jamais eu si faim. J'ai tellement faim que je pourrais manger du jambon des Indes.
Eugène. — Du jambon des Indes. Où diable prends-tu cela?
— Dans les cochons d'Indes.

ESPOIR

Jeannette. — Si je venais à mourir, tu n'épouserai pas une autre femme telle que moi, n'est-ce pas?
Antoine. — J'espère bien que non.

RECLAME

"Aucune personne ayant employé une fois un de nos cercueils n'en voudra employer un autre.

LA CRAINTE DE LA TEMPETE



Alme. — Je ne savais pas que tu partais en voyage.
Georgine. — Oui, le médecin a recommandé à mon mari de cesser de fumer, alors je m'en vais chez ma mère pour les premières semaines de son traitement.

PAS LES MEMES IDEES

Le jeune homme. — Mais nous nous sommes déjà rencontrés.
La jeune fille. — Vraiment?
Le jeune homme. — Oui, dans mes rêves, la nuit dernière, vous êtes la jeune fille que j'ai embrassée.
La jeune fille. — Oh! mais je me rappelle très bien maintenant. Dans mes rêves la nuit dernière vous êtes le jeune homme que j'ai giflé pour m'avoir embrassée sans ma permission.

A CAUTION

Joseph. — Tu as l'air bien occupé?
Adolphe. — Oui, j'écris une lettre d'amour. Voilà deux heures que je travaille dessus.
Joseph. — Il paraît. Pourquoi diable, te donnes-tu tant de peines?
Adolphe. — Je veux être certain que si jamais cette lettre est lue devant une cour de justice, je ne passerai pas pour un fou.

LE BENEFICE

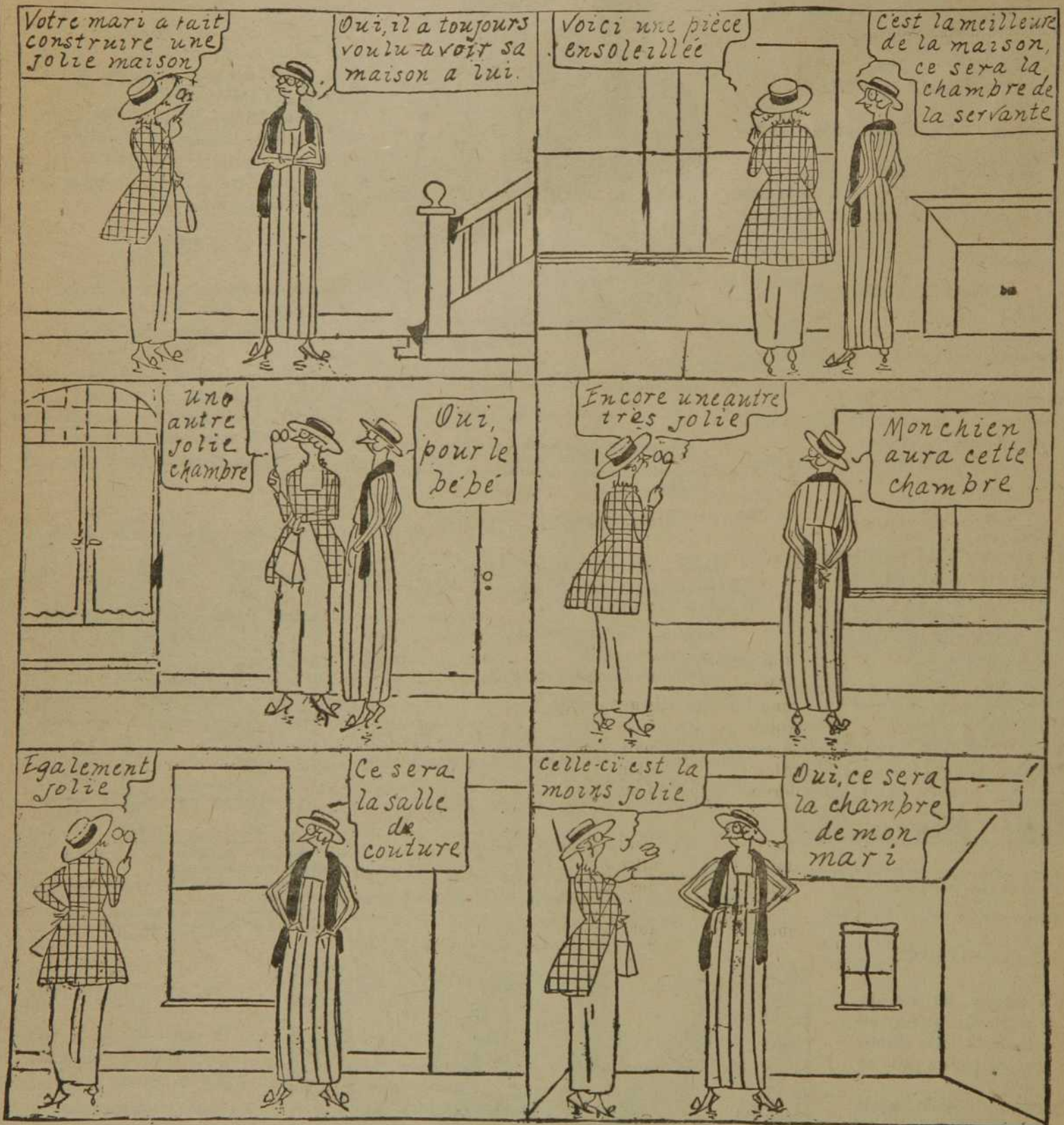


Charles. — Pourquoi ne voulez-vous pas que je vous embrasse?
Denise. — Je doute que vous m'aimiez sérieusement.
Charles. — Alors accordez-moi le bénéfice du doute et laissez-moi vous embrasser.

UN PEU DE TOUT

La tante. — Le jeune homme qui vient te voir a l'air très intelligent.
Alma. — Oui, ma tante.
La tante. — Qu'est-ce qu'il fait?
Alma. — Il est un peu avocat et un peu musicien.
La tante. — Mais qu'est-il en réalité?
Alma. — Les avocats prétendent qu'il est musicien et les musiciens prétendent qu'il est avocat.

AH ! LA VIE



A LA BANQUE

Un jeune homme se présente à la banque pour retirer un chèque.

Le commis de banque.—Mais il faut que ce chèque soit endossé.

Le jeune homme.—Par qui?

Le commis de banque.—Par vous.

Le jeune homme prit son chèque et quelques instants après il le remettait au commis de banque qui lut au dos du chèque:

"J'endosse ce chèque de grand cœur."

PARTIE DE PECHE

Joseph.—Il y a des gens qui sont avares ; ainsi nous sommes partis dimanche dernier trois amis, ensemble, pour une partie de pêche sur le lac des Deux-Montagnes. Il était convenu que le premier qui prendrait un poisson paierait la traite aux autres.

Nous consentimes. Mes deux copains avaient chacun un poisson au bout de leurs lignes mais ils n'osèrent jamais les relever.

Adolphe.—Alors tu as perdu?

Joseph.—Non, je n'avais pas empâté mon hameçon.

Nouvelle Sentimentale,

par

PAUL COUTLEE

LA MÈRE

La vieille malle marquée aux initiales de la mère avec des clous d'acier se vidait peu à peu.

La maman, assise au pied du lit, regardait son fils sortir un à un tous les précieux objets qu'elle contenait. Il y avait bien longtemps que l'on avait touché à cette malle que l'on venait de descendre toute poussiéreuse du grenier où elle séjournait depuis une dizaine d'années.

Tous les objets qu'elle contenait étaient les mille choses qui ont appartenu à l'enfance de tout homme, de toute femme. Des choses insignifiantes pour la plupart, mais qui prennent immédiatement un air d'importance dès qu'on les regarde avec l'éloignement du temps. Tout le contenu de la malle était des riens qui représentaient toute la jeunesse de Maurice: une vieille loupie, des "marbres", quelques images, un canif...

—Je te l'avais enlevé autrefois pour que tu ne te blesses pas, dit la maman, mon Dieu que tu avais pleuré; tu n'étais pas très raisonnable à cet âge. Maurice sortit un paquet.

—Qu'est-ce que c'est que cela?

On défit la ficelle du paquet, et on ouvrit.

—Un habit de matelot, s'écria Maurice.

—Oui, ton premier habit. Comme tu avais l'air gentil et mignon dans cet habit, je te revois encore, tu faisais ton homme, et tout le monde sur la rue se retournait pour t'admirer lorsque nous sortions. Ah c'était le bon temps, le temps où tu m'appartenais entièrement. Tu ne songeais pas à me quitter en ce temps-là.

—Voyons, maman, il ne faut pas être triste, c'est la destinée commune. Puis passant subitement à un autre ordre d'idées: qu'as-tu l'intention de faire de toutes ces choses insignifiantes.

—Je veux les garder pour le jour où je ne t'aurai plus; elles me parleront de toi.

Maurice ne répondit pas à la réflexion de sa mère. Un long silence pénible pendant lequel Maurice continuait à débarrasser les menus objets de la vieille malle.

—Voilà qui est fait, dit Maurice; maintenant il n'y a plus qu'à la remplir de nouveau avec tous les objets que j'apporte dans mon "home".

Il alla vers le lit où se trouvait tout le linge qu'il emportait avec lui. Il remua divers objets qui s'y trouvait.

—Qu'est-ce que contient ce petit coffret que tu apportes, Maurice?

—Ce sont des lettres, maman.

—Des lettres?

—Oui, les lettres d'Yvette.

—Ah. Et où as-tu eu ce joli coffret?

Maurice ne put s'empêcher de sourire.

—C'est un cadeau d'Yvette; elle me l'a donné à mon dernier anniversaire.

La mère dissimula mal un petit mouvement. Elle reprit:

—Alors tu n'as plus besoin de celui que je t'ai donné?

—Oh, maman, mais je veux les garder tous les deux.

—Mais tu ne te serviras pas des deux et le mien est le moins joli.

—J'aime le tien, maman, je l'aime parce qu'il me vient de toi que j'aime bien.

La maman essuya une larme qui perlait au coin de l'oeil.

—Tu n'oublieras jamais, mon garçon, que ta maman a été la première femme qui t'a aimé?

Maurice, penché sur la malle se leva, légèrement ému et alla embrasser sa mère.

—Non, maman, reprit-il, je ne l'oublierai jamais, je te le jure. Et je t'aimerai toujours, tu m'entends bien, toujours. Je fais simplement deux places dans mon coeur, une pour toi et l'autre pour Yvette.

—J'ai réparé ton linge, tous tes boutons ont été cousus, tout est en parfait ordre.

Maurice regarda sa mère.

—Maman, pourquoi ne dis-tu jamais rien lorsque je te parle d'Yvette?

La maman resta interloqué, elle ne savait quoi répondre:

—Mais, Maurice...

—Non, maman, non, et tu ne mentionnes jamais son nom, et cela me peine énormément. Ah, maman, si tu connaissais Yvette, si tu pouvais apprécier sa nature sensible, sa grande âme, son coeur d'or. Si tu pouvais savoir comme elle est toute prête à t'aimer, ma fiancée d'aujourd'hui, ma femme d'après-demain. Tu sais qu'elle est jolie, mais ce que tu ne sais pas c'est qu'elle est excellente ménagère et qu'elle tiendra bien propre le petit nid que nous allons nous créer. Le petit nid où tu te sentiras chez toi, où nous serons heureux tous les trois, toi, elle et moi.

—Je n'en doute pas, Maurice, mais...

—Parce que je t'aime, maman, il ne faut pas que tu t'imagines que je t'aime moins pour cela. Yvette, au contraire, m'aidera à te mieux comprendre, partant, à t'aimer mieux. Avec son tempérament de femme elle devinera tes moindres désirs. Et nous serons deux pour t'aimer. Nous vivrons heureux tous les trois comme des hirondelles.

—Les hirondelles vivent par couple, dit la maman, dans un sourire amer, et puis, il vaut mieux, lorsqu'on se marie, ne pas avoir de vieilles bonnes femmes, près de soi pour nous empêcher d'être jeune.

—Mais tu es jeune, maman, et puis, songe donc à la joie que j'aurai de sortir avec toi à un bras et Yvette à l'autre. Nous marcherons tous les trois dans la vie et nous serons heureux toujours, toujours. Nous irons au théâtre, au concert, la vie ne sera qu'un enchantement perpétuel.

—Mais pour faire tout cela, il te faudra de l'argent, beaucoup d'argent. Tu n'es pas devenu millionnaire que je sache.

—Non, mais je vais faire de l'argent, car maintenant je vais travailler avec encore plus d'ardeur, si c'est possible, car je travaillerai pour Yvette et pour toi, ma maman chérie. Je suis devenu sérieux. Je ne suis plus le petit garçon que tu berçais dans tes bras maternels jadis. Le petit

garçon de l'habit de matelot. L'enfant d'autrefois est devenu un homme et voilà le moment où il va se marier, où il va fonder un foyer à son tour tout comme vous avez fait autrefois, papa et toi.

—Oui, mon pauvre enfant, je te revois toujours comme tu étais autrefois, lorsque je t'emmenais à la promenade. Il me fallait te surveiller sans cesse, car tu disparaissais bien vite, et il fallait te chercher. Oui, mon Maurice, tu as raison. Les mamans doivent se résigner à perdre leurs grands garçons un jour ou l'autre. Une jeune fille doit fatalement venir qui nous prend le cœur de notre enfant et qui nous l'arrache. Mais, mon enfant, si ton Yvette est bonne pour toi et qu'elle te rend bien heureux, alors je lui pardonnerai tout le chagrin qu'elle me cause en ce moment. Dans deux jours, deux jours, tu seras son mari. Aime-la bien et protège-la. En te mariant tu prends charge d'âme, tu acquies des responsabilités, tu acceptes des devoirs. Etudie bien ton cœur, et si tu l'aimes bien et qu'elle répond elle aussi à tes sentiments, alors vous serez heureux et c'est l'unique chose que je souhaite pour toi et pour celle qui sera ta femme.

—Oui, maman, nous serons heureux. Yvette est si gentille, si douce, si bonne. Et elle m'aime tant, maman, qu'il faut que tu fasses un effort pour l'aimer aussi. Tu ne connais pas encore bien celle qui sera ma femme, mais lorsque tu auras été à même d'apprécier son grand cœur, son âme d'élite, alors toi aussi tu l'aimeras. Elle remplacera la fille que tu n'as pas eue. Il faut que tu sois bonne pour elle, il ne faut pas que ton amour maternel te rende égoïste. Ce soir, elle va venir, je vais la chercher, sois bonne pour elle, parle-lui avec douceur. Tu sais elle a un peu peur de toi.

—Peur de moi, ne put manquer de s'écrier la mère?

—Oui, elle a peur de ne pas te plaire, tu as été si froide les quelques fois qu'elle est venue. Il faut bien que tu l'aimes puisqu'elle m'aime. Je veux être aimé et il faut que vos deux amours se réunissent sur moi, sans cela je ne serai pas heureux, ma maman chérie. Vous êtes à moi toutes les deux et je vous aime également toutes deux.

—Autrefois, tu étais tout à moi. Y as-tu songé?

Ne me reproche pas trop d'être un peu jalouse de celle qui vient te prendre à moi. Il me semblait que ce jour où tu me serais enlevé ne viendrait jamais, je m'étais peu à peu fait à cette idée que tu ne me quitterais jamais, et voilà que mon rêve s'écroule comme un château de cartes. Non, Maurice, il ne faut pas que tu crois que je nourrisse de la haine contre celle qui sera ta femme. Je l'aime bien, au contraire, et si elle est bonne pour toi, je suis toute prête à l'appeler ma fille.

—Oh, maman, il faut que je t'embrasse, tu ne sais pas le plaisir que tu me causes.

Le fils et la mère étaient dans les bras l'un de l'autre. Cinq heures sonnèrent à la pendule de la cheminée.

—Cinq heures, s'écria Maurice, il est temps que j'aille chercher Yvette.

—Va mon fils, dit simplement la mère à Maurice, va et ramène-la vivement.

—Et tu vas nous faire un bon souper?

—Tu verras.

—Ah, maman, comme je suis heureux de te sentir un peu plus gaie. Je cours chercher Yvette et te la ramène dans une demi-heure.

—Ne sois pas trop longtemps absent.

—Dans une demi-heure nous serons de retour, ma "femme" et moi. Je dis: "ma femme" pour m'habituer, allons embrasse-moi bien fort, maman, et à tout à l'heure.

La maman ne put s'empêcher de sourire pendant que son grand garçon l'embrassait sur les deux joues.

—Tu es fou, mon Maurice, mais continue, j'ai connu moi aussi cette douce folie des gens heureux, sois gai et... reviens vite.

—A tout à l'heure, maman.

—Ne l'attarde pas.

—Non, maman.

La demi-heure s'était à peine écoulée que Maurice revenait avec Yvette.

Les deux femmes s'embrassèrent, mais pendant tout le repas, une grande gêne régna sur les convives. Yvette et la mère de Maurice mangèrent très peu. Maurice par contre, mangea pour trois. Yvette ne parla presque pas; la maman non plus. Elle souriait à la jeune fille, elle lui souriait de ce sourire qui cache une larme au fond des yeux. Maurice fit la conversation durant tout la durée du repas. Le souper fini on passa au salon. Maurice pria Yvette de bien vouloir lui chanter une romance qu'il aimait beaucoup.

—Tu vas voir, maman, comme elle chante bien, tu vas voir la délicieuse voix qu'elle possède mon Yvette.

Mais Yvette protesta:

—Non, pas ce soir, je ne saurais chanter, je ne suis pas en voix.

La mère de Maurice insista tant et si bien que la jeune fille finit par s'exécuter. Maurice la conduisit au piano.

—Une seule chanson alors, reprit émue Yvette dont le visage était tout rouge à l'idée de chanter pour la première fois devant la mère de son fiancé.

Yvette chanta une romance sentimentale ancienne; le timbre harmonieux de sa voix alla au cœur de la maman.

Elle se rappela qu'une maman, jadis, s'était, elle aussi séparé de son grand garçon pour faire son bonheur, à elle; et elle avait été si heureuse avec le père de Maurice, mort depuis nombre d'années, qu'elle devait à son tour pardonner à celle qui venait lui prendre son fils.

La chanson terminée, elle prit Yvette dans ses bras maternels et la pressa sur son cœur.

—Pardonnez-moi, ma chère enfant, si j'ai été méchante envers vous; mais je vous promets de vous aimer de tout mon cœur, je vous promets de vous considérer comme ma fille, dites, le voulez-vous?

—Oh, madame, de tout mon cœur, répondit la jeune fille les larmes aux yeux, pendant que Maurice s'était, lui aussi précipité dans les bras de sa mère.

Et la maman en pleurant embrassait ses "deux" enfants.



**HISTOIRE PAS TRES TRES
SENTIMENTALE**

par
Paul Coullée

MARIAGE MODERNE

— Arrêtez! cria le jeune homme d'une voix féroce à son chauffeur.

Le chauffeur docile arrêta l'auto et le jeune homme à la voix féroce descendit.

— Je l'aurai, dit-il, en mettant pieds à terre, je l'aurai, il faut que je "l'aye".

L'intonation donnée à cette phrase "il faut que je l'aye", ne laissait aucun doute que le jeune homme à la voix féroce était bien décidé à "l'avoir".

Très peu de mes lecteurs auront reconnu dans ce personnage si simple, si modéré et si calme le fougueux "premier prix" de base-ball de l'Université de Montréal.

Pourtant c'était lui. Lui. Alfred, le seul, l'unique, celui que vous avez bien connu, que nous avons tout connu.

Alfred, ce jour-là, ne paraissait pas de très bonne humeur. Le père de celle qu'il aimait — oh! combien — avait

carburateur au point de nuire à la marche de son automobile.

— Catherine!

— Alfred!

Le beau jeune homme était dans les bras de la belle jeune fille.

Si nous disons que la belle jeune fille était belle, ce n'est que dans l'intention de faire une jolie phrase; nous la répétons avec intention: le beau jeune homme était dans les bras de la belle jeune fille. A proprement parler, elle n'était pas précisément jolie, la belle jeune fille, elle était même assez laide. Cependant elle était 137 fois moins laide et 172 fois plus jolie que le beau jeune homme, le dénommé Alfred; seulement, elle avait une jolie main, garnie de bagues pour au-delà d'un million, une de ces mains qu'on



refusé de lui accorder sa main... pas celle du père, celle de Catherine. Aussi, comme on dit à l'Académie, celui-ci n'était pas dans son assiette.

Il monta quatre à quatre les trois marches de la maison et se disposait à sonner furieusement à la porte de la dulcinée, lorsque la dite porte s'ouvrit sans bruit et sans fracas, et une jeune fille apparut sur le seuil.

C'était elle.

Les deux jeunes gens poussèrent deux cris de joie, chacun le leur:

— Catherine!

— Alfred!

C'était pathétique et troublant. Le chauffeur en était ému aux larmes, lesquelles tombaient une à une dans son

voudrait emporter avec soi, loin, bien loin... de la police et des détectives.

— Catherine!

— Alfred!

Ces deux noms venaient à peine d'être prononcés par ces deux bouches mâle et femelle qu'un homme apparut dans la place.

Tableau.

Alfred et Catherine se sentirent perdus.

Alfred fouilla dans sa poche pour y trouver le revolver qu'il avait oublié chez lui, mais il ne le trouva pas; sa poche était vide comme le tonneau des Danaïdes.

C'était le domestique fidèle du père de Catherine. Depuis nombre d'années, il faisait les mille et une volontés de tout

à chacun et touchait un salaire égal à celui du maire de Montréal (après l'augmentation).

D'une voix forte pour se faire entendre, il dit à Catherine:

— Faites attention en marchant de ne pas aller à reculons, car votre père est sur vos talons.

— Ah! ah! ah! s'écria Alfred en tremblant... de colère, s'il se met en travers de mes desseins, je le tue et l'étend raide mort à nos pieds vengeurs.

— Ne fais pas cela, Alfred, ne fais pas cela, c'est mal, c'est très mal.

— Si j'agis ainsi, c'est que je t'aime, Catherine, c'est mon amour pour toi qui...

— ... Mais c'est mon père, Alfred!

— Eh bien, et après?

— C'est le seul que j'aie.

— C'est bien. Je l'épargnerai.

— Que tu es bon. Tu es "mon lion superbe et généreux".

Le chauffeur fit jouer sa corne.

— Tu entends le son de la corne, dit Alfred; partons. Mets un manteau, ton plus beau, et partons. Le temps presse.

— Mademoiselle veut-elle que je l'aide, demanda le fidèle domestique?

— Non, répondit dans un sourire angélique la pâle jeune fille.

Elle monta dans sa chambre, prit un manteau, le plus beau, descendit sur la plante des pieds le long escalier et, aidé d'Alfred, elle sauta dans l'auto qui partit au grand galop.

— Où allons-nous? demanda le chauffeur.

— A la grâce de Dieu, répondit Alfred en serrant dans ses bras le manteau qui contenait le corps de celle qu'il aimait tant, de celle qui allait payer les frais de l'enlèvement.

Le chauffeur changea de direction.

Mais la jeune fille, craintive, dit au chauffeur.

— Dépêchez-vous, Henri, car si mon père nous attrape on est flambé.

— Ne crains rien, mon ange adorée, reprit Alfred pendant que le chauffeur doublait de vitesse et qu'un brave agent prenait le numéro de l'auto, ne crains rien, tu es avec moi et je te défendrai jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

— Mais que feras-tu si mon père nous "poigne"?

— Je te ferai orpheline. Embrasse-moi.

Elle l'embrassa.

Rapide comme une flèche lancée d'une main sûre, l'auto filait toujours.

Une minute plus tard on arrivait à la porte d'un presbytère et quinze jours après, le mariage était célébré en grande pompe.

Mais le père de la jeune fille en apprenant le rapt n'avait pas perdu son temps.

Sitôt les amoureux partis il s'était mis à leur poursuite dans sa Ford et il les rejoignait précisément au moment où la cérémonie nuptiale prenait fin; comme dans les vues animées.

Le père n'était pas content, il était même très en colère; mettez-vous à sa place. Il fit une scène terrible et apostrophant l'auteur de tous ses embêtements, de toute sa hauteur de 5 pieds et 12 pouces il laissa tomber ce mot sur Alfred:

— Monsieur.

Alfred sursauta sous l'outrage.

— Père, dit la douce Catherine que cette scène semblait un peu émouvoir.



Mais le père ne l'écouta pas, il foudroya Alfred du regard.

— Monsieur, vous êtes un bandit, une canaille. Vous m'avez roulé. Vous êtes une crapule. Nous allons nous entendre. Je vous prends comme associé dans toutes mes entreprises et pour le moment, acceptez ce cadeau.

Il tendit à Alfred un chiffon de papier sur lequel le jeune homme vit un "1" suivi d'une multitude de zéros qui se perdaient jusque de l'autre côté du papier. C'était, les lecteurs l'ont deviné, un chèque.

Alfred embrassa son beau-père. Il était content. Catherine était contente. Le beau-père était content, enfin tout le monde était content... (vous aussi, je parais).

Voici comment se termine notre petite nouvelle pas très très sentimentale. Je pourrais ajouter qu'Alfred et Catherine sont très heureux et qu'ils ont beaucoup d'enfants, mais je ne l'ajouterai pas.

Tout ce que je puis vous dire, c'est que chaque fois que je vais dîner chez eux ils me racontent l'histoire de leur mariage... Vous savez bien... l'histoire que je viens de vous narrer.





LA TRAGÉDIE AU CINÉMA

Le régisseur. — Vos lèvres doivent remuer lorsque vous parlez. Dans cette scène vous accusez votre mari de vous avoir trompé.

L'actrice. — Alors, donnez-moi une machée de gomme.

—o—

M. W. A. Sault, de Montréal, vient d'être nommé directeur de la succursale, Calgary, de la "Select Pictures Corporation" du Canada.

—o—

Lorsque M. Kashin, directeur du théâtre Holman, de notre ville, jugea qu'il était nécessaire d'augmenter les prix des places de sa salle, pour la représentation de "Eyes of the Youth", il l'annonça à ses clients par un film où lui-même était représenté au moment où il signait un chèque important pour servir au paiement du film. Pendant que se déroulait la pellicule qui, d'ailleurs, obtint un vif succès, les prix furent relevés de 10 et 15 cents.

—o—

Pendant les représentations d'"Earthbound", les 600 sièges du théâtre Miller, à Los Angeles, servirent à 24,499 personnes.

—o—

L'autre jour, alors qu'il se rendait au studio, Keaton rencontra Rex Ingram.

— Venez avec moi, dit le directeur, je vous montrerai les "Quatre Cavaliers".

— Je regrette de n'y pouvoir aller, répliqua Keaton; mais je dois voir au studio quelque chose de bien plus rapide que vos Cavaliers..., trois automobiles.

—o—

Rose Diène, une célèbre cantatrice parisienne, paraîtra dans la pièce d'Ibanez et y ajoutera un épisode glorieux et émouvant. Elle reproduira la scène qui se déroula dans un café de Paris où, enveloppée des couleurs françaises, elle chanta la Marseillaise, ce qui produisit un si grand effet que tous les consommateurs abandonnèrent leurs places pour l'entendre.

—o—

Bustr Keaton, une étoile de comédie, visitait, l'autre jour, la classe de grammaire que fréquente son jeune frère, à

Hollywood. Le professeur, quand l'acteur entra dans la salle, faisait une leçon d'histoire naturelle sur la faune de l'Australie.

— Il y a un animal que nul de vous n'a encore désigné, fit-il, en s'adressant aux élèves. Ce mammifère ne reste pas toujours debout sur ses pattes et n'emarche pas comme les autres animaux, mais avance par de curieux petits sauts.

Qu'est-ce donc?

Le frère de Buster se leva, au fond de la classe et répondit: "Je le sais... c'est Charlie Chaplin."

—o—

Rex Ingram qui dirige la colossale mise en scène des "Quatre Cavaliers de l'Apocalypse", l'oeuvre de Vincente Ibanez, fit savoir au héros, Rudolph Valentino qu'il devait porter une véritable barbe pour paraître devant l'écran. Ce dernier protesta, maugréa, mais enfin dut s'incliner devant l'exigence directoriale. Lorsqu'il se rend au studio, le visage couvert de poils rudes, il évite de passer par les rues fréquentées et on dit qu'il a rompu toutes relations avec le beau sexe.

—o—

La "Famous Player's Canadian Corporation", de Toronto, construit actuellement un nouveau théâtre à Toronto. Cet établissement s'appellera le "Palace Theatre". Il s'érigera sur l'avenue Danforth.

Les studios du Metro, à Hollywood, offrent l'aspect d'une forteresse bien équipée. Tout espace disponible est couvert de lourds canons, de tanks, de trains blindés, d'uniformes, de fusils et de toutes les pièces employées dans la guerre moderne. Cet armement formidable est nécessité par la mise en film des "Quatre Cavaliers de l'Apocalypse" que dirige Rex Ingram.

—o—

John Ince, qui dirige les débuts stellaires de Doraldina dans "Passion Fruit", l'adaptation à l'écran du roman de Carey Wilson, a trouvé que la musique d'instruments à cordes dont l'artiste faisait accompagner son jeu était trop énervante. Les accents douloureux des Ukelele Hawaïens, destinés seulement à faire frissonner l'artiste, affectent le directeur, les autres acteurs et même les électriciens.



LE CINÉMA EST-IL UN ART ?

C'est une question importante qui a été maintes fois étudiée. Tous les artistes, et ils sont nombreux aujourd'hui, qui aiment le Cinéma, cherchent à l'élever au-dessus des romans-feuilletons, à l'éloigner des sentiers battus. Des hommes de grands talents ont essayé et essaient encore de trouver une formule cinématographique. Ils voudraient créer un "Art" nouveau. Le public s'y prêtera-t-il? Il semble que toutes les tentatives faites jusqu'à ce jour aient rencontré un accueil très réservé. Cela tient évidemment à ce que ces essais n'ont pas toujours été heureux. Sous un prétexte d'art, ne nous a-t-on pas donné, la plupart du temps, des conceptions de névrosés, ou, si vous le voulez, de trop hardis précurseurs. Il est des écoles qui ne trouvent des élèves et des amateurs que longtemps après avoir été créées.

Le Cinéma est, avant tout, un spectacle populaire. Et le peuple est sincère. Il ne sait pas cacher ses goûts ni trouver un plaisir là où il n'y en a pas. N'allez pas croire qu'il est insensible à la Beauté, mais il aime la Beauté naturelle et ne la découvre pas sous de trop savants artifices. Le peuple est un enfant qui ne sait pas dissimuler son opinion. Quand il n'est pas satisfait, il le dit.

Or, au Cinéma, les novateurs ont voulu briser avec toutes les théories pratiquées depuis quelques années. Ces théories, dont nous savons les défauts, n'en étaient pas moins en faveur, et le public n'a pas admis qu'on puisse les ignorer ou les dédaigner.

Est-ce à dire que le Cinéma doit rester toujours dans les mêmes traditions et qu'il ne puisse atteindre un niveau plus élevé?

Loin de nous cette pensée. Mais il semble, toutefois, qu'il faut compter avec le public international qui fait le succès d'un film.

Il ne s'agit pas, devant des amis, devant des cinématographistes prêts à applaudir toutes les audaces, même quand ils ne les comprennent pas, d'obtenir un succès d'estime. A notre époque, le Cinéma coûte très cher, surtout quand un film a la prétention d'être artistique, et c'est le public qui "l'amortira". Donc, c'est au public qu'il faut plaire, et tout en cherchant à l'élever, à lui donner une oeuvre dont il puisse tirer un profit meilleur qu'à la vision de "La Reine des Pampas" ou d'"Anatole coiffeur pour dames", il faut aussi lui faire certaines concessions.

L'art ne doit pas être obscur! Il n'est pas nécessaire qu'une chose soit seulement comprise par une élite, ou, plus exactement, par quelques snobs, pour qu'elle soit artistique! Certes, il est des détails qui échapperont toujours à ceux qui n'ont pas une certaine culture, certes, il est des symboles aussi clairs que le jour qui ne seront jamais compris, mais il y a aussi des "artistes" qui exagèrent et qui, sous couleur d'école et de tendances nouvelles, nous font simplement prendre des vessies pour des lanternes.

Le Cinéma doit être un art sobre, facile à juger, et c'est vers ces théories très simples que doivent s'orienter nos metteurs en scène. Certes, nous ne désespérons pas de voir le Cinéma devenir une belle langue muette, combien repo-

sante et plus rapprochée de la nature que les chefs-d'oeuvres de la Littérature, de la Peinture et de la Sculpture. Tant il est vrai que le Cinéma est avant tout un art sincère qui ne doit emprunter qu'à la Vie.

Les metteurs en scène devraient donc se rapprocher davantage des goûts populaires, rechercher la perfection dans les méthodes employées jusqu'à ce jour, et n'innover qu'à bon escient, c'est-à-dire avec l'assurance d'être compris de tous les spectateurs.

On a trop souvent tenté de rapprocher le Cinéma du Théâtre, ces deux arts n'ont que des rapports assez éloignés. Une pièce est jouée, en effet, pour un certain public, habitué au genre du théâtre où elle se donne. Il n'en est pas de même au Cinéma, dont le public est le même presque partout et qui ne sait pas ce qu'il va voir. Certes, le temps viendra où certaines salles se spécialiseront dans des spectacles originaux de cinéma, mais c'est vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué, que de faire des films s'adressant à une élite ou à une partie de la société, avant que ces salles aient été construites.

Si les scénarios doivent être faciles à comprendre, cela ne veut pas dire qu'ils doivent être stupides comme ils le sont malheureusement trop souvent, mais il ne faut pas non plus qu'ils soient le résumé d'événements anormaux ou vraiment exceptionnels. Avec son bon sens absolu, le peuple se refuse à certaines excentricités de la mode, de même qu'il blague les attitudes de certains jeunes gens et qu'il siffle les scénarios qui ne lui paraissent pas sains.

Certes, ces hardis précurseurs et ces malades dont les conceptions apparaissent aujourd'hui sans aucun sens et sans aucune utilité, rendent service à la cause du Cinéma et seront peut-être, dans quelques années, les maîtres de la mise en scène, car il est certain que les progrès ne seront sensibles qu'après des efforts sortis de bien des cerveaux. Mais je demande seulement que les audacieux mettent un frein à la nécessité de toujours chercher des formules inédites, car la sagesse exige que l'on suive quelquefois les routes tracées d'avance.

Les metteurs en scène qui cherchent "l'Art" cinématographique doivent être encouragés, mais ils ne seront suivis et applaudis par le public qu'à la condition que celui-ci les comprenne. Nous avons vu, au théâtre, des pièces qui ont obtenu un succès dû seulement au snobisme. Il ne saurait en être de même au Cinéma. Si nos producteurs sont allés quelquefois dans les salles de cinéma, ils ont dû se rendre compte que les spectateurs n'aiment pas qu'on leur donne des leçons ou qu'on les "rase" avec des théories qu'ils ne peuvent comprendre. Ils viennent, le soir, après le dur travail de l'atelier ou des bureaux, en quête d'un plaisir sain et reposant.

Pour ma part, j'espère en une formule artistique du Cinéma, mais elle ne saurait être engendrée par des cerveaux de malades ou de philosophes neurasthéniques. Elle ne peut être que le résultat du travail et de l'esprit dirigé vers la Beauté, vers la Vérité, vers la Simplicité.

Je le répète, le cinéma est un "Art" sincère qui ne doit emprunter qu'à la vie.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

LE JUSTICIER

D'après l'anglais

Par E.-PIERRE LUGUET

No 2

(Suite)

CHAPITRE V
LA CONSPIRATION

—Le roman de ma prime jeunesse. Vous n'en auriez jamais rien su si je ne l'avais moi-même confessé quand vous m'avez demandé ma main. Je vous ai dit alors que mes parents m'avaient forcée à une union malheureuse avec Monsieur de Nargonne, un riche banquier assez vieux pour être mon grand-père, que je haïssais et méprisais. Je vous ai dit que peu de temps après, je vis pour la première fois le Procureur du Roi, et que je l'aimais secrètement avec toute la violence d'une jeune passion. Il était veuf et possédait une enfant, Valentine. Il n'avait à se libérer d'aucun lien, tandis que j'étais attachée à un homme qui m'avait payée avec de l'or, comme on achète les esclaves sur les marchés de l'Orient. Je vous ai parlé de la mort subite de M. de Nargonne, foudroyé par l'apoplexie, et de mon espérance de voir Monsieur de Villefort me sauver l'honneur en m'épousant, puisque j'étais libre. Au lieu de cela, il me vola mon enfant quand il naquit dans ma maison d'Auteuil et l'enterra vivant. Je vous ai fait comprendre mon horreur, mon remords, mon désir de quitter le monde et d'entrer dans un couvent. Vous saviez tout, et pourtant, vous m'avez demandé de devenir votre femme ! Votre grand amour, disiez-vous, vous ferait tout oublier.

—C'est vrai, je l'ai dit.

—Eh bien, j'ai à ajouter maintenant quelque chose à ce que vous savez déjà. Mon enfant, mon fils, que je croyais mort, est vivant.

—Vivant !

—Il a été retiré du tombeau par un corse et emporté en Italie, où on l'a élevé. Vous l'avez vu.

—Ah ! oui, je me souviens à présent ; c'est le jeune homme qui se faisait passer pour le comte Andréa Cavalcanti, et qui devait épouser notre fille Eugénie. Si ce mariage avait eu lieu, il épousait sa demi-sœur. Je comprends maintenant pourquoi lors de son arrestation comme Benedetto, l'assassin, il s'est dit fils du Procureur du Roi. Mais comment avez-vous découvert tout ceci ?

—Il me l'a dit lui-même.

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES

Deux protégés du comte de Monte-Cristo, Maximilien Morrel et Valentine Villefort se marient. Des ennemis du comte veulent se venger de lui sur le jeune couple. Danglars, sa femme et son fils Benedetto forment un complot. Maximilien est entraîné dans un piège et fait prisonnier.

—Vous l'avez vu à la Conciergerie !

—Il a été relaxé. Le fils du Procureur du Roi condamné comme meurtrier, aurait causé un trop grand scandale. Benedetto me rechercha ; je le reçus avec grande joie. C'est mon fils, après tout. Vous le trouverez dans la salle de jeu. Allez-y, je vous rejoindrai bientôt. Nous prendrons ensemble les arrangements qu'il pourrait encore y avoir à prendre.

—Mais si je me montre à vos hôtes, ils me dénonceront à la police !

—Vous n'avez rien à craindre. Ils ne pourraient le faire sans révéler où ils vous ont vu ; ceci, ajouta-t-elle, les compromettrait.

—Et vous me laisserez revenir à vous ! Vous me pardonnerez !

—Oui, oui, répondit-elle, indifférente.

Et, pour éviter toute manifestation de tendresse conjugale, elle ajouta :

—Je dois paraître au salon pendant quelques instants. Je reviendrai bientôt.

C'est ainsi que les trois amis descendant l'escalier et rencontrèrent le baron Danglars qui le montait.

Le baron entra dans la salle de jeu, mais, ne souhaitant pas être reconnu, resta dans un coin retiré.

Ainsi que dans toutes les maisons similaires, chacun se montrait préoccupé de la partie et ne prêtait aucune attention à ses voisins. Benedetto, beaucoup trop soucieux des pièces d'or qu'il cherchait à dérober pour sa mère, ne remarqua pas l'entrée du baron.

Ce dernier eut donc tout le temps d'étudier le jeune homme et fut frappé de sa ressemblance avec la baronne Danglars ; il s'étonna de ne pas avoir découvert plus tôt leur parenté.

Il remarqua aussi la fausseté, la ruse, qui se trahissaient dans la personne de Benedetto, dues en partie à l'éducation parisienne en partie à la carrière criminelle qu'il avait embrassée.

Le baron tomba dans une rêverie dont sa femme le tira en lui frappant sur l'épaule.

—Vous n'avez pas encore parlé à Benedetto ? murmura-t-elle.

—Non, répondit-il sur le même ton, mais je l'ai observé.

—Comment le trouvez-vous ?

—C'est le digne rejeton du Procureur du Roi et le vôtre. Il servira admirablement mon projet !

—Vous avez donc un projet ?

—Oui, un projet de vengeance.

—Bien déclara Madame Herminie en souriant. Benedetto en a un... moi aussi... C'est la même vengeance. Je vais l'appeler.

Elle envoya un croupier prendre la place de son fils.

—Vous avez désiré me parler, mère, lui demanda le jeune homme en s'approchant.

—Oui, répondit-elle. Je désire présenter un digne fils à son digne beau-père. Vous êtes une belle paire de coquins !

—Le baron Danglars ! s'écria le jeune homme en reconnaissant le mari de sa mère.

—Un trio, voulez-vous dire ! riposta le baron en tendant la main au jeune homme : vous vous oubliez, ma chère !

—J'espère, dit le jeune assassin, avec la plus parfaite froideur, que vous me trouverez aussi digne d'être votre beau-fils, que vous me trouviez digne d'être votre gendre quand vous me preniez pour un riche comte italien.

—Nous sommes observés, murmura la baronne, séparons-nous. Nous continuerons cette conversation dans une des chambres particulières, à l'étage au-dessus.

Elle prit le bras de Benedetto et circula parmi ses victimes, qu'elle incitait d'un mot ou d'un sourire à poursuivre leur lutte folle avec la déesse de la chance.

Le baron se glissa hors de la salle aussi adroitement qu'il y était entré, et montant un étage, entra dans la pièce que lord Hartleigh et ses amis venaient de quitter. Un quart d'heure plus tard, Madame Herminie et Benedetto venaient le retrouver.

La porte fermée et verrouillée, les trois conspirateurs se trouvèrent seuls.

—Nous sommes tous d'accord sur un point, dit le baron Danglars. Nous haïssons le comte de Monte-Cristo. Il m'a volé ma fortune.

—Il m'a volé ma position sociale, déclara Madame Herminie.

—Et moi, s'écria Benedetto, après m'avoir fait comte et son héritier, m'a dépouillé de ces deux illusions. Je lui mettrais avec joie mon stylet dans le cœur !

Il tira de sa ceinture l'arme qu'il avait déjà plongée dans le corps de Caderousse et en éprouva la lame en la passant sur le bord de son ongle.

—Bah! dit le baron, nous ne pouvons rien contre lui. La mort le repousse. Mais nous pouvons lui déchirer le cœur en nous attaquant à ceux qu'il a comblés de ses faveurs. Son absence favorise nos projets; faisons la liste de ses protégés.

—La première est Valentine de Villefort. Le second, Maximilien Morrel, dit Mme Hermine: ils seront mariés demain à Notre-Dame.

—J'aimerais me charger de Maximilien, dit Benedetto. Il m'a supplanté et s'est fait nommer son héritier.

—Bien, vous l'aurez, répondit le baron.

—Madame de Morcerf habite Marseille, dit la baronne. Il lui a pardonné en souvenir du passé. Elle n'a jamais voulu se rapprocher de moi, et a repoussé avec dédain une alliance entre notre fille et son fils Albert. Elle est femme, moi aussi. Avec elle, je saurai comment il faut m'y prendre.

—Voici donc qui est entendu. Il ne reste que son fils Albert, le troisième favori du comte. Il est en Afrique, n'est-ce pas?

—Oui, à Alger.

—Bien. Etant donné que le sol de France est un peu trop brûlant pour moi, je vais aller faire un petit tour en Algérie. J'y rencontrerai le jeune Albert.

—Devrons-nous tuer notre gibier? demanda Benedetto, faisant avec son sty'et un geste significatif.

—Comme il vous plaira. répondit nonchalamment le baron. Mais je vous recommande de ne recourir à ce moyen qu'après leur avoir fait supporter la faim, la soif, la chaleur et le froid, toutes les tortures que j'ai subies. Ils sont plus jeunes que moi; leurs cheveux sont encore noirs, ils blanchiront.

—Bon! dit en riant Benedetto, replaçant son arme, j'aime ce projet; c'est justement celui que j'aurais conçu moi-même.

—Et maintenant que chacun connaît son rôle dans ce drame de sang et de vengeance, demanda la baronne, quand se lèvera la toile?

—Aussitôt que vous nous aurez fourni assez d'argent, ma chère, répondit le baron. C'est le nerf de la guerre.

—J'ai beaucoup prospéré, déclara-t-elle, depuis que j'ai ouvert cette maison. Mes cinq cent mille francs de capital ont été doublés. Je mets mes bénéfices à votre disposition. Donnez-moi deux jours et vous les aurez.

—Dans deux jours, soit, nous commencerons.

CHAPITRE VI

SUR LA GREVE

Pendant ces deux jours, Valentine et Maximilien furent mariés et partirent pour le Tréport.

Le jeune assassin connaissait parfaitement le port de mer normand, qu'il avait visité plusieurs fois durant le cours de sa criminelle existence. Et la décision prise

par Maximilien de se rendre à cet endroit favorisait l'exécution de ses projets.

Il se rendit au Havre, où il se déguisa en capitaine de navire et où il acheta un sloop rapide moyennant cent mille francs; composant un équipage recruté parmi les coupe-gorge qu'il put rencontrer dans les cabarets des quais. Il chargea le navire de marchandises susceptibles de donner lieu à des transactions dans les ports italiens et, après s'être fait établir des papiers destinés en apparence à le conduire à Gênes, tourna la proue de son navire vers la Manche, aussitôt qu'il eut perdu de vue la terre.

Une fois dans les eaux du Tréport, il louvoya pendant quelque temps parmi les flottilles de pêcheurs, et disparut pour réparer quelques jours plus tard, et renouveler sa manœuvre, jusqu'à ce qu'il eut produit l'impression sur laquelle il comptait. Le digne préfet de la ville n'était qu'un jouet entre ses mains, quand il formait sa garde et qu'il en nommait Maximilien capitaine.

Lorsque Benedetto en entendit parler, il rendit une visite au Préfet, vêtu cette fois comme un matelot.

—Écoutez, lui dit-il, je viens de désertier du bord des contrebandiers.

—Ah! ce sont des contrebandiers? s'écria le Préfet, du ton radieux d'un homme qui se félicite de sa pénétration. En dépit du scepticisme de M. Morrel, je lui ai toujours dit que les pêcheurs savaient de quoi ils parlaient. Mais il me riait au nez et ne voulait pas me croire. Et où êtes-vous à présent, mon jeune ami?

Benedetto affecta de jeter autour de lui un regard effrayé.

—Sommes-nous seuls? demanda-t-il.

—Personne ne peut nous entendre.

—Alors, je vous dirai tout. Je m'appelle Pierre. Je viens du Havre. Je me suis embarqué à bord du *Feranti*, qui est le nom du bateau de Gênes. Je me trouvais là sans argent et sans amis et me félicitais d'une chance de travail. Le capitaine dit qu'il transportait un chargement d'huile et d'épices à Cavitta Vecchia, dans l'océan Atlantique et nous gagnâmes la Manche. Je découvris à ce moment ses projets. Au lieu de porter son chargement d'un port Italien dans un autre, il voulait simplement le débarquer en France, sans acquitter les droits de douane.

—Le coquin!

—Je suis Français, poursuivit le rusé Benedetto, et patriote. Le capitaine est un bandit italien qui se nomme Benedetto; tous les autres matelots sont Italiens. Je n'ai pas voulu que cette mauvaise farce fût jouée à mon pays par ces mangeurs de macaroni. J'ai sauté le bordage ce matin, pour ne pas partager la responsabilité de leur crime, et suis resté si longtemps sous l'eau, qu'ils ont cru à un suicide.

—Vos vêtements et vos cheveux sont encore mouillés, s'écria le naïf fonctionnaire.

Benedetto avait eu soin de prendre un bain pour préparer cette scène.

—Je suis un excellent nageur, poursuivit-il, je les ai évités, et suis venu ici pour vous dire que le capitaine Benedetto a l'intention de débarquer ses huiles et ses épices cette nuit.

—Cette nuit?

—A minuit, sur la plage.

—Oh! mais la patrouille y sera.

—Ah! vous avez une patrouille?

—Certainement, nous ne sommes pas des fous, déclara le Préfet, plein de suffisance. Et le capitaine n'est pas un poltron, bien qu'il doive prochainement modifier son opinion au sujet des contrebandiers. Je vais le faire prévenir.

Le Préfet écrivit, signa, et scella la lettre que Maximilien devait recevoir plus tard.

—Ceci est excellent, dit Benedetto avec un sourire rusé. Les bandits vont rencontrer une déception inattendue. Et vous convoquez votre garde?

—J'en donne l'ordre dans la lettre.

—Ah! mais, soyez prudent. Vos hommes ne doivent rien deviner avant le moment de l'action.

—Pourquoi?

—Parce qu'ils en parleraient dans les cabarets. Le capitaine des contrebandiers a des amis secrets, sans quoi, il ne débarquerait pas ici, après avoir dédaigné tant d'autres ports français.

—C'est assez juste.

—Ces amis ne doivent avoir ni le temps, ni l'occasion de l'avertir.

—J'admire votre habileté, jeune homme, vous feriez un excellent détective.

—Ah! dit Benedetto en riant, et en faisant un profond salut, si chacun, en ce monde, était aussi avisé que Monsieur le Préfet et que moi, les malfaiteurs n'accompliraient plus autant d'actions odieuses!

Le haut-fonctionnaire se sentit délicieusement flatté et demanda son avis à Benedetto.

—Vous allez me donner les noms et les adresses de vos hommes. J'irai les voir séparément. Vous ajouterez simplement qu'ils aient à me suivre où je les conduirai, c'est-à-dire au point exact où le débarquement doit avoir lieu. Là, ils retrouveront leur capitaine.

Le Préfet écrivit la liste, y ajouta les instructions qu'on lui demandait, et tendit le papier à Benedetto.

—Quand nous aurons pris ce chef de pirates... comment dites-vous qu'il se nomme?

—Benedetto.

—Benedetto; je m'en souviendrai. Et quand nous aurons confisqué sa contre bande, vous aurez tant pour cent sur la vente pour votre honnêteté.

—Oh! monsieur, déclara le jeune coquin, l'honnêteté est une vertu et vous savez que les vertus portent en soi leur récompense. Je me sens suffisamment payé par la pensée d'avoir agi en patriote; chacun devrait en faire autant pour son pays!

A la suite de cette déclaration, qui remua le préfet jusqu'à l'âme, l'assassin prit congé, emportant la liste, et laissant au fonctionnaire le soin d'avertir Maximilien.

Benedetto déchira immédiatement la liste et en jeta aux vents les débris. Puis, entrant dans un cabaret, il commanda du vin, une plume, de l'encre et du papier. Il vida la bouteille, et écrivit à Valentine la lettre cruelle que nous connaissons, la mit dans une enveloppe et la cacheta soigneusement. Ayant mis l'adresse, il quitta le cabaret et héla le premier gamin qu'il vit passer.

—Veux-tu gagner deux francs, lui demanda-t-il, et en même temps faire plaisir à la dame du château ?

—Je passerai dans l'eau et dans le feu pour Madame Morrel, répondit l'enfant avec ardeur. Elle est si bonne.

—Très bien, tu lui donneras cette lettre demain matin, à neuf heures; demain matin, pas avant!

—A neuf heures, répéta le gamin, cachant la note dans sa veste et se sauvant gaiement.

Ceci complète mes plans, songea Benedetto. Il ne reste plus au jeune époux qu'à tomber dans le piège.

Il se dirigea vers la grève où ses complices l'attendaient dans une baleinière, et tous ramèrent dans la direction du large où louvoyait le *Feranti*.

Il était exactement minuit, quand Maximilien, d'après les instructions du Préfet, arriva au point où il devait rencontrer la patrouille.

—Ils ne sont pas encore là, se dit-il en se voyant seul sur le sable.

Il attendit ses hommes environ un quart d'heure, pendant lequel il compara d'avantage, il faut l'avouer l'éclat des étoiles à celui des yeux de Valentine, qu'il ne surveilla la mer. Au bout de ce temps, il se sentit impatient, puis inquiet.

Il s'interrompit en songeant qu'il avait pu être attiré dans quelque piège.

—Quelle apparence? conclut-il; je n'ai pas un ennemi au monde.

Il oubliait, ou plutôt ne savait pas que les ennemis du comte de Monte-Cristo étaient aussi les siens.

—Pas de patrouille; pas de contre bandiers, murmura-t-il, parcourant des yeux la longue bande de sable. Je n'aurai pas ce soir l'occasion de montrer ma valeur ni de me servir de mon épée. Et je crois que ce que j'ai de mieux à faire est de rentrer chez moi. Valentine se réjouira de me voir revenir aussi tôt.

Un groupe de rochers terminait la plage au pied d'une falaise qu'il lui fallait gravir pour reprendre le chemin de sa maison. Comme il longeait ces rochers, un homme armé d'un poignard s'élança vers lui.

—Maximilien Morrel, vous êtes mon prisonnier, s'écria-t-il.

Malgré la surprise de cette attaque, la main droite de Maximilien chercha la garde de son épée qui bientôt flamboya dans la nuit.

—Avant de faire un prisonnier, qui que tu sois, cria-t-il avec défi, il faudrait me tenir!

Et il frappa, mais le coup fut paré par le Corsaire, qui n'était autre que Benedetto.

Tous deux étaient escrimeurs habiles; les lames se croisèrent sans qu'un seul mot fut prononcé. Dans le ciel sans lune, les étoiles versaient juste assez de clarté pour indiquer vaguement les silhouettes des combattants. Par instant, l'acier frappait l'acier, des étincelles illuminaient la face des deux jeunes hommes. A l'une de ces scintillations, Maximilien reconnut son adversaire.

—Ah! le fils du procureur du roi, cria-t-il.

—Oui, je suis Benedetto, et je vais vous tuer.

—Pourquoi? Que vous ai-je fait?

—Rien. C'est du comte de Monte-Cristo que je me venge en vous attaquant.

—Dès lors, pour l'amour du comte, déclara froidement Maximilien, c'est moi qui vais vous tuer.

Et il aurait pu exécuter aisément sa menace, car Benedetto faiblissait rapidement sous ses assauts, si le misérable n'avait tout à coup lancé un coup de sifflet strident.

A ce signal, trois de ses compagnons s'élançèrent de derrière les rochers, où ils étaient jusqu'alors restés cachés, et saisissant le jeune homme, le frappèrent à coups d'assommoirs, si bien, qu'après une lutte désespérée, il tomba sur le sable, sanglant et sans connaissance.

—Le tuons-nous, capitaine, demanda un des bandits, tandis qu'ils cessaient de frapper.

—Pas encore, répondit froidement Benedetto, en remettant son arme au fourreau. La torture d'abord, la mort ensuite. Qu'on l'emporte au navire.

CHAPITRE VII

UN MESSAGE DE LA MER

Tandis que Valentine était étendue, inconsciente, sur le sol, et que sa femme de chambre, dans sa frayeur, répétait en écho le cri de sa maîtresse, une tête apparut au-dessus du petit mur qui séparait le parc de la route.

—Qu'y a-t-il, ma bonne femme? demanda l'inconnu à la servante.

—Ah! Monsieur, répondit-elle en se tortillant les mains, ma maîtresse vient de recevoir de mauvaises nouvelles.

—De mauvaises nouvelles! C'est Mme Morrel, n'est-ce pas?

—Oui, Monsieur.

Le jeune homme franchit le mur avec l'agilité d'un athlète entraîné. C'était lord Hartleigh, beau dans son élégant costume de yachting bleu marin, sa casquette d'officier, les tresses et les boutons d'or, insignes de sa position.

La domestique vit à qui elle avait affaire et fut heureuse de l'aide qui lui arrivait, bien que cet homme lui fut inconnu.

Il enleva sur ses bras la forme inerte de Valentine, et la porta dans un berceau qui se trouvait près de là, et dans lequel elle avait passé tant d'heures heureuses près de Maximilien. Il la déposa sur un banc, et la servante desserra la robe de sa maîtresse, tandis qu'il baignait son front d'un peu d'eau-de-vie qu'il portait toujours sur lui en expédition, et qu'il lui en versait quelques gouttes sur les lèvres.

Ses efforts furent à la fin couronnés de succès. Valentine reprit connaissance, son cœur se remit à battre, ses joues pâles reprirent la teinte de la vie, ses yeux clos frémissaient et s'ouvrirent enfin.

Il restait sur son visage une expression vague, rêveuse, tandis qu'elle restait étendue comme une statue aux épaules d'albâtre, ses longs cheveux châtain dénoués, tombant à terre, et que ses yeux se fixaient sur la voûte de feuillages. Une sorte d'inconscience causée par les affreuses nouvelles qu'elle venait de recevoir, envahissait son cerveau, et ses

pensées semblaient s'être arrêtées à la séparation de la veille.

—Faut-il vraiment partir, cher Maximilien? demanda-t-elle dans un murmure si doux que lord Hartleigh saisit à peine les mots, tandis que la servante, croyant sa maîtresse devenue folle, se r-culait en pleurant. Je ne supporterai pas de me séparer de toi. Nous sommes si heureux, oh! si heureux! Si ces contrebandiers te faisaient du mal, mon amour... S'ils allaient te tuer... Que deviendrais-je?

Elle soupira profondément et passa les mains sur son front comme pour chasser quelque cauchemar obstiné.

—Mais tu dois faire ton devoir, poursuivit-elle, s'adressant encore à son époux. Le devoir passe avant l'amour. Il est cruel de la part du préfet de nous séparer. Mais tu reviendras au jour, demain matin, n'est-ce pas, et nous serons heureux encore?

Lord Hartleigh écoutait, anxieux, ce discours incohérent. Il lui fournissait des indices sur ce qui avait pu se passer.

La servante tenait son tablier sur ses yeux et murmurait entre ses sanglots:

—Pauvre madame! Pauvre madame!

L'esprit de Valentine, par cette progression d'idées qu'on observe toujours chez les personnes ainsi frappées, ne cessait de se plaindre de la solitude dans laquelle l'avait laissée son mari.

—Comme c'est étrange, disait-elle, d'être ainsi seule, et comme je me sens nerveuse! Je pourrais appeler les domestiques. Mais non, ils me parleraient et chercheraient à me consoler de son absence et c'est impossible! Ecoutez, il est minuit! C'est l'heure où il doit mener l'attaque contre les contrebandiers. Il les combat probablement en cet instant. Leur force est peut-être plus grande que la sienne, son sang rougira le sable. Grand Dieu! je n'y dois plus penser! Je deviendrais folle! folle!

Un frisson parcourut tout son corps, elle se dressa à demi. La servante s'élança pour la soutenir.

—C'est inutile, déclara Valentine, je ne pourrais pas dormir. La nuit s'est passée en veille, en angoisse. Il faut que j'aille dans le parc. Le soleil se lèvera bientôt. Il faut que je le retrouve... que je le retrouve...

Soutenue par sa servante, elle se leva. Ses regards tombèrent sur la lettre fatale. A cette vue, le souvenir lui revint.

—Mort! il est mort! s'écria-t-elle! Maximilien est mort! Je suis veuve!

Elle se laissa retomber sur le banc, le corps secoué de sanglots.

—Madame Morrel, prononça lord Hartleigh d'une voix brisée par l'émotion...

—Ah! s'écria-t-elle, le regardant fixement, tandis que les larmes coulaient sur ses joues; qui me parle?

—Madame! Madame! interrompit la femme de chambre, ne regardez pas ainsi! consolez-vous. Expliquez à ce Monsieur ce qui est arrivé.

—Je suis lord Hartleigh, dit respectueusement le jeune noble. J'ai su vos épreuves passées; votre grand amour pour M. Morrel. On m'a dit comment le comte de Monte-Cristo avait transformé votre douleur en joie et j'étais présent à Notre-Dame quand, à

l'autel, vous avez engagé votre foi. Désireux de vous offrir mes félicitations et de demander à votre mari où je pourrais trouver le comte, pour lui offrir mes respects, je vins ici sur mon yacht. Je suis débarqué ce matin et, hélas! au lieu de vous trouver heureuse, je vous vois abattue par le chagrin.

—Ah! milord, répondit la jeune femme, vous pensiez rencontrer une femme heureuse et vous voyez une veuve au cœur brisé.

—Pardonnez-moi de vous interroger. Vous êtes certaine que votre époux est tombé victime des contrebandiers dont vous parliez avant d'avoir repris complètement connaissance?

—Des contrebandiers? Non, il n'y en avait pas. Maximilien me l'a dit et il le savait. C'était un piège, un piège pour l'assassiner; le misérable a réussi.

—Vous connaissez l'assassin?

Elle désigna tristement la lettre.

Lord Hartleigh la ramassa dans l'herbe.

—Benedetto! s'écria-t-il, après l'avoir lue. Ah! je comprends à présent la raison de ce crime! Madame Herminie et le baron Danglars étaient ensemble l'autre soir, sous le même toit. C'est là que la diabolique conspiration a dû avoir lieu. Madame, il se peut, après tout, que votre mari ne soit pas mort.

—Vous me rendez l'espérance! s'écria Valentine avec l'ardeur d'un noyé qui trouve une branche où s'accrocher.

—Vous n'avez d'autre preuve que cette lettre, et on ne doit pas croire à la parole d'un tel coquin. Que votre mari soit tombé dans un guet-apens, paraît certain, sans quoi, il serait revenu comme il l'avait promis. Il peut avoir été seulement pris et non tué et, cette conspiration, si mes soupçons sont exacts, s'étend plus loin. Elle n'implique pas nécessairement le meurtre de M. Morrel où, tout au moins, sa mort immédiate. Les bandits doivent avoir d'autres projets. Leur but, sans doute, est de se venger par vous du comte de Monte-Cristo.

—Il faut que le comte soit d'urgence informé de ceci.

—Vous savez où il est?

—A Yanina, en Grèce.

—Avec votre permission, Madame, je vais chercher à établir que votre mari est vivant. Puis, j'irai à Yanina, chercher le comte.

—Oh! milord, s'écria la jeune femme en saisissant la main de lord Harleigh et en la portant à ses lèvres, si vous le faites, j'aurai contracté envers vous une dette éternelle.

—Je le ferai à une condition: c'est que vous abandonnez vos craintes et que vous attendrez patiemment que je revienne avec de bonnes nouvelles.

—J'essaierai, Milord, répondit-elle avec un mélancolique sourire glissant à travers ses larmes.

Assistée de sa servante et suivie de lord Hartleigh, elle se traîna jusqu'à son boudoir, où elle tendit au jeune noble la lettre du préfet qui convoquait Maximilien pour le service de la nuit.

Lord Hartleigh quitta le château sur-le-champ et se rendit à la Préfecture. Il y trouva le haut fonctionnaire dans un état d'excitation terrible, au milieu d'un groupe d'hommes également animés.

Ces derniers, les hommes de patrouille, disaient qu'il n'avaient pas été convoqués la veille au soir, mais qu'ils avaient trouvé des traces de combat sur le sable, teint de sang par endroits.

Le jeune noble frémit. Donc, le sang avait déjà coulé. Il n'osa pas se demander lequel. Mais eut la certitude, d'après les déclarations de l'entrevue du Préfet avec le prétendu marin français Pierre qu'on avait affaire à Benedetto. Quittant la Préfecture, il rechercha l'enfant qui avait innocemment remis la lettre cruelle. Le fait qu'elle lui avait été donnée avant minuit, fut pour l'étranger un rayon d'espoir. Maximilien était vivant, au moins quand elle avait été écrite. L'annonce de sa mort avant qu'elle eut eu réellement lieu pouvait n'être qu'une fanfaronnade italienne.

Le lord anglais dirigea ses pas vers la grève et, le cœur palpitant, étudia les taches sanglantes, qui, se trouvant au-dessus de la ligne de la haute mer, n'avaient pas été lavées. Tandis qu'il débattait avec soi-même comment il les expliquerait à Valentine, un bateau à rames, détaché d'une des flottilles qui venait de rentrer, toucha le sable; une troupe de pêcheurs en débarqua.

Ils n'avaient pas entendu parler du drame qui avait eu lieu pendant qu'ils étaient au large, mais rapportèrent que, au petit jour, ils avaient vu le *Ferranti*, le bateau suspect, le cap au Sud.

Le *Ferranti* naviguait très vite et, naturellement, ils n'avaient pas songé à le poursuivre. Tandis que les pêcheurs le surveillaient un bouteille tomba du bord par un hublot; ceux-ci la recueillirent. Elle contenait un anneau d'or, rien de plus.

A la requête de lord Hartleigh, ils lui donnèrent cette bouteille, dont ils n'avaient pas encore tiré la bague et, après avoir soigneusement examiné cette dernière, le jeune homme partit à toute vitesse pour le château. Sans haleine, profondément ému, il s'élança dans l'appartement de Valentine. Elle se y promenait dans la plus grande agitation.

—Il vit! cria-t-il en brandissant sa bouteille. Votre époux est vivant!

—Merci, mon Dieu! répondit Valentine en tordant ses mains. Vous avez pu découvrir cette preuve?

—Elle est là.

—Dans cette bouteille?

Hartleigh, trop excité pour prendre plus de précautions, brisa le goulot et lui tendit la bague.

—La reconnaissez-vous?

—C'est celle que j'ai échangé avec mon époux. Voyez à l'intérieur la légende: "V. à M." et la date de notre mariage.

—Je le sais. J'ai reconnu immédiatement la date et les initiales. Votre mari a mis cette alliance dans une bouteille et l'a jetée à la mer. Et c'est le Ciel qui l'a si rapidement apportée vers vous. Ce message vient de la mer et vous dit qu'il est vivant!

Il raconta comment il avait eu la bouteille et ajouta:

—Il est évidemment prisonnier sur le *Ferranti*. C'est le seul objet qu'il pouvait envoyer sans attirer l'attention de ses geôliers.

—Mais il est prisonnier! dit Valentine, alarmée.

—C'est vrai, mais il sera secouru.

—Il n'y a qu'un homme qui puisse le sauver, déclara-t-elle sur le ton de la plus absolue conviction: c'est le comte de Monte-Cristo. Demandez-lui son aide. Vous n'avez qu'à lui dire que je vous envoie, et, généreux comme il l'est, il viendra sur-le-champ.

—Je vais partir pour Yanina sans perdre un instant.

CHAPITRE VIII

LE TRONE

Ainsi que le comte de Monte-Cristo l'avait dit à la famille alors heureuse de la rue Meslay, Yanina attendait joyeusement le retour de sa souveraine légitime.

Après qu'Ali Tebelen eut été tué par la trahison du comte de Morcerf, et que sa femme et sa fille eurent été livrées en esclavage chez les Turcs, le sultan désigna un Pacha pour gouverner la principauté devenue province Mahométane. Ce pacha plia ses nouveaux sujets sous une étreinte de fer. Aucun d'eux, si pauvre fut-il, n'évita le despotisme, et s'il avait une belle femme ou une jolie fille, il pouvait s'attendre à rentrer chez lui un jour pour apprendre que l'une d'entre elles, ou toutes les deux, avaient été enlevées par les Seigneurs de la Cour pour le bénéfice de leur Maître.

Le peuple affaibli par la résistance désespérée opposée aux envahisseurs turcs, supporta son triste sort sans oser se plaindre, jusqu'au jour où Monte-Cristo le fournit d'argent et de munitions. Dès lors, la fureur jusqu'alors contenue éclata. Il défit en une nuit les troupes du Pacha, massacra les vieux infidèles, mit le feu aux mosquées, détruisit le palais et dispersa le harem. Quand le soleil se leva, Yanina était de nouveau libre et la population enthousiasmée acclamait Haydée que le comte avait promis de leur rendre.

Il tint sa promesse après avoir passé une semaine avec la comtesse dans l'île de la Méditerranée, où ils s'étaient rendus en quittant Paris.

En approchant de Yanina, le yacht fut entouré par des felouques pavoisées, dont les canons tonnaient l'un après l'autre; des musiques emplissaient l'air d'une douce harmonie, et les cris de joie des équipages, en revoyant leur Souveraine, faisaient vibrer le ciel.

Jamais Haydée n'avait paru aussi belle, étendue sous un dais, sur le pont du yacht, vêtue de robes pourpres, une couronne de pierreries sur ses cheveux sombres. Elle recevait, d'un air fier et heureux les hommages qui lui étaient rendus. A sa droite, portant le costume grec, se tenait le comte de Monte-Cristo, joyeux parce qu'elle était joyeuse. A sa gauche, Ali, le Nubien géant et esclave, occupait le poste d'honneur: sa langue avait été coupée avant que le comte l'achetât, mais ses yeux brillaient de la gratitude qu'il ne pouvait exprimer. Agenouillée en gracieuses postures autour de sa maîtresse et lui présentant des fleurs, se tenait la suite des magnifiques esclaves grecques que le comte avait achetées pour ajouter au pittoresque de la scène.

Les felouques se mirent dans le sillage du yacht, et le cortège ainsi formé entra au

port de Yanina, parmi les acclamations de loyales multitudes réunies sur les rives, le grondement des canons et le son joyeux des cloches.

De riches tapis avaient été tendus sur le quai pour le débarquement et, tout le long des rues qui conduisaient au Palais nouvellement érigé. Des arcs de triomphe dressaient leurs fronts garnis de feuillages et de fleurs, et portant ces légendes : "Sois la bienvenue", "Bienvenue à Haydée", "Honneur à la fille d'Ali Tebelen."

La procession suivit les rues, précédée de jeunes filles vêtues de blanc, semant des roses sur leur passage. Puis venaient des musiques, les chaises à porteur d'Haydée et du comte, portées par seize robustes Grecs. Ali suivait comme un chien fidèle; les esclaves venaient ensuite et le peuple formait l'arrière-garde.

Sur le chemin du Château, le cortège s'arrêtant à la Cathédrale, fut béni par le Métropolitain, le chef de la religion catholique grecque; puis, il continua jusqu'au Palais royal.

Haydée, escortée de son époux, gravit les larges marches de marbre et, saisie d'une fierté joyeuse, s'avança vers la façade du Palais.

Elle était bien la fille d'Ali Tebelen, tandis que le cœur gonflé de joie, elle contemplait la foule enthousiaste de ses sujets s'agitant à ses pieds.

—Peuple, dit-elle d'une voix que chacun entendit clairement, une fois de plus, la race d'Ali Tebelen est rétablie sur le trône de ses pères. Yanina est vengée, vous êtes libres. Vous vous réjouissez avec moi, qui suis fière de voir mon peuple heureux. Je souhaite que ce bonheur dure et décrète que, pendant les trente jours qui suivront, il n'y aura que réjouissances et que fêtes sur tout le territoire de Yanina.

La jeune Souveraine fut ici interrompue par un tonnerre d'applaudissements.

—Vous savez à qui nous devons cet heureux jour. On vous a dit l'histoire du comte de Monte-Cristo, m'achetant alors que j'étais esclave, dans le seul but de me libérer, et de me faire rendre mes droits. En retour, je lui ai donné mon amour et ma vie; aussi fière que je sois d'être votre princesse, je le suis autant d'être la comtesse de Monte-Cristo, sa femme. Aussi heureuse que je me sente de vos acclamations de bienvenue, je le serai plus encore d'entendre votre salut au comte de Monte-Cristo, mon mari et mon maître.

—Vive le comte de Monte-Cristo, cria le peuple, enthousiaste.

—Vive notre Libérateur et le Restaurateur de notre Souveraine!

Le comte s'avança et salua, puis avec Haydée il gagna les appartements intérieurs, tandis que les citoyens de Yanina se disposaient à profiter des trente jours de réjouissances qui leur avaient été accordés.

Ces réjouissances n'étaient pas encore terminées, lorsque lord Hartleigh débarqua à Yanina.

Le comte se trouvait dans son salon quand un Chambellan annonça le noble Anglais. —Il apporte dit-il, un message de Madame Morrel.

—De Valentine! s'écria Monte-Cristo. Qu'il entre à l'instant

Le Chambellan fit entrer Hartleigh, qui était en costume de soirée.

—Milord Hartleigh, de Hartleigh, annonça-t-il.

CHAPITRE IX

UN SOUVENIR DU MIDI

Lord Hartleigh entra dans le salon du comte de Monte-Cristo, avec cette aisance qui caractérise le parfait gentleman.

Le comte, resplendissant dans son magnifique costume grec, constellé de pierreries, le reçut avec une courtoisie parfaite.

—Vous vous présentez à moi sous de bons auspices, Milord, dit-il avec un aimable sourire, en désignant un siège à son visiteur et en reprenant place lui-même sur le divan qu'il venait de quitter. Un messenger de Madame Morrel est toujours le bienvenu.

Lord Hartleigh considéra avec admiration, avec une certaine émotion même, l'entourage magnifique du mystérieux personnage, qui, de simple matelot, était devenu Prince d'un pays romantique, riche en traditions anciennes et modernes, et qui pouvait satisfaire l'amour de son peuple pour les richesses au moyen d'une fortune à peu près inépuisable.

Le sol de marbre recouvert de riches tapis de Turquie, les murs formant voûte et garnis de trophées orientaux, les hauts plafonds blasonnés dans le plus pur style, les rideaux de velours exquisement brodés qui séparaient la pièce d'une pièce voisine, plus belle encore, peut-être, les statues précieuses, les meubles sans prix, tous ces indices d'une fortune illimitée et d'un goût parfait, éveillaient les instincts artistiques du jeune noble quelque habitué qu'il fût aux manifestations de la richesse.

Sa nature flegmatique ne pouvait soutenir la glorieuse vision qui s'offrait à lui et son odorat était charmé par les senteurs les plus délicieuses, émanant de vasques disséminées dans l'appartement.

—Il est malaisé, dit-il enfin, de croire à la réalité de tout ceci.

Le comte sourit.

—Vous n'ignorez pas mon histoire?

—Non.

—Dès lors, rien de ce que vous voyez de moi ou de mon entourage ne devrait vous surprendre.

—Cependant, il faut me donner un peu de temps pour m'habituer à toute cette magnificence.

—Aussi longtemps qu'il vous plaira. Le Palais et ce qu'il contient sont à votre disposition et vous vous y présentez trop bien appuyé pour que je ne cherche pas à vous rendre ici toutes choses agréables... A propos, comment se trouve ma charmante protégée Valentine, et comment se porte son mari? Encore au premier quartier de leur lune de miel, je suppose?

—Oh! comte, s'écria le jeune homme, ainsi rappelé à la réalité, on vous a dit que je venais comme messenger de Madame Morrel. C'est vrai. Elle vous conjure de lui rendre son époux, qui lui a été brutalement enlevé.

—Comment, cria le comte, au comble de l'étonnement.

—C'est une conspiration dont le baron Danglars et sa femme sont les auteurs et que Benedetto, l'assassin, a mise à exécution.

—Oh! les vipères! oh! les vipères! s'exclama le comte, se levant brusquement et se mettant à marcher rapidement dans la pièce. Je n'ai fait que les blesser. On ne devrait pas avoir pitié de semblables misérables!

Et, s'arrêtant brusquement devant lord Hartleigh, il ajouta :

—Dites-moi tout ce que vous savez.

Lorsque lord Hartleigh eut terminé son récit, Monte-Cristo dit :

—Il est indispensable que je me mêle de cette affaire. Ils s'apercevront que je tiens encore les atouts du jeu!

Lord Hartleigh le considéra, surpris. La phrase lui semblait sévère et triviale après le tragique incident qu'il venait de conter. Le comte était resté calme et souriant. Maintenant qu'il savait tous les détails, sa chaleur et sa passion s'étaient évanouies. Il avait une tâche à accomplir, et tandis que son esprit s'activait déjà à la recherche d'un plan pour la défaite des conspirateurs, il gardait une attitude extérieure, calme et indifférente.

—A présent que vous avez délivré votre message, dit-il en reprenant sa place sur le divan, il faut vous considérer ici comme chez vous. Nous allons prendre quelques rafraîchissements, et vous me direz en les goûtant, comment vous avez été chargé de votre mission.

Il frappa dans ses mains. Deux serveurs parurent.

L'un portait, sur un plateau d'argent, des sorbets et des glaces dans des coupes d'or, et l'autre un narguileh ou pipe turque, qu'il plaça sur un tabouret au centre de la chambre, pour offrir les conduits de caoutchouc aux maîtres. Le porteur du plateau présenta les sorbets et les glaces, et les deux serveurs se retirèrent sans avoir dit un mot, et sans plus de bruit qu'ils n'en avaient fait en entrant.

—Vous êtes admirablement servi! dit lord Hartleigh, en prenant les délicates friandises et en fumant le tabac oriental. Vous n'avez donné aucun ordre, et vos serveurs ont su exactement ce qu'ils avaient à faire.

—Ils ont vu que j'avais un visiteur et savent quelles sont mes coutumes, répondit indifféremment le comte. Maintenant, parlez-moi de vous.

—Oh! ma vie doit paraître bien banale à un homme qui a votre passé. Riche et titré, le temps m'aurait beaucoup pesé sans doute, si je n'avais essayé de le tuer par de longs voyages sur mon yacht.

—Ah! vraiment? Je suis moi-même ami des grandes excursions. Où êtes-vous allé?

—Généralement parlant, aussi près du pôle Nord que le froid et la glace me le permettaient et aussi loin dans le désert du Sahara que la chaleur et le sable me laissaient pénétrer. En rentrant à Paris, j'ai entendu parler de vos aventures, et dans l'espoir d'en savoir davantage, je me suis rendu au Tréport où je savais trouver M. Morrel. J'y arrivai le matin du jour qui suivit son enlèvement.

—Vous me l'avez dit. N'avez-vous pas de souvenirs à me conter de vos voyages?

Le jeune homme resta silencieux quelques instants, puis jetant au comte un regard droit :

— Nous aimons rarement parler de nos souvenirs sentimentaux, dit-il, et j'ai souvent refusé de le faire quand je sentais les questions dictées par une simple curiosité. Mais vous avez tant vu que votre curiosité doit être émue. De plus, vous avez fait le fabuleux réel, vous avez rendu possible, l'impossible, et je suis tenté d'en appeler à vous pour la réalisation d'un désir aimé, mais presque sans espoir.

— Oh ! Oh ! vous voulez faire de moi un héros de roman ?

— C'est un motif secret qui m'a incité d'abord à vous chercher. La requête de Mme Morrel n'a fait qu'affermir ma décision.

— Je la servirai, et je vous aiderai peut-être en même temps. Racontez-moi votre roman.

— C'est à peine un roman, répondit lord Hartleigh. Je puis à peine lui donner le nom de souvenir, et je ne puis dire s'il vient d'une réalité ou d'un songe éveillé. J'ai vu les femmes de mon pays; j'ai présenté mes respects aux grandes dames russes; j'ai dansé avec les filles brunes de Castille; j'ai flirté avec les enfants de l'Italie ensoleillée. Les beautés de presque toutes les nations et de presque tous les climats m'ont laissé froid et sans passion. Je ne savais pas ce qu'était l'amour, jusqu'à ce qu'une nuit à Alexandrie...

— Ah ! à Alexandrie, interrompit le comte. Quelle fille égyptienne réussit à enchaîner vos fantaisies vagabondes ?

— Non, ce n'était pas une Égyptienne. C'était une fille grecque.

— Et vous l'avez vue dans un port d'Afrique ?

— Hélas ! je ne sais pas actuellement où je l'ai vue, où j'en ai rêvé. Je préférerais les agréables appartements de mon yacht aux mauvais hôtels de la ville. Minuit allaient sonner, et tous mes hommes dormaient déjà dans leurs hamacs. J'étais étendu sur le pont, m'étant mis à mon aise, fumant un cigare, et me laissant aller à une rêverie, me demandant quelle femme éveillerait un frisson dans mon cœur jusque-là désert. Soudain, mes oreilles furent frappées par la plus délicieuse musique que j'eusse jamais entendue. Les accents étaient doux et languissants, et semblaient bercer mon esprit d'une sorte de béatitude sensuelle. Le son en était étranger pour moi; je ne connaissais aucun instrument terrestre qui produisit de tels accords. D'abord, je crus entendre l'inimitable harmonie des sphères célestes. L'augmentation progressive du son me dit que la musique approchait.

— Vous rappelez-vous la date à laquelle vous avez entendu ce sublime concert ? demanda le comte en souriant.

— Si je m'en souviens !... Pourrai-je jamais l'oublier ? C'était pendant la nuit du cinq mars, exactement un mois avant mon arrivée à Paris, un dimanche soir !

— Et vous avez vu la belle musicienne ? Car il est bien certain que seuls, les doigts délicats d'une femme pouvaient produire de si séduisants accords.

— La musique s'approcha peu à peu, continua le jeune noble, et mes yeux entraînés, purent percevoir dans l'ombre, la silhouette d'un yacht. Il glissait à la surface de la baie, aussi léger qu'un oiseau, et, silencieux comme un vaisseau fantôme. Les voiles se gonflaient gracieusement sous la brise douce qui frisait à peine la surface de l'eau; on ne distinguait aucun matelot sur le pont. Le mystérieux navire s'avancait lentement, l'étrange mélodie s'élevait de plus en plus. Il me semblait être sous l'influence d'un charme puissant. J'essayai de me lever... vainement... Le visage tourné vers le yacht, je le vis me dépasser, et pus apercevoir une femme en costume grec, assise dans une attitude gracieuse, touchant délicatement les cordes d'un instrument qu'elle tenait sur ses genoux... La lune émergeait des nuages, répandit un rayon d'argent sur son visage... un visage adorable !

— Vous la décririez ? demanda Monte-Cristo en souriant.

Lord Hartleigh le regarda, stupéfait.

— Un teint sombre et mat, n'est-ce pas ? d'un ovale parfait, éclairé de deux yeux, noirs comme la nuit, brillants comme les étoiles du ciel; un nez droit et ciselé comme par la main d'un statuaire, des lèvres délicates et rouges...

— Vous la connaissez ! vous la connaissez ! s'écria le jeune homme en se levant vivement. Alors ce n'était pas un rêve ? Ce n'était pas seulement une fantaisie de mon cerveau; je n'étais pas fou !... Vous la connaissez ! Vous pourrez me dire où je la trouverai... où je pourrai tomber à ses genoux en l'adorant, lui parler de mon amour, de...

— Écoutez, interrompit le comte, en se levant à son tour.

Une mélodie divine emplissait l'air. Muet de surprise, lord Hartleigh écouta ces accords, aussi doux, aussi tendres que ceux qu'il avait entendus à Alexandrie. Il reconnut la mélodie, pâlit, et put murmurer avec peine :

— Possédez-vous des dons surnaturels ? Êtes-vous sorcier ? pour évoquer ces sons mélodieux ? Oh ! si cela est, je vous en conjure, faites-moi voir son visage adorable !

— Regardez !

Monte-Cristo frappa trois fois dans ses mains, le lourd rideau de velours fut soulevé de chaque côté par deux esclaves.

Sous un dais de marbre, étendue sur un divan, Haydée, vêtue de son merveilleux costume grec, pinçait légèrement les cordes de sa guzla, une harpe orientale. Au-dessous d'elle, une esclave turque était accroupie, presque aussi belle que sa maîtresse, tandis que derrière Haydée, grand et droit, un heureux sourire sur sa face noire et luisante, se tenait Ali, l'esclave gigantesque, que le comte avait acheté après que sa langue eut été coupée, alors qu'il allait être mis à mort.

— C'est elle ! pantela lord Hartleigh, ébloui devant le merveilleux tableau qui se présentait à lui.

— C'est ma femme, la comtesse de Monte-Cristo, dit le comte avec un grand calme.

CHAPITRE X

SON AMOUR M'APPARTIENT

Haydée mit de côté sa guzla et se leva. Sa beauté transcendante, son corps exquis qu'on distinguait vaguement sous la semi-transparence des tissus soyeux, la taille mince contrastait avec la richesse du buste, l'éclat du teint des épaules et du cou, tous ces charmes découverts pour la première fois par lord Hartleigh.

Il mit involontairement les mains sur ses yeux, comme pour chasser la vision troublante, qui semblait lui produire le même effet que la vue du soleil. Une pensée tournait dans son cerveau avec une obstination de manège, y créant des éblouissements et de douloureuses fulgurances, et cette pensée était celle-ci : Elle est sa femme !

Le comte surveillait sa confusion, sa stupéfaction avec un sourire, mi-intéressé, mi-curieux. Il fit un signe à Haydée, qui descendit lentement les marches de l'estrade, et d'un mouvement onduleux, comme si elle eut été balancée par la brise, elle s'approcha de son mari.

Le rideau tomba, fermant la vue de la pièce intérieure, des esclaves et des serviteurs. Haydée et les deux hommes se trouvèrent seuls.

— Princesse, dit Monte-Cristo à sa femme, comme il avait coutume de le faire, quand il lui parlait devant des étrangers, notre visiteur est un hôte bienvenu, quoiqu'il m'ait rapporté de mauvaises nouvelles.

— De mauvaises nouvelles ?

— Je vous en parlerai plus tard, continua le comte. C'est lord Hartleigh de Hartleigh, un gentleman anglais de grande fortune, de haute naissance, un homme d'honneur. Il attendit un instant avant d'ajouter :

— Vous lui souhaiterez aussi la bienvenue à Yanina.

Haydée fit quelques pas vers le jeune noble.

La première impulsion de celui-ci fut de s'enfuir, mais un sens inné de courtoisie le tint en place. Ses regards, toutefois, cherchèrent le sol, il n'osait la regarder.

— Les hôtes de mon mari sont les miens, dit Haydée, et les mots sonnaient aux oreilles du lord comme une musique délicieuse.

Haydée ne remarqua pas ou ne voulut pas remarquer son agitation.

— Le comte de Monte-Cristo, dit-elle encore, assure que vous êtes le bienvenu pour lui. Dès lors, vous l'êtes aussi pour la princesse Haydée !

Toutes ses manières étaient empreintes d'une majesté royale et c'est en reine qu'elle tendit la main à lord Hartleigh.

Le jeune homme la toucha de ses doigts tremblants et l'éleva jusqu'à ses lèvres. Il lui fallut ensuite avoir recours à toute sa puissance sur lui-même pour pouvoir parler.

— Princesse, dit-il, d'une voix qui frémissait, malgré ses efforts, pour l'affermir, je voudrais venir à vous dans des circonstances plus heureuses. Le malheur des autres m'a conduit jusqu'à vous en solliciteur. Je viens réclamer l'appui du comte de Monte-Cristo. Hélas ! ma venue sera peut-être la cause

d'une séparation entre vous et d'une peine pour vous, madame, qui l'aimez.

—Ce que mon mari décide ne me cause pas de peine, monsieur, répondit la jeune femme, d'un ton simple et doux. Il ne me quittera que si le devoir l'y oblige; mon rôle n'est pas de l'empêcher d'y obéir. La joie de le voir revenir avec une nouvelle couronne de gloire, avec le bonheur d'une mission bien remplie, me compensera de son absence temporaire. Mon amour, ajouta-t-elle d'un ton indescriptiblement émouvant, est différent de celui des autres femmes.

Monte-Cristo lança un regard heureux et fier à lord Hartleigh et, attirant Haydée dans ses bras, imprima un baiser sur son front.

—Oui, s'écria-t-il, son amour est différent de celui des autres femmes, et il m'appartient tout entier.

Il avait dit ces mots d'un air conquérant.

—Il lui appartient tout entier, répéta mentalement Hartleigh. Elle est sa femme! et moi je suis fou!

Les tentures furent soulevées et sous le dais, on aperçut une table dressée pour trois personnes. La nappe supportait un festin digne de Lucullus. Derrière chaque chaise se tenait un serviteur, tandis qu'Ali s'apprêtait à verser les riches vins de Grèce.

Le comte permit à lord Hartleigh d'accompagner Haydée à table et, quand tous trois furent assis, ordonna qu'on serve le repas.

—A propos, Haydée, dit-il, tandis qu'on entamait les fruits et les vins, sa seigneurie a eu le plaisir déjà de vous voir et de vous entendre jouer de la guzla.

—Vraiment, dit-elle. Où est-ce? Je ne puis me le rappeler.

—La nuit que nous avons passée dans le port d'Alexandrie.

—Nous y arrivâmes après le coucher du soleil, nous y séjournâmes quelques heures, sans quitter le yacht.

—Je vois que vous vous souvenez. C'est bien cela. Vous étiez assis sur le pont, et ce gentleman était sur un yacht voisin.

—Est-ce cela, Milord, demanda Haydée, en se tournant vers l'anglais.

—Oui, Priensse, répondit Hartleigh, qui s'expliquait à présent le miracle apparent. J'étais ravi par la musique et aussi par le regard rapide que j'avais pu jeter sur vous.

—Oh! s'écria-t-elle gaiement, en pleine nuit où, comme on le dit, tous les chats sont gris, vous n'avez pas dû voir grand-chose; quand à ma musique, j'aurais mieux fait si j'avais su avoir un auditoire aussi distingué.

Pendant le repas, le comte mit sa femme au courant les tragiques événements du Tréport. Haydée montra une grande sympathie pour Valentine, et fut d'avis que le comte de Monte-Cristo seul pourrait lui rendre son mari.

La soirée se passa en conversation où lord Hartleigh put constater l'esprit d'Haydée autant qu'il avait admiré sa beauté.

A dix heures, il se leva pour prendre congé de ses hôtes; mais le comte n'en voulut pas entendre parler. La chambre des hôtes de distinction avait été préparée. Sa Seigneurie ne refuserait certainement pas de passer la nuit au Palais.

Il avait, d'autre part, une communication importante à lui faire le lendemain matin, après déjeuner. Haydée ajouta un mot d'aimable supplication auquel le jeune homme ne put résister. Il céda et, ayant souhaité bonne nuit, suivit les deux valets de chambre chargés de le conduire à son appartement.

Le comte et Haydée ne se retirèrent pas de suite, mais eurent une sérieuse conférence, à laquelle Ali fut convoqué.

L'esclave nubien ne pouvait y prendre part puisqu'il était muet. Mais il écoutait attentivement ce qu'on disait devant lui, et hochait fréquemment la tête pour montrer qu'il avait compris.

Lord Hartleigh ne put se mettre au lit immédiatement.

Sa chambre située dans une des ailes du Palais, était vaste; l'aménagement exquis, et la couche assez douce pour inviter qui que ce fût à un sommeil visité de rêves heureux.

Mais le jeune homme était trop agité pour chercher le repos. Le son de la guzla semblait emplir l'air, il entendait sans cesse la voix pure d'Haydée, son rire joyeux, il voyait son visage comme il l'avait vu la nuit d'Alexandrie. Son beau corps semblait s'enrouler dans les volutes de fumée qui s'échappait de sa cigarette. Et au-dessus de tout cela, une voix, celle de Monte-Cristo, répétait sans arrêt :

—C'est ma femme. Son amour tout entier m'appartient.

—Décidément, se dit le jeune homme, je devrai quitter ce Palais demain matin de bonne heure. La seule femme que j'aurais pu aimer n'est plus libre; ma dernière illusion est morte. L'honneur m'ordonne de vaincre cette passion sans espoir. Je n'ai pas l'habitude d'hésiter quand l'honneur commande.

Il se jeta sur la couche luxueuse. Son cerveau en feu faisait fuir le sommeil. Pendant plusieurs heures, il se retourna, incapable de fermer les yeux. Enfin, vers le matin, il tomba dans une pénible somnolence, où les fantaisies de son esprit continuèrent à le hanter sous forme de songes.

Il rêva qu'il se trouvait dans l'île de Monte-Cristo, debout sur un rocher, Haydée sur un autre, et qu'entre eux se trouvait un gouffre au fond duquel mugissait la mer furieuse. Elle souriait et lui faisait signe, usant de toutes les ressources de la coquetterie féminine pour l'attirer vers elle.

Au fond de son cœur, il était résolu à mettre une plus grande distance entre elle et lui; mais chaque pas qu'il faisait dans la direction normale le rapprochait d'elle et de l'abîme qui s'ouvrait devant lui. La lutte terrible inondait son front et ses joues d'une sueur glacée. Mais ses efforts furent vains; il fut attiré plus près et plus près du précipice jusqu'à l'extrême bord, chancela pendant quelques instants, puis descendit... sans qu'il parut jamais devoir s'arrêter.

Même, en tombant, il pouvait voir Haydée debout sur le roc, là-haut, riant de lui et le raillant, tandis que le comte de Monte-Cristo, survenu tout à coup, se tenait debout auprès d'elle et criait d'une voix de tonnerre :

—Son amour entier m'appartient! Elle est ma femme!

Il faisait grand jour quand lord Hartleigh s'éveilla. Ce cauchemar avait laissé des tra-

ces si profondes dans son esprit, qu'il fut longtemps avant de se convaincre de l'inanité de ses visions de la nuit. Sa résolution de quitter Yanina le plus tôt possible devint irrévocable.

Des serviteurs étaient prêts à le conduire au bain d'eau parfumée, dans un bassin d'argent, puis à l'habiller de ses vêtements que le comte avait eu la précaution d'envoyer chercher au yacht.

Sa toilette achevée, son déjeuner pris, le comte de Monte-Cristo entra en costume de voyage.

—Ah! Hartleigh, s'écria-t-il gaiement en tendant la main, vous allez me permettre cette familiarité, n'est-ce pas? Je suis venu pour vous dire bonjour et au revoir.

—Au revoir? dit le jeune homme surpris.

—C'est la communication que j'avais à vous faire ce matin. J'ai déjà salué Haydée, les voiles de mon yacht sont déployées, mon équipage m'attend, les vents de la mer sont propices. Je pars à l'instant pour rendre Maximilien à sa femme et écraser cette damnable conspiration.

—Il n'est pas utile, dès lors, de venir me dire au revoir: je pars avec vous.

—Comment, dit le comte sur le ton d'une surprise apparente. Et qui protégera ma femme pendant mon absence?

—Protéger votre femme! répéta Hartleigh en pâlisant.

—Sans doute. Bien qu'assise sur le trône de ses pères, elle a des ennemis qui ne seraient que trop prêts à saisir l'occasion de mon voyage pour la renverser et prendre sa place. Quel meilleur défenseur pourrait-elle avoir que vous?

—Mais, je... je... bégaya le jeune lord...

—Vous l'aimez? Confessez-le audacieusement. Je l'ai su dès le moment où vous m'avez parlé de votre souvenir du Midi. Quelle joie ce sera pour vous d'être auprès d'elle et de lui servir de bouclier.

—C'est une torture, soupira l'autre, qui osait à peine parler.

Monte-Cristo lui jeta une de ces regards devant lesquels ses ennemis tremblaient.

—Vous aimez ma femme, dit-il gravement, de cette passion pure, honorable, sainte qui sanctifie son objet. Inspiré par cet amour, vous vous battiez comme un lion, et sacrifieriez volontiers votre vie pour sa défense. Sachant qu'elle est protégée et gardée par un tel amour, je puis entreprendre tranquillement ma mission, certain que rien ne lui arrivera pendant mon absence. Si vous hésitez, si vous cherchez à vous éloigner d'elle, je vous croirai capable d'une bassesse à laquelle aucun gentleman anglais n'est jamais descendu.

—Vous avez raison, comte, répondit lord Hartleigh en saisissant sa main; nul Anglais ne saurait devenir aussi bas. Je resterai.

Monte-Cristo sourit de la façon qui lui était particulière, serra cordialement la main du jeune homme et sortit de l'appartement. Hartleigh demeuré seul resta plongé dans des pensées profondes. La scène de son rêve traversait encore son cerveau. Il se revit avec Haydée, debout sur les rocs escarpés, séparés par un infranchissable abîme.

CHAPITRE XI

LE PLAN DE BENEDETTO

Quand Maximilien Morrel reprit connaissance, il se trouva dans un espace étroit, les membres engourdis par la position où il était resté depuis sa capture. Son évanouissement avait dû persister toute la nuit, car le soleil était déjà haut sur l'horizon, et ses rayons pénétraient par le hublot qui éclairait son réduit. D'après les mouvements qui agitaient sa prison, il put conclure qu'il se trouvait enfermé dans l'entre-pont d'un bateau en pleine mer.

Il se sentait las et faible. Sa tête battait à éclater. Il leva les mains jusqu'à son front, et s'aperçut que ses blessures avaient été bandées. Les gens qui l'avaient enlevé ne voulaient évidemment pas le faire mourir de suite. Ils le réservaient sans doute pour un pire destin.

Dès que sa première stupéfaction fut passée, il se rappela distinctement avec horreur le cours des événements jusqu'à l'instant où il avait perdu connaissance. Il était emprisonné, séparé de sa femme. Valentine attendait son retour. Il ne reviendrait pas, elle le croirait mort!

Pauvre Valentine! La capture de Maximilien n'était qu'une partie de la conspiration. Seule et sans protection, comme elle l'était aujourd'hui, Valentine ne deviendrait-elle pas aussi la victime de ses ennemis? Ces pensées arrachèrent au prisonnier le gémissement d'horreur, que la douleur causée par ses blessures ne lui avait pas encore arraché.

En regardant autour de lui, ses yeux tombèrent sur une bouteille de vin. Un matelot l'avait sans doute oubliée, ou Benedetto avait ordonné de la déposer là pour qu'il la but et prit des forces en vue de nouvelles tortures.

Les lèvres desséchées, le corps affaibli par le sang qu'il avait perdu, Maximilien déboucha la bouteille et la vida d'un coup.

Le vin généreux, en s'infusant dans ses veines, lui rendit de la force et du courage. Il se sentait brave, prêt à tout endurer pour échapper à ses ravisseurs et revenir vers sa bien-aimée Valentine.

S'il pouvait seulement lui envoyer un message! S'il pouvait lui faire savoir qu'il était vivant! Ses gardiens ne lui avaient lié ni les pieds ni les mains; la précaution eût été inutile, la prison était sûre.

Dans son costume militaire qu'il portait naturellement encore, il n'avait rien pour écrire; d'ailleurs, comment faire parvenir une lettre! Ses regards tombèrent sur son alliance, puis sur la bouteille, maintenant vide. Une idée jaillit comme un éclair.

En un instant, il eut retiré la bague, l'introduisit dans le récipient de verre, le reboucha du mieux que lui permettaient les circonstances et jeta tout par le hublot ouvert.

C'était une espérance bien désespérée! Il n'existait pas une chance sur un million pour que cette bouteille, portant ce gage précieux, arrivât jamais à destination. Jamais marin ne surveilla avec une telle angoisse le signal de détresse confié au caprice des vagues. Et Maximilien considérait le ballottement du

mien avec de terribles alternatives de douleur et d'espoir.

Les courants et la marée poussèrent la bouteille vers les côtes de France, qu'on distinguait encore faiblement à l'horizon. C'était bon signe; son cœur frémit de joie. A mesure que la bouteille s'éloignait du navire, elle devenait de moins en moins visible. Bientôt, elle ne fut plus qu'un simple point noir sur les vagues. Alors, Maximilien la vit enlevée par un homme à bord d'une barque à rames. Il ne put pas le distinguer, mais en pensant que c'était quelque pêcheur normand, il en put retenir une exclamation de joie.

—Oh loh! Monsieur Morrel, s'écria une voix derrière lui, vous semblez joyeux! Est-ce le spectacle du ciel bleu et de la mer verte, ou vous imaginez-vous que vous allez pouvoir vous échapper par votre hublot?

Maximilien se retourna et aperçut Benedetto debout devant lui. Le jeune homme avait été si absorbé par la préparation de sa bouteille qu'il n'avait pas vu s'ouvrir son réduit ni descendre le bandit à l'aide d'une corde amarrée à la trappe qui le fermait.

Il quitta le hublot par lequel il surveillait la mer, et sa première impulsion, bien qu'il fût encore faible, fut de s'élancer sur le bandit pour l'étrangler. Benedetto devinant cette intention, tira un énorme pistolet de sa ceinture en disant :

—Je suis venu ici pour causer tranquillement avec vous; rappelez-vous que vous êtes impuissant et que je suis armé.

—Que vous ai-je fait et pourquoi m'avez-vous tendu ce piège odieux?

—A moi personnellement, rien, mon cher ami, répondit Benedetto sur le ton de la bonhomie. Nous frappons le comte de Monte-Cristo en vous frappant, voilà tout. N'est-il donc pas glorieux de souffrir pour un ami? d'être l'agneau des sacrifices? C'est à peu près votre position. Depuis hier au soir, toutefois, une pensée m'est entrée dans l'esprit, à laquelle vous êtes redevable du bandage soigneux de votre blessure, et de la bouteille de vin, de laquelle vous avez fait sans doute ample justice.

—Vous voulez une rançon pour me libérer?

—Pas exactement, mon cher camarade, continua l'assassin avec une répugnante familiarité. Je sais que vous êtes riche, mais, j'ose le dire, toute votre fortune n'excède pas un million de francs; qu'est-ce qu'un pauvre million, quand vous pouvez m'aider à gagner cent fois autant.

—Moi?

—Oui; vous êtes allé dans l'île de Monte-Cristo, vous avez visité les caves qui contiennent les trésors du comte. Vous savez ce qu'ils valent, et que s'il pleure misère de temps en temps, il n'a qu'à y aller faire un tour pour revenir chargé de diamants et de bijoux qui font de lui un millionnaire neuf. Ce trésor inépuisable a dû m'appartenir, le comte me laissait espérer que j'en hériterais. Par tous les démons des régions infernales, ajouta-t-il féroce, je ne lui pardonnerai jamais de m'avoir déçu.

—Mais que puis-je faire?

—Me montrer où est le trésor; nous faisons voile vers Monte-Cristo. En six jours,

avec bonne mer et bon vent, nous pourrions y être. Vous me conduirez à la cave au trésor.

—J'aimerais mieux mourir avant.

—Oh! je ne vous laisserai pas mourir! Votre vie m'est trop précieuse à présent. Je vous nourrirai tous les jours comme un Prince!

—Je ne trahirai jamais mon protecteur, mon bienfaiteur.

—Jamais est bien long. Je ne vous ai dit ceci que pour que vous ne soyez pas surpris de la façon royale dont vous serez traité pendant ce voyage. Quand nous aurons débarqué à Monte-Cristo je vous ferai chanter une autre chanson.

—Vous vous trompez. J'ai vu la grotte, mais je n'ai pas aperçu le trésor. Le comte de Monte-Cristo l'a sans doute emporté ailleurs.

—C'est ce que je jugerai par moi-même après que vous m'aurez conduit à la cave.

—L'entrée en est secrète, déclara Maximilien. Et je vous le dis une fois pour toutes, vous pouvez m'infliger les plus cruelles tortures. Je souffrirai, mais je souffrirai en silence.

—Nous verrons bien, s'écria rageusement l'assassin, couvrant sa retraite avec son pistolet braqué, et remontant son échelle de corde qu'il retira après lui.

—Ainsi donc, voilà le complot, songea Maximilien, quand il se retrouva seul. On veut frapper le comte de Monte-Cristo en me faisant du mal. Quoique je puisse souffrir pour son compte, je ne paierai jamais la dette de gratitude que j'ai contractée envers lui. Quant à cette grotte et au trésor que ce monstre et ses complices fassent ce qu'ils voudront. Ils s'apercevront que je puis être muet quand je le veux.

CHAPITRE XII

MONSIEUR DE VILLEFORT

La folie du marquis de Villefort le procureur du Roi, causé ainsi qu'il est relaté dans le *Comte de Monte-Cristo* par la connaissance des crimes de sa femme et de ceux de son fils, qu'il était appelé à juger pour meurtre, avait subi une transformation qui, bien que curieuse, n'est pas sans parallèle dans les annales de la science médicale.

Lorsque Maximilien fut le voir à sa cellule de Bicêtre, pour l'informer de son mariage avec Valentine, et de son intention de passer sa lune de miel au Tréport, le lecteur se souvient que le vieillard reçut ces nouvelles avec un sourire.

Les autorités de l'hospice en augurèrent bien, ainsi que de son attitude calme aux jours précédents et suivants. Toujours traité avec grand respect, à cause de sa haute position officielle, il fut jugé assez bien pour qu'on lui accordât un peu plus de liberté d'action.

Il en était ainsi chaque fois que l'état d'un aliéné paraissait s'améliorer. Parfois, le progrès était réel, mais si la surveillance dont on l'entourait manquait de vigilance, on s'apercevait souvent que le malade n'était que momentanément arrivé à une plus douce monomanie. C'était le cas pour ce vieillard qui

n'avait plus qu'un sentiment : son amour paternel. Cet amour désordonné, intense, sauvage, était capable de lui faire commettre les pires extravagances.

Rien n'était d'ailleurs plus naturel. Vieux et chancelant par ses infirmités, privé de toute autre affection, la vision continuelle de sa première femme, un ange, hantait son pauvre cerveau délabré. Il n'était pas surprenant que son esprit s'arrêta toujours à Valentine, l'image de sa mère.

Valentine était la Cordelia de ce nouveau roi Lear.

Toute la nuit, dans sa cellule, il murmurait : " Valentine... Valentine! "... Tout le jour, avec la ruse particulière aux déments, ce nom ne passait jamais ses lèvres. On lui accorde donc le privilège de travailler pendant le jour, avec les fous inoffensifs, dans le jardin de l'hospice. Un mur élevé séparait ce jardin de l'extérieur, et les fous, pendant les heures de travail, étaient surveillés par de nombreux gardiens.

Un soir, cependant, le Procureur du Roi disparut. On l'avait vu pour la dernière fois, au crépuscule, arrosant des fleurs. Un orage ayant éclaté tout-à-coup, la fulgurance des éclairs, suivis du fracas de la foudre, avait épouvanté les malades. Ils s'étaient mis à hurler, à courir dans toutes les directions, et il fallut aux gardiens un temps assez long pour s'en rendre maître et pour les renfermer. On s'aperçut alors que Monsieur de Villefort n'était plus parmi eux. Il avait profité du trouble et de l'obscurité pour franchir le mur et s'enfuir.

Une pluie torrentielle suivant les éclairs et le tonnerre, dura toute la nuit avec de courtes interruptions. Les directeurs de l'hospice organisèrent une battue, envoyèrent des messagers dans toutes les directions, mais en vain. Personne n'était resté dehors par un temps pareil et n'avait vu le fugitif. On ne put suivre ses traces sur le sol détrempé par la pluie.

Pendant cette terrible nuit, M. de Villefort erra dans les champs qui entourent Paris. La pluie continuait à tomber par cascades, battant sa tête nue et le mouillant jusqu'à la peau. Il n'y fit pas attention, pourtant, et ne semblait même en avoir conscience. En avant, toujours en avant, il poursuivait son chemin, une lueur ardente dans les yeux, une résolution implacable, empreinte dans tous les traits.

— Je vais voir Valentine, se disait-il d'un air d'obstination farouche. Son mari m'a dit qu'elle était au Tréport, en Normandie. C'est bien, j'irai donc en Normandie pour la voir.

Cette idée fixe avait complètement pris possession de lui et l'aidait à résister aux inclemences du temps auxquelles il était exposé.

L'aurore mit fin à l'orage, dissipa les nuages, ne laissant d'autre trace de la tempête de la nuit qu'un arc-en-ciel lumineux et des gouttes de cristal suspendues à toutes les verdures.

M. de Villefort se trouva bientôt dans une forêt épaisse, près de l'installation d'un brûleur de charbon. La famille déjeunait à l'intérieur de la hutte : le père, la mère, un garçon et une fille.

Tous les jours, ils brûlaient les racines et les branches de la forêt, et quand ils avaient produit une quantité suffisante de charbon pour emplir leur petite charrette, la mule était mise entre les brancards et le père et le fils s'en allaient à la ville voisine vendre leur marchandise de porte en porte. Que pouvaient savoir ces gens simples du procureur du Roi ou des événements du monde exclusif qu'on appelle la société ?

Ils n'ignoraient pas, quoique pauvres, qu'il en était de plus pauvres qu'eux, n'ayant même pas un toit pour les abriter.

Aussi, lorsque quelque mendiant frappait à leur porte, ils l'accueillaient et partageaient le peu qu'ils possédaient.

Leur fille Elise aperçut la première l'étranger et, sans attendre, courut à lui, le prit par le bras et le conduisit dans la salle commune.

— Mais vous êtes trempé, mon cher ami, dit le père Jean, le charbonnier. Cette nuit a été trop dure pour qu'un homme de votre âge la passe dehors.

— Ah! nous autres malheureux, n'avons pas le choix, répondit M. de Villefort, tout en essayant d'extraire l'eau de ses vêtements. C'est une triste nécessité qui m'oblige à demander mon chemin de porte en porte. Je suis en route pour la Normandie, où habite ma fille; elle sera bien heureuse de me donner une croûte et un siège à son foyer. Car elle est mariée à un digne homme, qui a une maison à lui. Vous me laisserez me reposer quelques minutes, n'est-ce pas ? J'ai marché toute la nuit.

— Vous allez d'abord changer de vêtements, dit la femme du brûleur de charbon. Mon mari a un costume qui vous ira et vous laisserez le vôtre ici à la place. Ce sera un bon échange. Nous parlerons ensuite de déjeuner et de dormir.

La tenue que portait M. de Villefort était celle des détenus de l'asile d'aliénés; mais comme aucun des habitants de la maison n'y était jamais entré, personne ne le reconnut. Le père Jean emmena le mendiant supposé dans sa chambre, et le vieillard fut bientôt couvert de vêtements frustes, mais secs.

La femme avait parlé d'un échange par simple figure, et pour ne pas blesser la fierté de l'hôte.

En outre, elle n'aurait pas permis à son mari de porter des habits de vagabonds et, tandis que M. de Villefort mangeait, elle prit tout ce qu'il venait de quitter et le jeta dans le brasier où se préparait le charbon. Quand son repas fut achevé, le fou se reposa pendant une couple d'heures, et, après s'être fait indiquer son chemin, il reprit sa marche.

On ne lui avait posé aucune question; on ne lui avait même pas demandé son nom. Il n'aurait pas été poli, songeaient ces gens de lui montrer un dédain quelconque et leur discrétion ne pouvait que le flatter.

Bien que le signalement de M. de Villefort eût été lancé dans toutes les directions, personne ne faisait attention à lui dans sa rude défroque d'ouvrier sylvestre, demandant des renseignements de temps à autre sur sa direction, sans avoir été reconnu. Deux jours après la disparition de Maximilien, il arrivait au Tréport.

Valentine savait que plusieurs semaines devaient s'écouler avant qu'elle put espérer entendre parler du comte de Monte-Cristo, et, après que Lord Hartleigh se fut si généreusement offert pour partir à sa recherche, il ne lui restait plus qu'à attendre.

L'anxiété qu'elle ressentait pour le sort de son mari, l'impression de douloureuse solitude la pâlisait et la faisaient dépérir, mais rendaient sa beauté plus éthérée, plus délicate. Elle avait écrit à Julie, la sœur de Maximilien, et l'avait priée d'urgence de venir la rejoindre avec son mari, M. Herbault, au Tréport.

La lettre mettrait trois jours pour gagner Paris, trois autres jours pour que sa belle-sœur pût arriver. Le temps qui devait s'écouler avant qu'elles pussent mêler leurs larmes lui semblait interminable. Elle passait son temps étendue sur sa couche, dans un état de profonde dépression. Elle était ainsi à la tombée du jour, quand une servante tressaillit de frayeur en annonçant :

— Monsieur de Villefort!

— Mon père l'impossible, s'écria Valentine, en s'élançant.

La chambre était sombre et la jeune femme distinguait à peine derrière la servante, la silhouette d'un homme grand, décharné, aux vêtements grossiers, mais elle reconnut les traits jamais oubliés, la barbe et les cheveux d'argent, et avec un cri dans lequel résonnait toute sa tristesse et sa douleur, se jeta dans les bras de son père.

Le maniaque la saisit d'une étreinte violente et, tandis que des larmes séchappaient de ses yeux, lui baisait les cheveux en criant :

— Valentine! mon enfant! ma fille! Enfin! Enfin!

CHAPITRE XIII

ZULEIKA

Nous avons parlé d'une esclave turque acroupie aux pieds d'Haydée, presque aussi belle que la comtesse de Monte-Cristo. Mais Haydée, languissante et passive, docile et tendre, aimait parce qu'elle était aimée. Sa tendresse enveloppante était tout charme, toute douceur.

L'esclave aux joues de pêche, teintées par la splendeur rose du soleil couchant, dont les yeux rayonnaient comme cet astre même, aimait, parce qu'il lui était nécessaire d'aimer. Sa nature n'était ni docile ni tendre, mais dominante et orgueilleuse. L'amour était pour elle une passion violente en son intensité, devant laquelle tout devait plier.

Cet amour, cette passion, elle était prête à les donner à lord Hartleigh.

Tandis qu'il n'avait d'oreilles que pour les doux sons de la guzla, tandis qu'il n'avait de regards que pour celle qu'il découvrait la femme de l'autre, les yeux de l'esclave étaient fixés sur lui, et il lui fallait toute sa puissance de contrôle sur elle-même, pour réprimer la joyeuse exclamation qui faillit lui sortir des lèvres.

Son imagination ardente supprima en deux secondes la scène qui se déroulait devant elle; le somptueux appartement, la princesse grecque étendue sur le divan, la mélodie di-

vine qui se dégageait des cordes harmonieuses, les traits souriants, ironiques un peu, du comte de Monte-Cristo. Seul, le visage de lord Hartleigh se détacha si lumineux que tout le reste disparut.

Elle revit alors dans son souvenir un Palais des rives du Bosphore, la résidence de Suleiman Pacha, et de Zuleika, sa fille.

Un étranger arrivé, un Anglais. Le pacha qui a des obligations à l'Angleterre, reçoit son représentant avec une grande courtoisie. L'Anglais est curieux, il désirerait visiter le sérail de son hôte. C'est impossible. Les beautés voilées du harem ne sont pas faites pour les yeux profanes des chrétiens, mais Zuleika, idole et favorite de son père, qui n'est pas encore devenue le trésor caché d'un pacha, est amenée en présence de l'hôte.

Elle n'a que seize ans, et, à l'exception de son père et de ses ennuques, n'a jamais encore vu d'hommes. Elle est embarrassée, confuse. Elle ne peut parler que sa langue maternelle que l'Anglais ne comprend pas. Après être restée à peine cinq minutes en sa présence, elle se retire dans son boudoir, emportant dans son cœur les traits de l'Anglais, qu'elle n'oubliera jamais.

Elle a entendu dire que tous les infidèles, qu'elle que soit leur nationalité, comprennent le français, et elle s'applique si assidûment à apprendre ce langage qu'en six mois elle le parle abondamment.

A la fin de ces six mois, cependant, un grand changement est survenu dans le palais du Bosphore.

Son père, haut dignitaire de la maison du sultan et prince, est impliqué dans un complot, ayant pour but de détrôner le monarque, et mettre son frère sur le trône. L'Angleterre a exprimé la volonté qu'il en soit ainsi. Les espions anglais, l'or anglais ont été employés pour arriver à ce résultat. Suleiman est devenu suspect de partialité envers la Grande-Bretagne.

Il est saisi dans le palais du sultan par les janissaires de celui-ci, et décapité dans la cour d'honneur, sans même avoir pu se défendre devant un tribunal. Alors la bande des assassins, portant la tête au bout d'une pique, se rend au palais du Bosphore, pille, dévaste, brûle tout jusqu'au sol, et conduit au sultan, les femmes du baron ainsi que Zuleika.

Le souverain musulman, qui, d'une fenêtre de son palais, dominant la cour, avait assisté dans le plus grand calme à l'exécution de son ancien favori, récompensa les janissaires en leur distribuant les esclaves qu'ils avaient faites captives, réservant Zuleika pour orner son propre harem.

C'est à ce moment, que le comte de Monte-Cristo arrive. Au moyen d'une somme énorme donnée au gardien du sérail, il sauve Zuleika du sort qui l'attend, et l'ajoute aux suivantes de sa femme.

Elle fait partie du cortège triomphal qui accompagne Haydée lorsqu'elle reprend possession du trône de ses pères.

La comtesse la traite comme une sœur plutôt que comme une suivante, mais Zuleika ne peut oublier qu'elle est la fille d'un pacha, une princesse, au même titre que sa maîtresse.

Tout ceci fermente et bout dans son cerveau, tandis qu'elle est assise sur les marches de marbre, et qu'elle reconnaît en lord Hartleigh, l'Anglais qui visita le palais de son père.

Ne s'aperçut-elle pas que l'attention de celui-ci est tout entière absorbée par Haydée; elle n'oserait l'attirer sur elle, la servante, l'esclave!

La comtesse de Monte-Cristo descend de l'estrade et à la prière de son mari, les tentures retombent, dérobant aux yeux de Zuleika, la vue de celui sans lequel elle ne saurait plus vivre désormais, de celui qu'elle aime avec l'ardeur et la passion de sa nature ardente.

Lord Hartleigh était encore dans sa chambre, le lendemain matin, réfléchissant à la conversation qu'il avait eue avec le comte de Monte-Cristo. De sa fenêtre il l'avait vu traverser le parc devant le palais, Haydée suspendue à son bras; il avait vu le mari et la femme s'étreindre pour un dernier adieu. Puis il avait suivi des yeux la comtesse, pendant que lente et triste elle rentrait au palais.

La fenêtre de lord Hartleigh dominait la baie. Suivant les pas du comte et ceux de son équipage, au moyen d'une jumelle, il les avait vus s'embarquer sur le yacht, qui se balançait doucement sur son ancre, auprès du sien. Il avait vu les cabestans manœuvrer, les voiles se déployer majestueusement, et prenant le vent, labourer la mer comme un être vivant, emportant le comte de Monte-Cristo qui se tenait sur la passerelle, agitant son mouchoir jusqu'à ce qu'on l'ait perdu de vue.

Lord Hartleigh avait accepté la mission à lui confiée par le comte, mais il ne désirait pas voir Haydée immédiatement; il voulait au contraire, être sûr de soi, avant de s'exposer encore à la fascination qu'elle exerçait sur lui.

Ah! un amour tel que le sien est difficile à vaincre! et le jeune homme se voyait aller au-devant d'une rude bataille.

Tandis qu'il surveillait le départ du yacht, quelqu'un frappa doucement à sa porte, si légèrement que le heurt dut être répété pour qu'il l'entendit. Alors, son cœur battit violemment, son sang se précipita vers son cerveau. Il pensait à Haydée; il se disait que son mari avait pu la charger pour lui de quelque message qu'elle venait délivrer en personne.

—Il faudra que je m'observe pour la voir, se disait-il. Et il se répéta cette phrase deux ou trois fois avant de dire, non sans avoir hésité :

—Entrez!

La porte s'ouvrit lentement, Zuleika s'arrêta sur le seuil. Elle ne portait pas comme auparavant le costume des esclaves, mais les robes d'une princesse de son rang, en vêtements de deuil. Elle était très pâle, et les cercles sombres qui entouraient ses yeux, trahissaient une nuit sans sommeil. Ses longs cheveux noirs que ne retenaient aucun lien, descendaient sur son dos jusqu'à la taille.

Cette figure de la désolation, d'une beauté rare et d'une troublante poésie, auraient certainement ému le cœur du jeune homme, s'il

n'avait été à ce moment même si puissamment préoccupé d'un autre objet.

—Princesse Zuleika! s'écria-t-il, d'un ton de surprise et de pitié.

—Non, plus princesse, mais esclave répondit-elle dans un français parfait, en avançant lentement dans la chambre. L'esclave Zuleika, répéta-t-elle amèrement, privée de son père, dépouillée de sa fortune, précipitée de son rang, de la liberté; tombée si bas qu'elle ne peut même plus attirer l'attention de celui qui fut l'hôte de son père.

—Je ne comprends pas, dit-il, au comble de l'étonnement. Voulez-vous faire allusion à quelque rencontre antérieure?

—J'étais assise aux pieds de la comtesse de Monte-Cristo, ce dernier soir, déclara-t-elle avec une profonde amertume, tandis que la honte colorait ses joues. Moi, la fille de Suleiman pacha et vous ne m'avez même pas jeté un regard!

—Pardonnez-moi, princesse, comment aurais-je pu savoir? Comment aurais-je soupçonné que vous étiez?...

Il hésita pour prononcer le mot, mais elle le dit pour lui.

—Esclave, cria-t-elle sauvagement. Dites-le, je suis l'esclave d'Haydée, bien que dans mes veines circule un sang aussi noble que le sien.

—Comment s'est produit cet invraisemblable changement? demanda-t-il. Il y a à peine plus de six mois que je vous ai vue, heureuse, aimée, dans le Palais de votre père.

Elle lui raconta tout. A ce récit douloureux, le cœur du jeune homme s'emplit de pitié.

—Le comte de Monte-Cristo vous a sauvée d'un destin pire encore, dit-il, quand elle eut terminé, et je suis certain qu'il ne vous retiendrait pas ici une minute contre votre volonté.

—Je le sais, dit-elle avec abattement.

—La comtesse non plus, ajouta-t-il. Elle ne pourra jamais vous traiter autrement qu'avec bienveillance.

—Je n'ai pas à me plaindre d'elle, répondit Zuleika, du même ton.

—Leur avez-vous demandé à l'un ou à l'autre, votre liberté?

—Non. Je ne l'avais jamais désirée... jusqu'à hier au soir.

—En ce cas, il vous serait facile d'espérer. Vous n'avez qu'à attendre le retour du comte et lui représenter votre requête. Il l'accordera de suite et vous vengera ainsi des torts que vous avez subis.

—Je ne lui demanderai pas.

Lord Hartleigh la regarda curieusement. Les mots paraissaient sortir difficilement de ses lèvres serrées. Elle frissonnait comme une feuille de tremble, et des rougeurs subites envahissaient ses joues pour les laisser ensuite entièrement blêmes.

—Et pourquoi? demanda-t-il.

Zuleika ne put réfréner plus longtemps le mouvement désordonné de son cœur. Elle tomba sur les genoux devant le jeune homme et, levant ses mains jointes :

—Parce que c'est à vous seul que je veux avoir ma liberté; parce que je veux que vous seul vengiez mes malheurs.

CHAPITRE XIV

L'ENNEMI DANS LA MAISON

—Levez-vous, princesse! s'écria lord Hartleigh, tout à fait stupéfié de cette manifestation.

—Je ne le ferai, répondit la jeune fille, que quand vous aurez cessé de m'appeler princesse. Je n'ai plus aucun droit à ce titre. Je ne suis que Zuleika, que l'esclave Zuleika.

Le jeune noble s'aperçut que ses nerfs allaient la trahir, et pour la calmer plus que toute autre raison, la releva doucement :

—Il n'est pas convenable que vous soyez agenouillée devant moi, Zuleika.

Elle se jeta dans ses bras, se laissant aller à toute son émotion, comme un simple enfant de la nature qu'elle était. Et, les joues baignées de larmes, elle murmura :

—Oh! comme je suis heureuse de me sentir près de vous! Vous ne me chasserez pas, Milord? dit-elle d'une voix suppliante. Vous me tirerez de l'esclavage, vous me ferez partir d'ici. Je ne veux pas savoir où vous m'emmènerez, tant que je pourrai demeurer avec vous. Si vous ne voulez pas de moi, comme égale, je serai votre servante, votre esclave, ce serait plus doux encore que la liberté!

Si Hartleigh avait été un misérable, il aurait pu prendre avantage de ces paroles passionnées et sauvages, n'étant pas assez naïf pour ne pas deviner le sentiment que trahissait ce discours et les frémissements de ce corps adorable. Mais c'était par-dessus tout un homme d'honneur, et son propre cœur n'eût-il pas été plein d'une passion sans espoir, d'autres considérations l'eussent fait hésiter à épouser une femme turque et il était beaucoup trop Anglais, trop imbu des idées de la civilisation occidentale pour traîner à sa suite une esclave, si belle fût-elle.

—C'est impossible! Zuleika, dit-il gravement. Je ne suis ici qu'en qualité d'hôte, et ne puis violer toutes les lois de l'hospitalité en vous enlevant sans que votre maître le permette, ou seulement le sache.

Elle tressaillit violemment, ce que voyant, il se hâta d'ajouter :

—C'est vous-même qui avez fixé votre situation en prenant le titre d'esclave. Vous, personnellement, avez le droit moral de rompre votre chaîne à n'importe quel instant, mais je n'ai pas celui, moi, de vous aider à le faire. Suivez mon conseil, restez ici jusqu'au retour du comte, et je vous donne ma parole que j'obtiendrai de lui ce que vous désirez.

—Vous resterez ici aussi longtemps? demanda-t-elle, la respiration haletante.

—Oui, je l'ai promis.

Elle se recula et, se tenant à quelque distance, parut le mesurer d'un regard singulier.

—Vous resterez, répéta-t-elle, et sa voix avait une note de surprise et de perplexité. Seul, seul, avec elle? c'est son mari lui-même qui vous en prie? Les choses se font différemment dans mon pays!

—Je le sais, répondit-il dans un sourire. Votre père ne m'aurait pas permis de regarder une de ses nombreuses épouses.

—Les coutumes de mon pays sont raisonnables. Quand une fille devient femme, elle

appartient à son mari, et lui seul, contemple sa beauté. La modestie l'oblige à se voiler en présence de tous les autres hommes.

—Les Européens pensent différemment, répondit lord Hartleigh, en haussant les épaules.

—Supposez, dit la jeune fille, en pâlisant de nouveau, supposez que la comtesse s'éprenne de vous.

—La supposition est simplement irréalisable, répliqua-t-il.

Cependant, à cette insinuation, son cœur bondit avec force, et il lui fallut un grand effort de volonté pour empêcher le sang de monter à son visage.

—Zuleika tomba dans une rêverie profonde; tout à coup, elle leva la tête, et une lumière étrange s'alluma dans ses yeux noirs.

—Je ferai ce que vous me conseillez, dit-elle. J'attendrai le retour de mon maître, vous lui demanderez alors ma liberté. Jusque-là je serai l'esclave soumise et patiente. Ne lui dites pas que je soupire après la liberté.

Elle prit la main du noble Anglais et l'éleva jusqu'à ses lèvres, puis se détournant, elle sortit de la chambre aussi lentement qu'elle y était entrée.

Pendant longtemps, lord Hartleigh resta silencieux, et regardait la porte par où venait de disparaître Zuleika.

—Décidément, songeait-il, je viens de faire une nouvelle expérience. Cette créature impulsive a jugé à propos de s'éprendre de moi. C'est, sans aucun doute, excessivement flatteur, pour ma vanité, mais très embarrassant aussi; elle paraît d'esprit trop simple pour se rendre un compte exact de ses émotions. Et ce n'est pas à moi à l'éclairer.

Il se promena pendant quelques instants dans sa chambre, puis poursuivit :

—Mais comme ses instincts se sont vite éveillés quand il a été question d'une autre femme.

—Supposez, a-t-elle dit, que la comtesse vienne à s'éprendre de vous? quelle folie! le ciel tomberait plutôt, et le chaos renaîtrait, avant qu'on la voie infidèle à son mari.

—Et si l'impossible se produisait, pourtant?

La respiration du jeune homme se précipita. Mais, crispant les poings, il s'écria bravement :

—Nul Anglais ne saurait être aussi infâme! Les liens qui l'attachent à son mari, le serment solennel que j'ai fait de la garder et de la protéger, ma volonté et mon honneur me tracent mon devoir. Le chemin que j'ai à suivre est clairement marqué devant moi. Nulle tentation ne pourra m'en faire dévier.

Lord Hartleigh se sentit alors plus fort et plus brave qu'il ne l'avait été depuis le départ du comte. Il pouvait voir Haydée, sans crainte que le secret de son cœur lui échappât.

Elle le salua d'un sourire quand il pénétra dans la pièce où elle le reçut, occupée à dévider un écheveau de soie pour un travail étendu sur ses genoux.

—Je suis heureuse de vous voir, dit-elle, l'air satisfait. Je suis veuve pour un temps; vous pouvez m'aider à vaincre l'ennui jusqu'à son retour.

Hartleigh avait compté la trouver mélancolique et déprimée. Sa gaieté le blessa quelque peu. Cependant, ses manières franches et séduisantes l'attiraient, et, vêtue d'une simple robe blanche, une rose dans les cheveux pour seule parure, elle ressemblait plus à une de ses compatriotes qu'à la Princesse Orientale de la soirée précédente.

Alors, son costume somptueux, ses bijoux resplendissants l'avaient ébloui; à cette heure, sa simplicité le charmait.

—Vous venez juste à point, continua-t-elle en riant. Cet écheveau est tout embrouillé. Vous allez m'aider pour le remettre en ordre. Donnez vos mains.

—Je ne suis que trop heureux de vous obliger, comtesse.

Et il lui obéit en souriant.

Haydée lui passa l'écheveau sur les mains, et commença d'enrouler la soie qui ne paraissait pas aussi embrouillée qu'elle voulait bien le dire. On peut même croire qu'elle se serait tirée d'affaire toute seule si Hartleigh n'était pas venu.

Tout en travaillant, la jeune femme causait avec la vivacité et la légèreté de cœur d'une jeune fille. Ensuite, elle fit causer lord Hartleigh sur lui-même et son "home" éloigné.

Ils bavardèrent pendant une demi-heure, et lord Hartleigh dut s'avouer qu'il n'avait jamais passé temps plus délicieux, alors qu'assis presque aux pieds de la jeune femme sur une ottomane basse, elle attirait son cœur par tous les mouvements qu'elle faisait pour enrouler la soie.

La porte s'ouvrit, Zuleika entra. Elle avait ôté ses vêtements de Cour et portait son costume d'esclave. Toujours très pâle, elle avait cependant effacé toutes traces de larmes, et, personne n'aurait deviné les émotions qu'elle venait de traverser.

Quand elle vit Haydée et lord Hartleigh assis près l'un de l'autre, elle tressaillit, mais se reprit vivement. Ses yeux noirs se strillèrent de points d'or.

—Vous n'avez pas frappé? lui dit Haydée, en la voyant entrer.

—Je l'ai fait princesse, mais vous ne m'avez pas entendue.

—Vous auriez dû attendre qu'on vous priât d'entrer, dit sa maîtresse sur un ton de reproche tempéré. Mais ce n'est rien; passez-moi ma guzla. Milord a été assez gracieux pour me tenir mon écheveau, et je désire le récompenser en lui faisant un peu de musique.

—Mes piètres services le méritent à peine, protesta le jeune homme.

—C'est à moi d'en juger, répondit Haydée avec un sourire plein d'attraits, en répétant son ordre à Zuleika.

Celle-ci hésita quelques instants, et regarda dans la direction du jeune homme, en quête d'un encouragement. Mais les yeux de celui-ci restaient fixés sur le visage adorable de la comtesse de Monte-Cristo.

Zuleika tourna lentement sur ses talons et sortit de la chambre pour aller quérir l'instrument. Elle s'arrêta dans le couloir. Ses traits se décomposèrent subitement sous l'influence d'une fureur jalouse.

—Le comte est à peine sorti de ses bras, grondait-elle, qu'elle tend déjà des pièges

pour qu'un autre la distraie. Elle le nargue et lui, le fou, papillonne autour d'elle. Mais elle ne jouera pas ce jeu impunément. Lord Hartleigh m'appartient, elle ne me l'enlèvera pas.

Le comte de Monte-Cristo ne se trompait pas, en disant qu'Haydée était environnée d'ennemis. Il ne soupçonnait cependant pas que le plus terrible faisait partie de sa maison.

CHAPITRE XV

DANS L'ILE

Ainsi que Benedetto l'avait fait entendre à Maximilien, sa complaisance à dévoiler l'emplacement secret du trésor de Monte-Cristo, lui vaudrait une amélioration de traitement. Malgré le refus de Maximilien, le bandit Corse avait réfléchi qu'il serait temps d'en venir aux mesures extrêmes quand le *Feranti* arriverait en vue de l'île.

Il ordonna en conséquence, après trois jours de mer, de tirer le captif de la cale et de le faire monter sur le pont, où il pourrait respirer au moins l'air pur.

Ce changement fut, comme on pense, fort agréable au prisonnier.

Il n'existait plus aucune chance d'évasion pour lui. On ne voyait plus, aussi loin que les regards pussent porter, que le ciel et la mer. Se jeter à l'eau eût été éfolie pure; ses forces l'auraient trahi, en admettant même qu'une balle de Benedetto n'eût auparavant terminé ses jours.

A certains instants cependant, quelque feilonque italienne parcourait son champ de vision trop éloignée pour qu'on les appelât avec fruit. En outre, le jeune homme n'était pas certain de ne pas rencontrer quelque équipage de pirates, complices de ses ravisseurs.

Mais il songea à tirer parti des meilleures dispositions de Benedetto, de manger les mets nourrissants qu'on lui servait; de boire le bon vin et par-dessus tout, de hâter la guérison de ses blessures et le retour de ses forces. C'est de cette façon seulement qu'il pourrait tenir tête aux assassins, quand ils descendront à terre.

La pensée, d'ailleurs, de débarquer à l'île de Monte-Cristo, n'était pas pour lui déplaire.

Il savait que le comte y avait laissé Bertuccio et une poignée d'hommes de garde. Bertuccio, condamné à mort pour un crime qu'il n'avait pas commis, s'était sauvé avec l'aide du comte; et, pour cette raison, il lui était toujours dévoué.

En outre, Bertuccio, qui était Corse, avait élevé Benedetto comme son propre fils. Le père nourricier pouvait avoir encore assez d'influence sur le jeune copain, pour le faire renoncer au vol qu'il se proposait.

Ce fut donc dans d'assez bonnes dispositions d'esprit, déolé seulement à la pensée des souffrances de sa femme, que Maximilien vit la proue du vaisseau dirigée vers l'île fameuse.

Ses blessures se cicatrisèrent très rapidement et le neuvième jour, alors qu'on pouvait espérer à tout instant apercevoir l'île, il se sentit entièrement guéri.

Les étoiles s'allumaient une à une dans un ciel sans nuage lorsque Benedetto s'approcha de Maximilien, étendu sur le pont, et du ton jovial qu'il affectait souvent :

—Eh bien, cher camarade, notre voyage tire à sa fin, nous serons avant minuit, à Monte-Cristo; aussi vais-je vous exposer mon programme.

—Qu'ai-je à faire de votre programme? répondit Maximilien, plus glacial que jamais.

—Tout, mon cher ami, puisque vous allez être mon ambassadeur.

—Après de qui?

—Après de mon digne père nourricier, le signor Bertuccio. Vous voyez que je connais sa présence dans l'île. C'était un bon compagnon dans sa jeunesse. Il pouvait fouiller une poche de façon à n'y rien laisser ou dévaliser un voyageur à un tournant de route aussi bien que n'importe qui. Mais il a tourné un feuillet de son livre et s'est transformé. C'est ce qui fait qu'il me répugne aujourd'hui.

—Vous êtes un bien vil coquin!

—Je sais cela encore et n'en éprouve aucune honte, répondit Benedetto, avec un sourire gouailler. Mon père nourricier et son frère étaient d'ailleurs exactement comme moi. Le dernier est mort avec ses bottes aux pieds; c'est-à-dire qu'il a été guillotiné par ordre de M. le procureur du roi, mon père actuel. Celui-ci est devenu fou en apprenant que j'étais son fils. Si je n'avais pas été élevé par le Signor Bertuccio, je ne serais pas devenu bandit. La profession s'exerce dans sa famille, non dans la mienne. Mais il ne s'agit plus de cela, comme je vous l'ai dit, vous allez être mon ambassadeur auprès de lui. Il verra probablement le *Feranti* avant que nous débarquions, et sera prêt à nous recevoir avec sa précieuse bande. Votre nom désarmera ses soupçons. Vous embarquerez vous-même dans une baleinière, gardée par moi et deux de mes hommes. Je porterai un costume de matelot. Vous lui direz que le comte de Monte-Cristo vous a donné un message pour lui. Vous lui remettrez la note que je vous donnerai. Pendant qu'il la lira, mes marins et moi, nous nous arrangerons pour le rendre inoffensif.

Une pensée soudaine frappa Maximilien. S'il pouvait remplacer la lettre qu'on lui donnait à remettre par une autre, écrite de sa propre main, peut-être pourrait-il transformer le plan pour que Benedetto en fut à son tour la victime.

Mais il ne convenait pas toutefois d'éveiller par une trop prompte soumission, les soupçons de Benedetto.

—Je n'ai absolument rien à voir à l'exécution de vos projets, répondit-il. Je suis votre prisonnier tant que je n'aurai pas trouvé le moyen de m'évader; vous ne m'obligerez pas à prendre part à vos infamies.

—Je vous obligerai, au contraire, à tout ce qui me conviendra. J'ordonne simplement.

—Et si je refuse?

—Je ne connais alors qu'un châtement: la mort, répondit Benedetto, en tirant son pistolet. Si vous la préférez à l'espoir d'être rendu à votre femme, qui, j'ose le dire, pleure en ce moment son âme à cause de votre

disparition, c'est votre affaire. Je vous ferai sauter la cervelle.

Il arma le chien et visa Maximilien à la tête.

—Vous usez d'arguments violents, dit celui-ci. Vous me mettez un pistolet sur la figure, et vous me parlez de ma femme.

Il affecta de soupirer profondément et répondit :

—Je dois donc vous obéir. Mais vous me promettez de ne pas tuer votre père nourricier. Il suffira que je le remette entre vos mains.

—Oh! des promesses, vous en aurez tant que vous voudrez. Tout est donc convenu; je vais aller préparer la lettre.

Tandis que Benedetto s'éloignait, Maximilien arracha une page du livre qu'il avait trouvé sur le pont, et écrivit à la hâte, avec un vieux clou teint de son sang :

—Je suis prisonnier. Les trois hommes qui sont avec moi sont mes geôliers. L'un d'eux est Benedetto. Saisissez-les et faites-moi libre.

« Maximilien. »

Il avait eu à peine le temps d'écrire cette lettre et de la dissimuler sur lui que le Corse revint avec la lettre mensongère qu'il lui tendit.

Comme il l'avait annoncé, l'île de Monte-Cristo fut signalée avant minuit. Dans l'air calme de la nuit, sous la voûte étoilée, le feu d'un camp brillait près de la grève, et des formes sombres s'agitaient aux alentours. Le Signor Bertuccio fidèle à sa parole, gardait bien la côte.

Les sentinelles avaient vu s'avancer le navire, car les canons des fusils brillaient dans les ténèbres éclairés par un rayon de lune.

—Il est heureux que j'aie un aussi bon ambassadeur, s'écria Benedetto en surveillant tous ces mouvements, sans quoi je rencontrerais ici une réception chaude.

Le navire entra maintenant dans les eaux basses. L'ordre fut donné de descendre une embarcation à la mer. Benedetto y entra le premier; puis, il se fit suivre de Maximilien et deux hommes qu'on avait amenés.

Maximilien s'assit à la proue, le Corse près de lui, tandis que les deux hommes manœuvraient les avirons. Ils n'avaient pas ramé longtemps, toutefois, qu'une voix criait :

—Stop! ou nous faisons feu!

Les matelots s'arrêtèrent.

—Votre nom? dit la voix, que Maximilien et Benedetto reconnurent pour celle de Bertuccio.

—Dites-le lui, murmura l'assassin, en lui posant le bout glacé de son arme sur le front.

—Maximilien Morrel, répondit ce dernier, avec un message du comte de Monte-Cristo.

—Soyez le bienvenu! s'écria Bertuccio, en ordonnant à ses hommes de baisser leurs armes.

Le bateau s'avança et mit le nez dans le sable. Maximilien sauta, suivi de près par les trois hommes. Il tendit à Bertuccio la lettre écrite avec son sang.

Celui-ci la lut à la lumière de la lune, jeta un regard à Benedetto et reconnut son pupille.

—Saisissez-le! s'écria-t-il en s'adressant à la garde dont il était le chef.

—Trahi! s'écria l'assassin.

Et, prompt comme l'éclair, il tira son poignard et le plongea jusqu'à la garde dans la poitrine de Bertuccio.

CHAPITRE XVI

PRET A MOURIR

L'assassinat de Bertuccio fut si rapide, si inattendu, que la garde resta un instant paralysée.

Les assassins ne perdirent pas de temps pour suivre l'exemple de leur chef et, sans rien attendre, déchargèrent leurs pistolets, tuant un homme au premier coup, blessant grièvement un autre.

Les survivants se mirent alors sur la défensive, mais avant qu'ils pussent faire feu, une décharge les coucha tous par terre; les matelots du *Feranti* avaient suivi leur capitaine dans des chaloupes et venaient de compléter le massacre.

Le combat entier dura à peine quelques instants. Avant que les gardiens de l'île pussent tirer un coup de feu, ils étaient tous tués, blessés ou prisonniers. Maximilien, lui-même sans armes, n'échappa à la mort que par miracle.

Quand tous les soldats furent hors de combat, Benedetto ordonna à ses hommes d'égorger tout ce qui donnait encore signe de vie, et de jeter les cadavres à la mer. Et tandis qu'on exécutait cet ordre barbare, il se dirigea vers son père adoptif, qui gisait sur le sable, baignant dans une mare de sang, agité par les premiers frissons de l'agonie.

—Feraï-je demander un confesseur, mon père, demanda-t-il, la main droite toujours crispée sur son poignard teint de sang. Et il croisa les mains sur sa poitrine, surveillant indifféremment l'homme qui se mourait à ses pieds.

—Penses-tu que ton âme attende bien longtemps pour rejoindre celle des victimes que tu as assassinées sur les grandes routes. Je ne serai peut-être pas aussi bon prêtre que le comte, lorsqu'il t'apparut aux galères sous les traits de l'abbé Busoni? Parlez, mon second père, confessez vos fautes à votre enfant!

—Malheureux! Inhumain! hâletait Bertuccio, les regards fixés avec horreur sur le jeune assassin.

—Bah! si je suis inhumain, c'est à vous que je le dois. J'ai suivi votre exemple! Bien que vous vous soyez converti sur le tard, votre main n'est pas moins sanglante que la mienne.

—Cruel! gémit le mourant. Est-ce pour cela que je t'ai tiré vivant du tombeau?

—Cessez de le torturer! s'écria Maximilien, saisi d'horreur. Laissez-le du moins mourir en paix.

—Ce sont des affaires de famille, répartit Benedetto, de sa voix la plus glaciale. Elles ne vous concernent pas, M. Morrel, veuillez vous taire, ou...

Il ne termina pas, mais montra simplement son poignard à Maximilien.

—Viens, père, continua-t-il en s'adressant au moribond. Je suis ton fils, même si je

t'envoie au ciel avant l'heure. Fais-moi l'héritier de ton secret. Où se trouve le trésor du Comte?

Un sourire de triomphe passa sur les lèvres froides de Bertuccio.

—Il n'y a plus de trésor, dit-il. Le Comte a tout fait enlever de l'île.

—Tu mens, cria l'assassin, dans un violent accès de furie. Il se laissa tomber sur un genou, saisissant le vieillard à la gorge, tandis que sa main droite tenait sa dague levée.

—Dis-moi où est le trésor. Parle, si tu ne veux pas mourir immédiatement.

—Trop tard pour menacer maintenant, râla Bertuccio. Le trésor est parti.

—Tu sais où?

—Oui.

—Par tous les démons, je t'arracherai ce secret de la gorge!

—Jamais!... Le Comte!... Fidèle jusqu'à la mort!...

Ces mots murmurés furent les derniers. Son âme s'envola en les prononçant et Benedetto ne put assouvir sa rage que sur un cadavre.

Le jeune criminel, affreusement pâle se releva, non qu'il fut ému à la pensée de son dernier crime, mais désappointé d'avoir versé autant de sang pour rien. Et il jeta un regard à Maximilien pour lui faire comprendre que si Bertuccio avait dit la vérité, c'est lui qui en supporterait les conséquences.

—Le vieux misérable est mort en proférant un mensonge, déclara-t-il rudement, ne croyant pas comme tant d'autres, ce qu'il ne voulait pas croire. Le comte n'aurait pas fait garder l'île s'il n'y eût pas eu quelque chose à y garder. Nous sommes les maîtres de l'île; en avant pour la conquête du trésor! Vous partagerez les dépouilles!

Les bandits n'avaient pas grand besoin d'encouragement. A cette époque, en Italie, le brigandage était un commerce régulier, pour lequel les gens se louaient presque à la semaine.

Ils touchaient leurs gages, pillaient, massacraient sur l'ordre de leur chef, avec la même indifférence qu'un ouvrier fait son travail. Une part de prise était un argument tout puissant sur leur esprit.

Avec des transports de joie, ils jetèrent le cadavre de Bertuccio à la mer et se disposèrent à suivre leur chef.

Ils mirent Maximilien à leur tête, avec ordre de marcher vers la grotte, s'il ne voulait être percé de coups.

Le jeune homme n'avait pas à hésiter. D'ailleurs, il avait toutes sortes de raisons pour croire à la parole de Bertuccio. Le trésor n'était plus là et l'invasion de la caverne ne pouvait porter aucun préjudice au Comte, ignorant qu'il était aussi bien que les voleurs, de l'endroit où l'or et les pierres précieuses avaient été cachées. Bertuccio étant mort avec son secret. Le péril dans lequel il allait se trouver si Benedetto constatait que ses espérances étaient déçues était grand; mais le péril le touchait seul. Il ne pouvait que l'envisager en face et se confier en la Providence.

La petite troupe traversa un épais hallier, éclairé seulement par la lueur de la lune perçant les feuillages, sans rencontrer person-

ne. Bertuccio avait évidemment concentré ses forces sur la grève et tout avait été tué. Les brigands étaient maîtres de l'île.

En sortant du hallier, ils découvrirent sur la clairière, caché par des roches et des broussailles, le camp de la petite garnison.

Un feu brûlait avec vigueur; les restants du repas du soir étaient dispersés de droite et de gauche, et des couches rudes avaient été préparées pour le repos de la nuit. Tout cela aussi silencieux, aussi désert que la tombe. Benedetto ne permit pas à ses hommes de s'attarder: poussant en avant, ils suivirent leur guide vers l'entrée secrète de la grotte dans laquelle Edmond Dantès avait découvert la fortune du colonel Spada. Maximilien reçut à cet endroit confirmation de ce qu'avait affirmé Bertuccio. L'entrée mystérieuse n'existait plus. La roche qui la fermait jadis avait été roulée, et on ne voyait plus ni les buissons ni les plantes qui cachaient à tous les yeux les richesses du Nabab.

Les sourcils du Corse se froncèrent. Lui aussi soupçonait la vérité. Mais il ne dit rien, et tendit seulement à Maximilien la torche qui avait servi à éclairer le camp.

La flamme lugubre éclaira les murailles de roc de la galerie qui conduisait à la grotte, faisant étinceler les particules métalliques enchâssées dans la pierre, qui jetaient des rayonnements d'or. Mais ces beautés naturelles importaient peu aux bandits, qui se précipitèrent vers le réel but de leur expédition.

Ils pénétrèrent dans la faille de la montagne jusqu'à la salle rocheuse qui, pendant si longtemps, avait été le "Home" du Comte et d'Haydée. Le luxe Oriental l'ornait encore. Les riches tapis, les exquises tentures, les divans et les sofas moelleux, tous les objets luxueux de ce Palais souterrain se trouvaient exactement à l'endroit où Maximilien les avait vus. Il s'imaginait presque n'avoir qu'à évoquer le comte de Monte-Cristo pour le voir apparaître.

—Est-ce la cave du trésor? demanda Benedetto, dont l'espoir s'était considérablement accru à la vue de toutes ces magnificences.

—Non, c'est la suivante, répondit Maximilien, si du moins elle contient encore quelque chose.

La grotte suivante était aussi déserte et aussi dénuée de meubles que la première en était pleine. Un seul regard convainquit Benedetto que l'expédition, qui avait coûté tant de sang, resterait absolument infructueuse. Pas un joyau, pas une pièce d'or ne demeurait à l'endroit où ils avaient dormi pendant des siècles. La fureur du misérable ne peut se décrire.

—Misérable! tu paieras ceci de ta vie! s'écria-t-il en écumant de rage.

—Je suis prêt, répondit tranquillement Maximilien.

CHAPITRE XVII

PERE ET FILLE

Nous avons dit qu'il faisait très sombre dans la chambre de Valentine quand son père y entra. Elle ne remarqua pas l'étran-

ge costume qu'il portait. Elle entendit seulement le timbre de sa voix et sentit son baiser paternel au moment où il la prenait dans ses bras.

Valentine aimait son père d'une tendre affection. Après son époux Maximilien, il était pour elle l'être le plus cher.

Sa folie subite avait causé à la jeune fille une douleur extrême, et le récit qu'avait fait Maximilien, le veille de son mariage, de son entrevue avec son futur beau-père, avait rendu à la pauvre enfant l'espoir d'une guérison possible.

Cependant, surprise de revoir son père, elle se dit naturellement qu'il était sorti de l'hospice de Bicêtre et que sa première visite était pour elle, Maximilien lui ayant laissé son adresse à cette intention.

Après les premières effusions, elle l'interrogea sur sa venue et, malignement, il confirma ce qu'elle avait soupçonné. Il est bon de ne pas oublier que son cerveau n'était dérangé que sur un point.

L'amour pour sa fille était devenu si anormalement intense qu'il voulait passer toute la vie près d'elle, dit-il pour cela commettre des crimes, et l'avoir à lui seul.

Ses paroles, à la vérité, étaient devenues ardentes, ses yeux brillaient, mais rien d'autre dans ses allures, n'indiquaient sa situation mentale particulière, qu'un expert extraordinairement habile, seul, aurait pu découvrir.

Assis sur un canapé, près de Valentine, tandis que les ombres de la nuit emplissaient la chambre de demi-ténèbres, il raconta comment il avait précieusement gardé le souvenir du nom de sa fille et celui de la ville de Tréport. Comment, immédiatement après sa libération, il était venu là pour y demeurer avec elle et son mari, un brave garçon, qu'il était fier d'appeler son gendre. Il aurait pu écrire, mais avait préféré les surprendre. Puisque Dieu, dans sa bonté, lui avait rendu la raison, il voulait dépenser ses derniers jours dans une paix bénie, sous le toit de la fille qu'il aimait.

Valentine, à son tour, fut obligée de lui faire le récit des tristes circonstances dans lesquelles son mari lui avait été enlevé, de dire ses doutes et ses craintes et l'espoir qu'elle mettait tout entier dans le comte de Monte-Cristo, attendu au Tréport d'une heure à l'autre. Elle ajouta qu'elle avait écrit à sa belle-sœur, Julie, qui devait arriver au Tréport, avec son mari, M. Herbault, le lendemain.

Le cœur du maniaque battit de joie en apprenant que Maximilien n'était pas au château. Comment il en avait disparu, cela lui importait peu. C'était assez pour lui de savoir qu'il était absent et ne pouvait pas le séparer de sa fille.

La perspective des visiteurs le troublait cependant. Il avait de bonnes raisons pour contraindre les regards inquisiteurs du comte, et M. et Mme Herbault venant directement de Paris, pouvaient apporter la nouvelle de son évasion, provoquer sa capture et son retour dans la cellule solitaire qu'il avait occupée pendant de si longs mois.

Il fallait éviter cela à tous prix et, sa cervelle troublée, le habile et fin cerveau sain, se mit à échafauder un plan qui eut

pour résultat de lui conserver la liberté et la présence de Valentine.

Il la consola et l'assura que, puisqu'il était toujours Procureur du roi il userait de son influence pour aider le comte et M. Herbault dans la recherche de Maximilien.

A ce moment, le domestique frappa à la porte et demanda s'il pouvait servir.

Les domestiques entrèrent avec des candélabres qu'ils placèrent sur la table, puis se retirèrent pour aller chercher la suite du service.

—Mon père, comment vous êtes vêtu s'écria Valentine, apercevant pour la première fois les habits grossiers que portait M. de Villefort.

—Et que veux-tu, ma fille ? Ce sont les vêtements que l'on m'a donnés en me congédiant. On aurait pu avoir un peu plus de respect pour mon rang, mais Bicêtre est un établissement de l'Etat et riche ou pauvre, haut ou vil, tout le monde y est traité de la même façon.

Quelque soupçon de la vérité aurait pu entrer dans l'esprit de Valentine, en voyant son père ainsi acoutré, si les discours n'avaient été si calmes et si raisonnables. Ses explications furent donc admises sans une protestation.

Le serviteur apporta le souper, trop bien dressé pour exprimer aucune surprise ; il avait parlé avec ses camarades des incidents de la soirée, et tous en étaient venus à cette conclusion que, s'il plaisait à Madame de reconnaître un vieux vagabond pour son père, c'était son affaire et non la leur.

Monsieur de Villefort, qui avait à peine mangé depuis le matin, se mit à dévorer. Valentine lui jetait des regards effarés.

—Vous préparerez la chambre de mon mari pour mon père, ordonna-t-elle au domestique, et lui cherchez des vêtements.

Le maniaque dissimula la joie que lui causaient ces ordres (la chambre de Maximilien touchait à celle de Valentine) et suivit doucement le serviteur. Un bain avait été préparé. Ses cheveux et sa barbe furent tuillés. On lui endossa, faute de mieux, le costume du prêtre qui venait le dimanche officier à la chapelle du château.

Il sourit significativement en revêtant la soutane et la petite calotte de l'ecclésiastique.

—C'est encore un déguisement, murmura-t-il pour lui-même. Personne ne me reconnaîtra sous les habits de ce vénérable abbé.

Il avait l'air, en effet, d'un missionnaire. Ainsi déguisé, il revint dans la chambre de sa fille, qui se mit à rire en songeant à l'horreur du bon abbé Bourdin s'il voyait ses vêtements sacrés portés par un profane.

Ils bavardèrent jusqu'à l'heure du repos, et la jeune femme conduisit elle-même son père à son appartement.

—Cette porte, dit-elle, communique à ma chambre. Je la laisserai ouverte. Si vous avez besoin de moi, vous n'auriez qu'à m'appeler.

—Tout va à souhait ! murmura-t-il tout bas.

—Valentine lui souhaita le bonsoir et passa dans sa chambre.

M. de Villefort éteignit sa lumière ; la pièce n'était plus éclairée que par les rayons

d'argent de la lune, qui pénétraient à travers la fenêtre.

Il ne se dévêtit pas, resta assis sur son lit jusqu'à ce qu'il entendit la respiration régulière et douce de sa fille.

Alors, il se leva, sans bruit et s'en fut vers la fenêtre.

—Nous sommes à cinquante pieds du sol, murmura-t-il en regardant dehors. C'est une descente périlleuse, mais le lierre qui grimpe à la muraille de granit est assez fort pour supporter notre double poids. Une fois dans le parc, nous aurons vite fait de franchir le mur d'enceinte, qui est bas. Je vais le risquer. C'est peut-être la mort pour tous les deux ! Qu'importe ! Mieux vaut être réunis dans la tombe que de vivre séparés !

Il retourna au lit, s'y assit, la tête enfoncée dans ses mains.

—Elle ne viendra pas librement, se disait-il, bien qu'elle m'aime. Il faut qu'elle vienne ! maintenant !... Quand les autres seront là... il sera trop tard. Comment arriver à mon but sans la blesser ? Je ne voudrais cependant pas lui faire de mal. Si j'avais un anesthésique qui la prive pour quelque temps de connaissance !...

Sans savoir à peine ce qu'il cherchait, il passa une inspection des armoires de Maximilien et trouva enfin un tiroir sur lequel était écrit le mot "poison". Le jeune homme avait reçu comme présent, du comte de Monte-Cristo, cette collection de substances fatales, et les lecteurs du chef-d'œuvre inoubliable d'Alexandre Dumas se souviendront que le Comte en usait avec la plus entière impunité. Il s'était habitué à en absorber en quantité considérable, dans le but de devenir invulnérable à tout attentat criminel.

La collection comprenait une petite fiole d'un liquide rouge, d'aspect inoffensif, que Mme de Villefort avait expérimenté tout d'abord sur les membres de sa famille, et sur elle-même ensuite. A la lueur de la lune, le Procureur du roi en lut l'étiquette :

"Une goutte posée sur les lèvres, insensibilité après deux heures ; deux gouttes, perte immédiate de connaissance durant un jour ; trois gouttes, la mort.

—Eureka ! s'écria-t-il. Le Ciel me guide ! Voici ce que je cherchais ! Deux gouttes touchant ses lèvres, elle s'endort pour un jour. C'est justement ce qu'il me faut.

Il ouvrit le flacon et, tenant le poison d'une main, tourna doucement la poignée de la porte, et se glissa dans la chambre à coucher de sa fille.

CHAPITRE XVIII

L'USURIER DE YANINA

Aussi humiliée qu'elle fût, Zuleika dut cependant aller chercher la guzla, s'asseoir dans le salon, écouter les chants d'amour qu'Haydée jouait pour lord Hartleigh.

Le talent de la princesse se révéla sous un jour nouveau. Elle ajouta d'énormes difficultés à celles qu'elle avait vaincues naguère, et se montra si émouvante, si troublante, que le jeune homme ne put retenir ses larmes.

L'AIDE A LA GRACE ET A LA BEAUTE

par

Priscilla Dean de Universal City, Californie

(suite)

CE QUI FAIT UNE VIEILLE FILLE

Surveillez votre pas!

De combien d'attentions vos pieds ne sont-ils pas l'objet. Avez-vous jamais constaté qu'ils entraînent pour une large part dans votre habillement? Si vos chaussures paraissent bien, tout l'effet de votre personne est rehaussé, même si votre toilette ou votre chapeau n'est pas précisément à l'ordre du jour.

Ne portez jamais de ces fines chaussures, trop étroites ou trop courtes pour vos pieds, seulement parce qu'elles sont à la mode; vous vous exposeriez à souffrir de cors, d'oignons et de toutes sortes de maux de pieds.

Un talon bas, genre oxford, par exemple, ce qui est bien porté aujourd'hui, est ce qu'il y a de mieux: le pied se trouve gardé dans sa position naturelle.

Ces affreux talons hauts sont la pire chose au monde pour ruiner les santés. Un médecin qui s'y connaît affirme que les talons trop hauts sont la cause de la plupart des troubles internes constatés chez les femmes: la position des pieds contre nature, entraîne des déviations d'organes avec les plus fâcheux résultats.

Il y a une mode pour porter les chaussures tout comme lorsqu'il s'agit des robes et des chapeaux.

Les chaussures blanches sont portées aux jeux et avec les robes légères de l'été. Elles ne sont pas admises avec un tailleur ou une robe foncée comme cela se voit trop souvent. On abuse de la chaussure blanche tout comme du chandail; on a même vu certaines personnes paraître au grand opéra ainsi affublées.

Si vous avez le cou-de-pied faible ne portez pas de chaussures basses ni d'escarpins; ce serait vous exposer à tourner le pied et à faire quelque chute devant un tramway ou ailleurs. Les cou-de-pied faibles et les chaussures basses ne sont pas en bons termes.

Il est d'usage aujourd'hui de ne pas porter la chaussure haute, surtout de couleur foncée avec une robe de toile ou de mousseline. Les chaussures de camp ne se doivent porter que sur la grève ou dans les parties de tennis court, à moins que vos pieds vous fassent habituellement souffrir.

Pour la chaussure de toilette, le cuir verni est tout indiqué. Il est toujours de bon goût pour les soirées tandis que le suède, le chevreau ont le second rang.

Il est bon de remarquer que les danseurs de profession et en général toutes les personnes qui marchent beaucoup, ont soin de toujours choisir une chaussure large à talons bas. Les danseurs qui obtiennent le plus de succès apparaissent pieds nus, ce qui prouve que la nature sait ce qu'il lui faut.

En général, si vous êtes lourde, ne portez pas des talons de deux pouces de hauteur: tout votre poids viendrait sur le bout de votre pied et vous n'en finiriez jamais avec le pédicure.

Un excellent moyen de soulager les pieds fatigués, c'est de les baigner tous les soirs dans une solution de bicarbonate de soude (soda à pâte).

(à suivre)

Priscilla Dean



ROCKFAST DRILLS
résistera à un constant et fatigant usage et à de fréquentes lessives

DOMINION TEXTILE COMPANY
LIMITED
Montreal : Toronto : Winnipeg

PRUE
COTTONS

34



UN OFFICIER DE FORTUNE



Le jeune comte de Larchet, à qui la mort de son père venait de permettre d'acheter une compagnie de chevaux-légers, était venu avec quelques officiers de son régiment, fêter son grade dans son domaine de Bourgogne et, naturellement, des parties de chasse avaient été aussitôt organisées. Le jour de l'ouverture, le comte aperçut en forêt un paysan qui, ignorant la présence du jeune seigneur, s'occupait à relever un lièvre pris au collet.



Outré de ce qu'il considérait comme un vol impardonnable, le comte, dans son indignation, épaula son mousquet et fit feu sur le paysan, qui tomba, sans même que le jeune gentilhomme songeât à lui porter secours. Sa colère assouvie, le comte ne s'occupa plus que de rejoindre ses amis pour continuer avec eux la chasse qui venait de commencer. Ce fut un bûcheron qui, un peu plus tard, aperçut l'infortuné.



S'étant assuré qu'il vivait encore, le bûcheron enleva le blessé dans ses bras et le transporta dans sa cabane, où il lui prodigua les premiers soins, non sans s'étonner de ce que Martinot—c'était le nom du paysan—qu'il connaissait comme un brave homme, eût pu être ainsi mis à mal. Quand ce dernier fut revenu à lui et lui eût conté sa rencontre avec M. de Larchet, il le pria d'aller avertir son fils Louis, afin qu'il le vint prendre avec une carriole.



Le jeune homme, qui était un intelligent et robuste gars de dix-huit ans, n'eut pas plus tôt appris la tentative réellement criminelle dont son père avait été victime, qu'il voua au comte de Larchet une haine terrible, haine d'autant plus compréhensible que le jeune seigneur était depuis longtemps exécré des paysans, qu'il terrorisait littéralement. Et puis, aussi, Louis adorait son vieux père... Trois mois après, Martinot se retrouvait sur pied.



Son fils lui apprit alors la détermination qu'il avait prise de le venger. Quelques jours plus tard, Louis Martinot, un petit paquet au bout d'un bâton posé sur son épaule, prenait la route de Paris. Dès son arrivée dans la capitale, le jeune homme se fit indiquer le quai de la Perraille, où d'ordinaire se tenaient les racleurs chargés de recruter des soldats pour les armées du roi.



Robuste et admirablement découpé, Martinot n'eut que l'embarras du choix, car, dès qu'ils l'aperçurent, les racleurs l'interpellèrent pour lui offrir à boire, selon la coutume. Une heure après son arrivée, le jeune homme était incorporé dans un régiment d'infanterie et recevait, en échange de sa signature mise au bas d'un engagement, dix beaux écus tout neufs. Les formalités remplies, il fut conduit...



...en une maison du voisinage, où se trouvaient déjà une dizaine de jeunes provinciaux, enrôlés comme lui et en compagnie desquels il prit le lendemain, la route de la caserne qu'occupait son régiment. Deux années passèrent. En vertu d'un plan qu'il avait conçu, Martinot était devenu, non seulement un soldat estimé de ses chefs, mais encore une des plus fines lames de Paris.



Alors commença la guerre de la Succession d'Autriche. En 1745, Martinot était à Fontenoy et portait les galons de sergent. Il se trouvait au premier rang quand les Anglais à qui le comte d'Auteroche venait de crier: "—Messieurs les Anglais, tirez les premiers!" exécutèrent l'épouvantable décharge qui écartilla toute notre première ligne à l'exception de Martinot, qui demeura seul debout et miraculeusement indemne.



Le roi Louis XV, qui assistait à la bataille, près du maréchal de Saxe, vit de loin cet homme debout au milieu de tant de morts. Il le vit aussi bondir avec les autres compagnies, les devançant même, et foncer furieusement dans les rangs ennemis. "—Monsieur, dit-il au commandant en chef, vous me ferez savoir le nom de ce brave, que vous avez certainement remarqué comme moi.—En effet, sire."

(A suivre)

L'Eau Purgative
"RIGA"
 SOULAGE LA
 Constipation



Ayez instantanément
 votre meilleure
 apparence

si vous recevez une
 visite soudaine ou une
 invitation inattendue,
 vous pouvez avoir la
 délicieuse certitude de
 vous savoir, en tous
 temps, aussi radieuse
 que jamais. En
 quelques minutes
 elle donne à
 votre peau un
 teint merveilleusement pur et
 velouté, hors de toute comparai-
 raison.

Crème Orientale
 de Gouraud

Le meilleur pour bébé
 Le meilleur pour vous.
 F. LEBERT SOAPS, Limited, Mfrs.,
 Montréal.

Ses vertus ne se décrivent point.—
 Personne ne peut expliquer le pouvoir
 subtil que possède l'Huile Eclectrique
 du Dr Thomas. Son inventeur fut lui-
 même étonné des merveilleuses quali-
 tés de son composé. Qu'il ait été un
 bienfaiteur de l'humanité, on en a la
 preuve par la foule de gens qui louent
 son huile merveilleuse. Elle est deve-
 nue si familière à plusieurs qu'on la
 considère partout, aujourd'hui, comme
 un remède de famille.



**UNE
 BELLE
 TAILLE**

aux lignes harmo-
 nieuses l'orgueil de
 toute femme se
 sent assuré. Ma-
 dame ou Ma-
 demoiselle, par
 l'usage régulier des
 pilules

PILULES PERSANES

de Tawfisk Hazis, de Téhéran,
 Perse, \$1.00 la boîte; 6
 boîtes pour \$5.00.

**La Société des Produits
 Persans**

Agents, Pharmacie Modèle de Goyer,
 180, Ste-Catherine Est, Montréal.
 N. B.—Quand vous envoyez de
 l'argent faites remiser par mandat-
 poste et faites recommander (enré-
 gistrer) votre lettre.

VOULEZ-VOUS RIRE ? Demandez
 l'Oracle du Mariage, prix 10 cents
 Franco avec superbe catalogue en
 français, de Farces, Attrapes, Mono-
 logues, Chansons, Librairie. Adressez :
 E. Hartman, dépt. C., 1303b St-Denis,
 Montréal.

DEPUIS 1870
SHILOH
 30 GOUTTES
 CALMENT LA TOUX

**CHRONIQUE
 FÉMININE**



LES ELECTRICES ROUSPETENT

Les femmes ont réclamé
 le droit de suffrage; elles se
 sont battus et quelques-unes
 ont même essayé de se lais-
 ser mourir de faim pour son
 obtention. Elles ont obtenu
 ce qu'elles voulaient, puis-
 qu'aujourd'hui elles sont
 électrices dans la plupart des
 pays civilisés. Or, voilà qu'a-
 près avoir réclamé les mê-
 mes privilèges que les hom-
 mes, elles refusent de se
 soumettre aux mêmes obli-
 gations, et rouspètent par-
 ce qu'on veut les obliger de
 préciser leur âge, au bureau
 de votation. Les dames des clubs du Kansas ont levé l'étendard
 de la révolte, et elles déclarent qu'il leur suffit de déclarer qu'el-
 les ont plus de vingt et un an, sans être obligées d'entrer dans
 les détails.



Et, chose singulière, ce ne sont pas les toutes jeunes femmes
 qui crient le plus fort; ce sont surtout celles qui, en les voyant,
 nous font nous écrier: "Ah! certain, elles ont bien leurs vingt et
 un an sonnés!"

Ainsi, la binette que vous voyez ci-dessus, n'allez pas vous
 imaginer que c'est ma photographie. Dieu merci, et sans me
 vanter, malgré mes trente-neuf ans et demi, j'ai encore assez de
 fraîcheur, de ligne et de diable au corps pour qu'on me fasse la
 cour dans les tramways aussi bien que dans les "tea-rooms" ou
 au cinéma. Du reste, je n'ai pas l'habitude de donner "mon
 portrait" à mes cavaliers. Donc, la respectable jeunesse que
 vous voyez à côté de ces lignes n'est autre que le secrétaire du
 principal club féminin du Kansas, en train de faire un "speech"
 de protestation contre l'indiscrétion des hommes.

Entre nous, les hommes sont bien bêtes. Pourquoi tiennent-
 ils tant que cela à savoir l'âge exact des électrices? Du mo-
 ment qu'elles sont majeures que leur importe le reste? Moi,
 si j'étais homme, je n'hésiterais pas à laisser voter une électrice
 de l'apparence de la citoyenne-secrétaire du Kansas. Je me
 dirais tout simplement: "Elle doit avoir ses vingt et un ans, et
 ma conscience serait tranquille."

Je ne vous ai pas caché mon âge parce que je trouve ça beau
 d'avoir encore des "cavaliers" à trente-neuf ans et demi.
 N'est-ce pas votre opinion?

— 0 —

COURRIER DE LYONNE

Bébé triste.—Comment, vous souffrez d'insomnie, à 26 ans,
 pauvre vous. Alors, dépêchez-vous de lire mes
 chroniques féminines où les monologues de mon excellent col-
 lègue Paulot. C'est souverain, comme remède.

Mlle Frotte-Partout.—J'ai consulté un hygiéniste, au sujet de
 votre question, et il m'a affirmé que
 l'eau et le savon étaient excellents contre les faches et la mau-
 vaise senteur aux pieds. Il a même ajouté qu'il y avait des
 personnes qui buvaient de l'eau claire, lorsqu'elles avaient soif.



PLUS DE "GERÇURES"
 avec le savon

Baby's Own

et de l'eau tiède
 Lavez-vous avec l'eau tiède et
 le savon Baby's Own — rincez-
 vous et séchez-vous bien et
 votre peau restera fine et ne se
 gercera jamais.

Le meilleur pour Bébé
 Le meilleur pour Vous.

F. LEBERT SOAPS, Limited, Mfrs.,
 Montréal.

Lait Oriental
 Parfumé

Une vérita-
 ble eau de beauté et de
 jeunesse qui embellit la
 peau, empêche et efface
 rides, boutons, hâle, rougeurs,
 etc. Employez le sans crainte,
 vous serez surprise des résultats.
 En vente partout.

Cie Pharmaceutique de la Croix Rouge
 Québec, Qué.

McEwen Cameron & Watt, Ltd
 Couvrette & Sauriol, Ltée.,
 Dépositaires — Montréal.



Remplace
 Poudres
 et Fards.

GOLD NUGGETS
 DU DR MARC-AURELE

Sachant ce que c'est que de souffrir les
 tortures des désordres féminins, j'ai décidé
 d'envoyer, A TITRE GRACIEUX, un traie-
 tement d'essai des Pépites d'Or (Gold Nug-
 gets) du Dr Marc-Aurèle, un traitement do-
 mestique simple, à toutes les femmes souf-
 frantes qui écriront pour l'avoir.

**JE ME DEMANDE S'IL ME FERAIT
 DU BIEN**

La réponse à cette question, bien des fem-
 mes par tout le pays l'ont eue en ce qu'el-
 les ont trouvé santé et bonheur dans l'usage
 de ce traitement; des femmes qui ont souf-
 fert de terribles agonies occasionnées par la
 chute de la matrice, mal de dos, nervosité
 extrême; d'autres, par la suppression des
 menstrues, périodes douloureuses et autres
 affections féminines. Ecrivez-moi dès au-
 jourd'hui pour en avoir A TITRE GRA-
 CIEUX un traitement d'essai. Prière d'in-
 clure 10c en timbres pour payer les frais de
 port, d'enveloppe, etc.

Mme A. FENER, Casier 125,
 Windsor, Ontario.
 AGENTS DEMANDES

Faites-moi Rêver

voyez notre annonce
 page 36



Petit béret en velours noir avec aigrettes.



Chapeau tendu en panne gris argent. Aile de velours.



Chapeau en feutre mouflon orné d'une plume défrisée.



Chapeau tendu en velours noir; orné de plumes grises.



Petit chapeau en panne chaudron; ruban même ton.

CUISINIÈRES

AMELIOREZ
GRATUITEMENT
LA SAVEUR
DE VOS PLATS
ET AUGMENTEZ
DE BEAUCOUP
LEUR VALEUR
NUTRITIVE EN
VOUS SERVANT DU

BOVRIL

2-820

DR. HENRI LEMIRE

Electricité Médicale, Rayons X
Accouchements, Maladies des
femmes et des enfants.
478 rue St-Hubert
Tel. Est 2177 - - Montréal.

Les mères sages, qui connaissent les
vertus du Mother Graves' Worm Ex-
terminator, l'ont toujours à leur por-
tée parce qu'il a démontré sa valeur.

Bureau, Est 7580 Rés., Est 3068

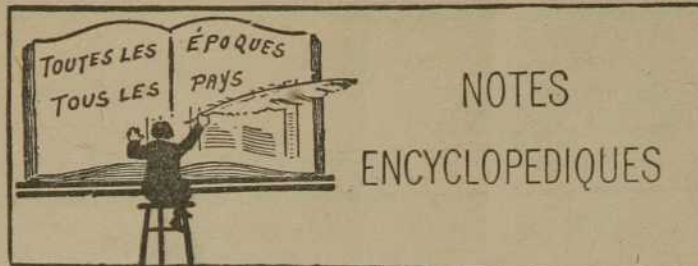
DOCTEUR J. M. E. PREVOST

des hôpitaux de
PARIS, LONDRES, NEW-YORK.
Spécialiste
dans le traitement des maladies des
Reins, de la Vessie, aussi Maladies
Vénéériennes. Traitement spécial et
électrique des maladies d'Estomac,
du Foie, des Intestins, du Rectum,
de la Peau.
460 RUE SAINT-DENIS
Coin Sherbrooke MONTREAL

Pour 25 centins

un échantillon du parfum
Faites-moi Rêver
de 35 centins
vous sera envoyé. Ecrivez à
J. JUTRAS
1421, Ave Papineau, Montréal

Lorsque le Holloway's Corn Cure est
appliqué sur un cor ou une verrue il
tue les racines et le durillon s'enlève
sans endommager la peau.



NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Les compagnies des chemins
de fer d'Espagne ont entrepris
une campagne pour enseigner
les derniers procédés d'Agricul-
ture aux paysans dont les
terres sont le long de leurs
lignes.

On vient de découvrir de
grands dépôts de bauxite dans
la Guyane hollandaise et dans
la Guyane anglaise.

On vend à Shanghai, en Chi-
ne, plus de 100 différentes
marques de savon.

La ville de New-York a une
population de 5,872,143 habi-
tants; sa valeur foncière est de
\$11,452,020,600; la longueur
de ses rues est de 3,616 milles.
La valeur de la propriété fon-
cière de la ville de New-York
est égale à la valeur de la pro-
priété des six états de Nouvelle
Angleterre.

Un siège additionnel pouvant
être monté sur les bras d'un
carrosse d'enfant vient d'être
inventé; avec ce siège on peut
voiturer deux enfants.

Le premier tramway souter-
rain a fait son apparition à Lon-
dres il y a 58 ans.

On vient d'inventer une nou-
velle machine qui lave une très
grande quantité d'oeufs dans
une journée.

Un aimant a été inventé qui
peut lever 15 fois son poids. Cet
aimant pèse 7 livres.

Le premier roi chrétien
d'Angleterre fut Saint-Ethel-
bert qui régna de 560 à 616.

Certaines conditions mauvaises doi-
vent exister dans l'estomac et les in-
testins pour encourager les vers, et les
vers y demeureront tant que ces con-
ditions leur seront favorables. Afin de
s'en débarrasser et d'éviter à l'enfant
ces souffrances, employez les Miller's
Worm Powders. Ils referont les voies
digestives en détruisant les vers, et
par conséquent éviteront aux enfants
les souffrances causées par les vers

La première locomotive amé-
ricaine a été mise en mouve-
ment il y a 90 ans.

En haussant de 8 1/2 pieds la
digue qui garde les eaux à Bom-
bay sa capacité a été augmenté
de 10,800,000,000 de gallons.

En pressant sur le couvert
d'un plat, la livre de beurre
est coupée en 12 parties égales.
Cette invention est due à un
français.

Il y a 82 ans que le "Great
Western", le premier navire à
vapeur a quitté Bristol. Il est
arrivé à New-York quinze jours
plus tard; ce qui à cette époque
fut considéré comme un re-
cord. En 1910 la "Mauretania"
traversa l'Atlantique en 4 jours
et 10 heures.

Une plante poussant dans les
montagnes du centre de l'Eu-
rope dégage assez de chaleur
pour faire épanouir ses fleurs
au milieu de la neige.

Asthme qui ne disparaît pas.—Quan-
tité de gens ont souffert si longtemps
de l'asthme et ont essayé tant de pré-
sentés remèdes qu'ils pensent qu'il n'y
a plus de guérison pour eux. Ils de-
vraient lire les lettres reçues par les
fabricants du Remède pour l'Asthme
du Dr J. D. Kellogg émanant de cer-
tains cas aussi désespérés que le
leur. Même dans les cas longtemps né-
gligés, cette préparation célèbre ap-
porte un prompt soulagement.

Une nouvelle boîte à poudre
vient d'être inventée par un
américain dans laquelle la pou-
dre passe au travers d'une pla-
que de métal perforée de ma-
nière à ce que l'on obtienne
que la quantité de poudre né-
cessaire.

La superficie totale des
chaussées de Paris, les trot-
toirs non compris, est de
98,985,000 pieds carrés.

Les parties essentielles d'une
vache ont été faites en caou-
chouc par un anglais afin d'en-
seigner les jeunes filles qui dé-
sirent se lancer dans les tra-
vaux de la ferme.

Avant la guerre la Chine im-
portait de grandes quantités de
farine, mais maintenant elle en
exporte pour plusieurs millions
de dollars chaque année.

J'AI SOUFFERT CINQ ANS

Enfin je fus guérie par
le Composé Végétal de
Lydia E. Pinkham.

Paris, Ont.—"Pendant cinq ans, je
souffris de douleurs causées par un dé-
placement de mes
organes. Je souf-
fris également
d'une douleur dans
le dos. Pendant ce
temps je ne pus
travailler et je pris
divers médicaments
que je pensais être
bons. Je vis dans
les journaux une
annonce du Com-
posé Végétal de
Lydia E. Pinkham
et j'en pris avec confiance. Je suis
maintenant en parfaite santé et je fais
tout mon travail. Je le recommande
aux autres et vous être autorisé à pu-
blier cette lettre dans votre livre."



Mme D. CASSADY, Box 461, Paris, Ont.

Nous ne pouvons comprendre pour-
quoi les femmes continueraient à souf-
frir quand pour se guérir il leur suffi-
rait de prendre du Composé Végétal de
Lydia E. Pinkham.

Si vous désirez un conseil spécial,
écrivez une lettre confidentielle au
Lydia E. Pinkham Medecine Co. à
Lynn, Mass. Votre lettre sera ou-
verte et lue par une femme qui y ré-
pondra confidentiellement.



SIL - BG

Est une pré-
paration scientifi-
que pour la
croissance rap-
ide et sûre des
cils et sourcils.
Les fait pousser, al-
longer et épaissir en
peu de temps. Prix
50c. (Se méfier des
imitations.)

DEPILO

Enlève tous les poils follets en 1 minute
d'une manière aussi simple que l'eau net-
toie la poussière. Prix: 25c et \$1.00. Echan-
tillon 10c. Ces produits sont expédiés par
maille contre paiement en timbres ou bon de
poste par
THE WHITE CASTLE DRUG CO.,
Casiar postal 2334, Montréal.

Un Monsieur indique
gratuitement à toute per-
sonne souffrant de Rhu-
matisme, douleurs de
reins, un remède nouveau
qui l'a guéri lui-même en
peu de temps. Cela est la
conséquence d'un voeu.
Ecrire boîte 66, Station
N., Montréal.

UN REMÈDE DOMESTIQUE CON- TRE LES CHEVEUX GRIS

Vous pouvez préparer vous-même, à
la maison, un simple mélange qui brun-
ira graduellement vos cheveux gris
et les rendra doux et soyeux. A un de-
mi-gallon d'eau ajoutez un once de bay-
rum, une petite boîte de Orlex Com-
pound et 1/4 once de glycérine.

Ces ingrédients peuvent être aché-
tés à très bon marché dans toutes les
pharmacies; où le pharmacien pourra
vous préparer le composé lui-même.
Appliquez sur les cheveux deux fois
par semaine jusqu'à ce que vous ayez
obtenu la teinte désirée. Ceci rajeunira
de plusieurs années les personnes qui
ont les cheveux gris. Il est facile à
employer, ne tache pas le cuir chevelu,
il n'est ni collant, ni gras et ne
s'enlève pas une fois appliqué.



AVENTURES SENSATIONNELLES ET MYSTÉRIEUSES

FANTOMAS

par P. SOUVESTRE ET M. ALLAIN

No 17

(Suite)

XVII. — AU COCHON DE SAINT-ANTOINE

La douche inattendue arrêta net les combattants, sépara les champions : la foule hurlante s'était massée au pied de l'escalier, la foule en gémissant recula au fond de la pièce. L'aspersion dura bien cinq minutes, et lorsque la police jugea que les clients du Cochon de St-Antoine étaient suffisamment calmés, s'étant muni d'une lanterne à l'éclat de laquelle le père Bonbonne avait ajouté une baladeuse dont le long fil branché sur la prise du courant du cabaret, permettait d'éclairer l'intérieur du caveau, le brigadier ordonna d'une voix ferme au public de sortir "un par un!"

Matés, les clients obéissaient, résignés, sachant que toute résistance était impossible. Au fur et à mesure qu'ils émergeaient du tira-bouchon, lentement, soumis, dociles, étourdis, transis, les agents au sommet de l'escalier, les appréhendaient, leur passaient les menottes, les accouplant deux par deux; puis un gardien se détachait et conduisait la prise au commissariat.

Le brigadier, tous les clients paraissant sortis, descendit dans le caveau pour s'assurer que personne ne s'y dissimulait plus; la pièce n'était pas vide. Sur le sol gisait un malheureux, baignant dans son sang... c'était le joueur de guitare, frappé d'un coup de couteau en pleine poitrine!

On avait conduit au poste, le couple composé de l'homme vert et du jeune homme à barbe naissante que son compagnon n'avait point lâché depuis qu'il l'avait identifié, dans la bataille, au fond du sous-sol. Le secrétaire du commissariat qui recueillait les noms des individus arrêtés, réprima un mouvement de surprise lorsque l'homme vert lui eut montré une carte d'identité. L'homme murmurait quelques mots à l'oreille du secrétaire et celui-ci déclarait à l'agent :

— Relâchez monsieur immédiatement... Quant à l'autre...

Mais l'homme vert interrompit :

— Quant à l'autre, je vous prie de le relâcher également, je tiens à le conserver avec moi.

Le secrétaire s'inclina; sur son ordre, par un gardien de la paix, les deux individus étaient débarrassés de leurs menottes.

Le jeune homme, stupéfait, regardait le personnage qui venait d'être un instant son compagnon de chaîne, et s'appretait à le remercier, mais celui-ci lui serrant énergiquement le poignet, comme pour prévenir toute velléité de fuite, l'entraînait hors du commissariat.

Dans la rue, les deux hommes se heurtèrent au brigadier qui revenait, portant avec un agent le malheureux joueur de guitare, respirant à peine, et que les gardiens de la paix avaient reconnu pour un sous-inspecteur de la Sûreté. Sans lâcher l'éphèbe à barbe naissante, l'homme vert se pencha vers le brigadier, eut pendant quelques secondes une conversation animée avec lui, et comme le brigadier, ayant pris une attitude respectueuse, répondait :

— Oui, c'est tout, monsieur l'inspecteur, je n'ai personne d'autre. Le mystérieux personnage frappait du pied, jurait :

— Nom de Dieu! Gurn s'est échappé!

Dans la direction de la rue Montmartre, celui que jusqu'alors on avait désigné sous le sobriquet de l'homme vert, entraînait à grands pas son compagnon, qui tremblait de tous ses membres, ne comprenant rien sans doute à ce qui lui arrivait, redoutant l'avenir...

Soudain, alors qu'ils venaient d'atteindre le trottoir, au pied du mur de l'église Saint-Eustache, sous la lueur falote d'un réverbère, l'homme vert arrêta sa marche.

Il se plaça juste en face de son prisonnier, et, le regardant les yeux dans les yeux :

— Je suis Juve, déclara-t-il, Juve, le policier...

Et comme le jeune homme le considérait, interdit, Juve continuait, accentuant chacun de ses mots, non sans un sourire sardonique.

— Et toi, mademoiselle Jeanne..., tu es Charles Rambert!

XVIII. — UN PRISONNIER ET UN TEMOIN

Juve avait parlé d'un ton autoritaire qui n'admettait point de réplique. Ses yeux perçants dévisageaient le jeune Paul, semblaient fouiller son cerveau, voir jusqu'à son âme, deviner sa pensée...

Dans le petit jour qui commençait à poindre et qui bleulait la nuit, la lumière clignotante du réverbère dessinait une auréole d'un jaune sale. Le jeune homme visiblement, avait envie de fuir cette tache de lumière, il fit quelques pas... Mais Juve le retint par le bras :

— Allons! réponds! tu es Charles Rambert, tu étais mademoiselle Jeanne ?

— Je ne comprends pas ? affirma Paul.

— En vérité ! nargua Juve...

Un fiacre de nuit passait à proximité; il le héla d'un geste bref :

— Monte! ordonna-t-il en ouvrant la portière, et en faisant passer le jeune homme qui, avec hésitation, mais sans oser tenter de prendre la fuite, obéit à l'injonction du policier.

Juve se penchant vers le cocher, lui donnait une adresse, puis à son tour entra dans le fiacre dont il refermait la portière.

Juve, comme s'il eût été ravi de sa soirée, se frottait les mains. Il demeura quelques minutes sans parler, puis se tournant vers son compagnon :

— Tu crois que c'est malin de nier ? questionna-t-il... Tu crois que ça ne saute pas aux yeux, que tu es Charles Rambert et que tu t'étais déguisé en mademoiselle Jeanne ?

— Mais vous vous trompez ! fit encore Paul... Charles Rambert est mort!...

— Tiens ! tu sais cela ? Tu reconnais donc que tu n'ignores point de qui je parle ?

Une vive rougeur empourprait le visage du jeune Paul, il se prenait à trembler.

— Eh bien ? commença-t-il...

Mais il s'interrompit...

Juve, regardant par la portière, n'ayant point l'air d'observer son compagnon, souriait finement...

—Eh bien! fit-il...

Et il continuait sur un ton bonhomme :

—Mais, c'est stupide de nier ce qui n'est pas niable... d'ailleurs tu devrais penser que si je sais que tu es Charles Rambert, je sais aussi autre chose... et que par conséquent...

—Eh bien, oui, avouait le jeune Paul, je suis Charles Rambert et j'étais déguisé en mademoiselle Jeanne!... Comment l'avez-vous su?... Pourquoi étiez-vous au Cochon de Saint-Antoine? Vous veniez m'arrêter?

—Peut-être!

—Oh! monsieur Juve, où me menez-vous, maintenant? en prison? au Dépôt?

Juve haussait les épaules :

—Tu es trop curieux, mon garçon... d'ailleurs tu dois connaître Paris, et par conséquent deviner à peu près, par le chemin que suit ce fiacre, l'adresse que j'ai donnée au cocher...

—Oui, répondait Charles Rambert, et c'est bien ce qui me fait peur... Nous voici sur les quais, près du palais de Justice...

—Et près de la Préfecture, mon petit... C'est parfaitement cela... Maintenant, n'est-ce pas, inutile de faire du scandale, tu ne gagnerais rien à vouloir te débattre. Te voilà dans la main de la justice, ou plutôt dans ma main à moi, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, laisse-toi conduire... C'est un bon conseil que je te donne!...

Le fiacre, quelques minutes après tournait sur le quai de l'Horloge et s'arrêtait à cette Tour Pointue, qui a, auprès des malfaiteurs, une si épouvantable réputation, parce qu'elle marque à la fois l'entrée des services de la Conciergerie et celle des souterrains qui conduisent à la prison du Dépôt...

Juve descendait de voiture, en faisant descendre son compagnon, puis ayant soldé son cocher, s'engageait dans l'escalier menant au premier étage du bâtiment.

Le jour s'était levé, les gardiens de service commençaient à arriver, Juve passait, salué par tous, avec un respect infini, tandis que son prisonnier l'accompagnait, atterré.

Le policier enfilait un long corridor, tournait dans un autre, ouvrant une porte et s'effaçant :

—Entre! ordonnait-il d'un ton bref...

Charles Rambert obéissait à l'invitation et pénétrait dans une petite pièce, dont l'aménagement lui permettait d'identifier la nature et le nom. Il se trouvait dans la chambre des mensurations du service anthropométrique du docteur Bertillon.

C'était bien ce qu'il craignait... Juve allait le faire écrouer...

Le policier cependant appelait à haute voix :

—Hector! s'il vous plaît!...

Un homme, un employé du service de l'anthropométrie qui continuellement demeurait de garde dans la salle des fiches, à la disposition des inspecteurs de la Sûreté qui pouvaient avoir immédiatement besoin de retrouver le signalement de tel ou tel criminel, accourait se mettre aux ordres de Juve.

—Qui me demande? fit-il.

—Moi.

—Ah! monsieur Juve! Et vous amenez du gibier!... Déjà... De si bon matin?... Vous croyez que c'est un repris, ce gamin-là?...

—Non, répondait Juve d'un ton sec qui n'admettait point d'autres questions indiscretes.

Il continuait :

—Je ne vous demande point, Hector, de rechercher la fiche de mon compagnon, mais d'opérer, et de façon très minutieuse les mensurations nécessaires à l'établissement de cette dernière...

L'homme, vaguement, s'étonnait de la demande du policier, car il n'était point au courant d'exécuter de telles besognes, à une heure si matinale.

Fâché d'être dérangé du doux repos auquel il s'abandonnait, il appelait Charles Rambert, et commandait sèchement :

—Allons! à la toise, d'abord!

Et comme le jeune homme s'avavançait, il l'interpella :

—Fais pas le malin, hein?... pas besoin d'avoir l'air d'ignorer le mouvement... déchausse-toi...

Charles Rambert s'exécutait, passait sous la toise, puis à l'invitation de l'employé se laissait successivement badigeonner les doigts d'encre grasse pour les empreintes des mains, puis photographeur de face et de profil, puis en dernier lieu, mesurer l'épaisseur de la tête de l'une à l'autre oreille au moyen d'un compas de forme spéciale.

L'employé Hector s'étonnait de sa docilité :

—Vrai! monsieur Juve, il n'est pas loquace votre particulier... Qu'est-ce qu'il a donc fait?

Juve haussait les épaules et sans répondre directement :

—Vous avec bientôt fini? demandait-il.

—C'est terminé, monsieur Juve, nous allons développer les clichés, opérer la réduction des empreintes et recopier les données des mensurations... la fiche sera classée au répertoire dans deux heures.

Tandis que Charles Rambert, de plus en plus effrayé, comprenait qu'il était irrémédiablement arrêté, Juve quittant le fauteuil où il s'était reposé, marchait vers lui et lui posant sa main sur l'épaule, commandait avec une certaine douceur :

—Viens, il y a encore d'autres vérifications que je veux t'imposer...

Ils quittaient tous deux la petite pièce claire du service anthropométrique, suivaient un corridor sombre, puis Juve tirait une clef de sa poche, ouvrait une porte, et faisant passer Charles Rambert, annonçait :

—Entre, c'est le cabinet des recherches dynamométriques...

Un étranger, un profane, aurait presque supposé en parcourant la pièce où Juve venait de conduire son prisonnier, qu'elle était tout bonnement un atelier de menuisier.

Des planches de bois de différentes formes, d'épaisseurs variables, de qualités diverses, étaient rangées le long du mur ou traînaient sur le sol; dans des vitrines, des plaques de métal, longues de 5 à 6 centimètres, épaisses plus ou moins, s'échafaudaient en piles.

Juve, ayant soigneusement fermé la porte, avisait le jeune Charles Rambert.

—Parbleu! tu te demandes pourquoi je t'amène ici?...

—Monsieur Juve, je vous en supplie, dites-moi ce que vous allez faire de moi?

Le policier eut un sourire :

—Diable! fit-il, tu me poses là une question à laquelle je ne saurais répondre sans prendre un instant de réflexion... ce que je vais faire de toi, eh! eh! cela dépend encore de beaucoup de choses!

Tout en parlant, Juve, s'était débarrassé de son chapeau, puis avisant une sorte de petite table assez haute, l'avait dégagée de la housse grise qui la garantissait de la poussière.

Le meuble, qu'il avançait au milieu de la pièce, était constitué par une sorte de bâti métallique, vissé sur un robuste trépied et constitué par un plateau inférieur, mobile d'avant en arrière, tandis que deux parties latérales en forme d'arc-boutant et une traverse d'acier fortement boulonnée formait la partie supérieure. Cette charpente supportait deux dynamomètres que commandait un mécanisme ingénieux.

Juve regardant Charles Rambert expliqua :

—Cela, c'est le dynamomètre d'effraction du docteur Bertillon, chef du service de l'anthropométrie où nous nous trouvons. Je vais m'en servir pour vérifier tout de suite si tu es, oui ou non, digne d'un peu d'intérêt... Je n'ai pas besoin pour le moment de te donner de plus amples explications.

Juve glissait dans une encoche spécialement préparée une mince planchette de bois qu'il avait été soigneusement choisir dans un tas de matériaux disposés le long de la muraille. Il tirait d'un coffre un outil que Charles Rambert, mêlé depuis quelque temps au monde de la pègre, reconnaissait être une pince monseigneur.

—Prends cela! disait Juve.

Et comme Charles se saisissait de l'outil, le policier ajoutait :

—Introduis cette pince monseigneur dans cette rainure et ap-

puie de toute ta force... si tu arrives à faire varier l'aiguille jusqu'à un point que je connais et qui est dur à atteindre, je l'avoue, mais pas impossible, tu pourras te féliciter d'avoir de la veine...

Stimulé par l'encouragement du policier, Charles Rambert appuyait de toutes ses forces sur le levier..., inquiet de ne point être assez vigoureux.

Juve arrêta bientôt son effort :

—Ça va ! dit-il... et remplaçant la plaquette de bois qu'il avait disposée dans l'appareil par une plaquette de tôle, tendant un autre outil au jeune homme :

—Recommence ! ordonna-t-il...

Quelques secondes après, Juve, à la loupe, examinait et le morceau de bois et le morceau de tôle... il avait un petit claquement de langue satisfait et paraissait fort joyeux.

—Charles Rambert, dit-il, je crois que nous allons faire de la bonne besogne ce matin... le nouvel appareil du docteur Bertillon est une utile invention...

L'inspecteur de la Sûreté allait sans doute continuer à s'adresser à lui-même un monologue complimenteur, lorsqu'un garçon fit son apparition dans la pièce.

—Ah ! vous êtes là monsieur Juve... je vous cherchais partout. Il y a quelqu'un qui vous demande et qui affirme que vous le recevrez... j'ai dit que ce n'était pas l'heure, mais il a tellement insisté que j'ai accepté de faire passer sa carte... d'ailleurs il prétend que vous lui avez donné rendez-vous ?

Juve se saisissait du bristol que lui tendait le garçon de bureau. D'un coup d'œil, il en prenait connaissance :

—C'est bien, dit-il, faites entrer ce monsieur au salon et dites-lui que je viens immédiatement le trouver...

Le garçon sortit, Juve regardait Charles Rambert en souriant :

—Tu es vanné, lui dit-il, donc, avant tout autre chose, c'est une question d'humanité, il faut que tu te reposes... allons ! suis-moi ! je vais te conduire dans un bureau où tu vas pouvoir te jeter sur un divan et faire un somme d'une bonne heure au moins, pendant que je vais recevoir cette visite...

Il amenait Charles Rambert dans une petite pièce d'attente, et comme le jeune homme cédant à ses instances, s'étendait sur un divan, Juve voyant qu'il ne disait mot et demeurait fort pâle, fort anxieux, adoucissait encore sa voix :

—Dors !... c'est de ton âge... dors tranquille, et à tout à l'heure...

Juve quittait la pièce, après s'être assuré d'un garçon et lui avoir recommandé à mi-voix :

—Restez avec monsieur, n'est-ce pas ? c'est un ami... mais, vous m'entendez bien, un ami qui ne doit point quitter ce local... Je vais recevoir une visite, puis je monterai ensuite...

L'ordre donné, et Juve certain que le gardien à qui il venait de passer la consigne de surveiller Charles Rambert, ne faillirait point à sa tâche, s'empressait de descendre au salon où, comme on venait de lui apprendre, il était impatientement attendu.

Le visiteur se levait en entendant ouvrir la porte et Juve s'inclina cérémonieusement :

—Je parle bien, dit-il, à M. Gervais Aventin ?...

—A lui-même, répondit le personnage... Et c'est monsieur Juve, inspecteur de la Sûreté qui se trouve devant moi ?

—Oui, monsieur, répondit le policier qui, désignant un siège à son interlocuteur, s'assit lui-même dans un fauteuil derrière une petite table surchargée de dossiers.

—Monsieur, ajouta Juve, je me suis permis de vous écrire la lettre pressante que vous avez dû recevoir, vous demandant de venir à Paris, aujourd'hui, ce matin, lorsqu'à la suite des enquêtes que j'ai fait effectuer sur vous, j'ai pu me convaincre que vous étiez un homme de devoir et que vous ne m'en voudriez point de vous déranger, dès lors qu'il s'agissait de collaborer à une œuvre de justice et de vérité.

Le visiteur — un homme d'une trentaine d'années, d'aspect élégant, de mise sobre, mais soignée — semblait vivement surpris :

—Vous avez fait enquêter sur mon compte, monsieur ?... et pourquoi donc ? J'avoue qu'en recevant votre lettre qui m'apprenait que le célèbre inspecteur de la Sûreté, Juve, avait besoin de me voir, j'ai été fort surpris, pensant d'abord à une mystification... à la réflexion, je me suis décidé à venir à votre appel,

sans plus me faire prier... mais je ne m'attendais point à ce que vous vous soyez donné la peine de faire opérer des enquêtes sur mon compte... d'où me connaissez-vous ?

Juve souriait :

—Est-il vrai, dit-il, sans répondre avec précision, car il aimait assez, en bon policier qu'il était, épris de sa carrière, à intriguer ses interlocuteurs, est-il vrai que vous vous nommez Gervais Aventin ? Que vous soyez ingénieur des Travaux publics ? Sur le point de vous marier ? Possesseur d'une jolie fortune ? Et qu'enfin, vous avez été tout dernièrement faire un court voyage à Limoges ?

Le jeune homme s'inclinait en souriant.

—Vos renseignements sont exacts en tous points, dit-il, mais je ne vois pas, jusqu'à présent, quel crime peut m'avoir désigné à Limoges.

Juve souriait encore.

—Je me suis demandé, monsieur, pourquoi vous n'aviez point répondu aux enquêtes locales que l'on a exécutées sur mes ordres, aux annonces qui ont paru dans les journaux et dans lesquelles j'ai fait discrètement savoir que la police recherchait tous les voyageurs qui avaient pris le train omnibus de Paris-Luchon le 23 décembre au soir, en première classe ?

Cette fois, le jeune homme se troubla.

—Parbleu ! dit-il, vous êtes à la solde de mon futur beau-père ?

Juve eut un franc éclat de rire.

—Confessez tout de suite que vous avez pris ce train-là cette nuit que je vous indique, à Vierzon où vous habitez, où vous allez vous marier, pour vous rendre à Limoges voir une maîtresse... et que vous ne tenez point à ce que votre belle famille le sache ?...

Gervais Aventin railla :

—J'ignorais, fit-il sèchement, que la police officielle se chargeât d'espionnage de cette sorte. C'est vrai, monsieur, je me suis rendu à Limoges — mon dernier poste avant ma nomination à Vierzon — pour rompre définitivement avec une maîtresse. Mais puisque vous savez même le train que j'ai pris, train que j'avais choisi parce que dans les petites villes comme Vierzon on remarque facilement les départs par les express, vous devez savoir aussi...

Juve de la main l'interrompit :

—Trêve de plaisanterie ! dit-il, excusez-moi ; je viens de m'amuser fort en constatant une fois de plus combien les honnêtes gens, qui ont une peccadille sur la conscience se troublent vite lorsqu'ils se croient surpris. Peu m'importe vos histoires de mariage, monsieur ; je n'ai point à savoir si vous avez une maîtresse ou si vous n'en avez pas... ce sont des renseignements d'une nature toute différente que je veux de vous...

Gervais Aventin, cette fois, semblait étonné, effrayé.

—Je ne comprends plus du tout, fit-il... Que voulez-vous apprendre ?...

—Ceci tout bonnement : Dans quelles conditions s'est exactement passé votre voyage ? Dans quel wagon êtes-vous monté ? Qui avez-vous rencontré dans ce wagon ?

—Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

—Monsieur, répondait Juve, parce que j'ai tout lieu de croire que vous avez voyagé cette nuit-là, avec un assassin, un assassin qui a commis un crime effroyable... et que vous allez peut-être me donner des détails intéressants...

Le jeune homme, à son tour, se prit à rire :

—J'aime mieux cela, avoua-t-il, qu'une enquête sur mes amours défuntés. Je suis monté, monsieur, dans le train à Vierzon, wagon de première classe...

—Comment était-il ce wagon ?

—A couloir... mais vous savez ce que je veux dire sans aucun doute, wagon à couloir du vieux modèle, c'est-à-dire wagon à couloir ne communiquant pas avec les autres wagons et composé de quatre compartiments, deux au milieu donnant sur le couloir puis deux à chaque extrémités, communiquant avec ce couloir par une petite porte ?...

—Oui, reprenait Juve, je connais la disposition de ces wagons ; le cabinet de toilette est au centre, n'est-il pas vrai, et les compartiments, deux au milieu donnant sur le couloir puis deux à cha-

que extrémités, communiquant avec ce couloir par une petite porte ?...

—Oui, reprenait Juve, je connais la disposition de ces wagons; le cabinet de toilette est au centre, n'est-il pas vrai, et les compartiments qui se trouvent à chaque extrémité sont, en somme, des compartiments semblables à ceux des voitures ordinaires, sans couloir, mais à 7 places et de plus différenciés par la petite porte qui permet de communiquer avec l'étroit passage ménagé sur un des côtés du véhicule.

—C'est cela même, monsieur. Vous aurez tous les détails quand je vous dirai que le compartiment du bout, celui où je suis monté à Vierzon, était un compartiment de fumeurs.

—Non, répondait Juve, vous allez trop vite, dites-moi qui vous avez vu dans les différents compartiments ? Reprenons même les choses de plus loin... Vous êtes sur le quai de la gare... attendant le train... il arrive... que se passe-t-il ?...

Gervais Aventin souriait :

—Vous tenez à être précis, remarqua-t-il. Eh bien, le train s'étant arrêté, je cherchais le wagon de première classe, il était à quelques mètres de moi, le couloir de ce wagon était tourné du côté du quai de la station. Je suis monté dans le couloir et une fois entré, j'ai voulu choisir un compartiment situé vers l'arrière du train, c'est-à-dire le compartiment final de tout le wagon. Il me fût impossible d'y pénétrer, la petite porte qui donne sur le couloir et dont nous parlions tout à l'heure avait été fermée intérieurement au loquet...

—Très bien, faisait Juve; ce compartiment là était vide, je le sais par les dépositions du chef de train. Que faites-vous alors ?

—Ne pouvant pénétrer dans ce compartiment, je revins sur mes pas, et négligeant le compartiment des dames seules, passant devant le cabinet de toilette, je décidais de m'installer dans le second compartiment commandé par le couloir. Mais en vérité, je jouais de malheur, une vitre était cassée et il régnait dans ce compartiment-là un froid glacial... après différentes tentatives infructueuses pour aveugler la cassure de la vitre, je me résignais à quitter la place et je me rabattis sur le dernier compartiment qu'il me restait à visiter, c'est-à-dire le compartiment qui se trouvait au bout du wagon, mais cette fois du côté de la tête du train... c'était le compartiment des fumeurs...

—Etiez-vous nombreux ?

—J'ai cru tout d'abord que j'allais avoir un compagnon de route, répondait Gervais Aventin, car des bagages étaient disposés sur une banquette, une couverture attestait qu'un voyageur était installé là. Mais ce voyageur était probablement au cabinet de toilette, car je ne le vis pas. Je m'étendis sur l'autre banquette, puis je m'endormis ! Quand je suis descendu, à Limoges, mon compagnon devait être à nouveau au lavabo, car je me rappelle très bien qu'il n'était pas en face de moi. Mes souvenirs à ce sujet, sont d'autant plus précis, que je me suis fait la réflexion qu'il m'aurait été très facile, si j'avais été un voleur, de cambrioler ses bagages ou d'emporter sa valise... personne ne s'en serait aperçu...

Juve qui n'avait pas perdu un mot du récit de son interlocuteur précisait un détail, une certaine anxiété dans la voix :

—Mais, dites-moi, monsieur, à votre réveil, avez-vous eu l'impression que les valises déposées sur la banquette en face de vous, avaient été changées de place ?... En un mot, le voyageur que vous n'avez point vu était-il venu dormir pendant que vous-même vous étiez assoupi ?

Gervais Aventin avait une moue hésitante :

—Je ne saurais répondre affirmativement, monsieur Juve, dit-il; je n'ai fait guère attention à ce détail, d'ailleurs, quand je suis entré dans le wagon, le store était tiré sur la lampe, les rideaux clôturaient les fenêtres..., j'ai peu vu la disposition des bagages... d'autre part, à Limoges, en descendant j'étais pressé, je me suis dépêché de chercher mon billet, puis de sauter sur le quai... Toutefois je ne crois pas que ce voyageur ait repris sa place pendant mon sommeil... Je n'ai rien entendu et je ne dormais pas profondément...

—De sorte, précisait Juve, que vous avez voyagé dans un wagon de première classe du train omnibus de Paris-Luchon, dans

la nuit du 23 décembre et qu'il y avait dans ce wagon les bagages d'un voyageur que vous n'avez point vu... qui pouvait n'y pas être !...

—Oui, confirmait Gervais Aventin...

Et comme le policier demeurait sans répondre, l'ingénieur questionnait à son tour :

—Mes renseignements sont vagues ? Ils ne vous suffisent point ?

Juve songeait :

—Pourquoi diable Etienne Rambert qui, d'après les dépositions des chefs de train devait être dans ce compartiment, n'y était-il pas ?...

Le policier reprit :

—Vos renseignements, sont des plus précieux, ils m'apprennent tout ce que je voulais apprendre...

Gervais Aventin semblait de plus en plus étonné.

—Eh bien, dit-il, expliquez-moi donc en revanche, monsieur Juve, quelque chose qui m'intrigue. Comment avez-vous su que je voyageais dans ce train cette nuit-là ?...

Le policier tirait son portefeuille, prenait dans une pochette intérieure un billet de première classe qu'il tendait à l'ingénieur.

—C'est très bien, dit-il, voici votre ticket... j'avais intérêt à connaître exactement tous les personnages qui ont voyagé dans ce wagon de première classe, j'ai donc fait recherché dans toutes les gares les tickets de première classe qui avaient été donnés par les voyageurs à la descente du train. Le vôtre m'a été remis par ce moyen, il venait de Vierzon, station où vous étiez monté, j'ai interrogé la buraliste, elle a donné votre signalment, un inspecteur de police est parti là-bas, a fait une enquête discrète, a obtenu les renseignements qui m'étaient nécessaires..., je n'avais plus qu'à vous écrire pour vous prier de venir au rendez-vous de ce matin; la fâcheuse histoire de votre rupture me garantissait amplement que vous seriez exact à ma convocation !

XIX. — JEROME FANDOR

Juve sifflottait une marche militaire, signe chez lui d'une allégresse profonde, ouvrait la porte du petit cabinet où il avait enfermé Charles Rambert et contemplait le jeune homme endormi :

—C'est beau la jeunesse ! disait-il au gardien qui se levait à son entrée; cet enfant-là se débat au milieu des pires aventures, risque le bain, frôle l'échafaud, et pour une nuit de fatigue dort aussi facilement qu'un grand chancelier de la Légion d'honneur ! Il secourait Charles Rambert assez familièrement :

—Debout paresseux ! voici dix heures du matin, il est grand temps que je t'emmena.

—Où ? questionna le malheureux jeune homme en se frottant les yeux...

—Décidément, fit Juve énigmatique, la curiosité est ton péché... eh bien, nous avons une course d'un quart d'heure à faire en voiture. Ce n'est point en prison que je te conduis... c'est chez moi !...

Juve venait de se débarrasser de son faux col, de sa cravate. Il avait passé un vieux veston de chambre, déposé devant le jeune Charles Rambert une grande bol de lait et savourant lui-même à petites gorgées son déjeuner du matin, reprenait l'entretien :

—Je n'ai pas voulu te répondre tout à l'heure parce que je trouve abominable de causer dans ces voitures où l'on est assis l'un à côté de l'autre, où l'on ne se voit pas, où l'on s'entend mal. Mais nous voici maintenant bien installés " confortables " comme disent les Anglais, je n'ai plus aucune raison pour faire languir ta curiosité et je vais te dire une bonne chose...

L'inspecteur Juve avait raison d'employer l'expression anglaise, " confortable " pour qualifier sa propre demeure.

Le policier, célèbre dans le monde entier avait, par la tenacité même qu'il avait toujours déployée dans ses recherches, et petit à petit, réussi à se faire à la Préfecture une situation spéciale, tant au point de vue honorifique, qu'au point de vue pécuniaire.

On l'appréciait, ce qui était bien; on le payait à sa valeur, ce qui était mieux.

Et Juve dont l'existence était celle de tous les policiers, perpétuellement aux prises avec le danger, continuellement exposé aux

pires fatigues, aux plus longs voyages, aux plus imprévus déguisements, aux plus extraordinaires aventures, avait tenu à s'aménager une demeure agréable, un *home*, sinon luxueux, du moins fort satisfaisant, où il était bien, où il pouvait se délasser de ses fatigues.

Son cabinet de travail, la pièce où il avait introduit Charles Rambert où il déjeunait avec lui, s'appêtant à déguster longuement certains de ses plans, à exposer le résultat de ses recherches, à confesser le jeune homme enfin, était meublé d'un grand bureau ministre, de bibliothèques bourrées de dossiers, puis d'un vaste canapé et de fauteuils larges et profonds...

Juve, allumait un bon cigare, se carrait sur son siège, croisait les mains derrière sa nuque. Fixant Charles Rambert, encore tout étonné de l'amabilité soudaine du policier, presque effrayé de ce revirement d'attitude, ne sachant point s'il était prisonnier ou libre. Juve articulait :

—Je vais donc t'apprendre une bonne chose, c'est que tu es innocent et de l'affaire Langrune où tu étais Charles Rambert et de l'affaire Danidoff où tu étais mademoiselle Jeanne!... je n'ai pas à te parler de la bagarre de cette nuit où ton rôle a été encore plus brillant...

Charles Rambert tressaillit :

—Pourquoi me dites-vous cela, fit-il, je sais bien que je n'ai pas volé la princesse Sonia Danidoff! mais comment m'avez-vous reconnu ce soir? comment savez-vous que j'étais Mlle Jeanne?

Juve souriait et relevant la mèche de ses cheveux qui voilait un coin de son front :

—Re garde petit!... crois-tu que le coup de poing que tu donnas à cet excellent Henri Verbier lorsqu'il voulait te faire la cour, mademoiselle Jeanne, au Royal Palace ne devait point me conduire à chercher qui était cette Mlle Jeanne, vigoureuse comme un homme?

—Mais, ripostait Charles Rambert, fort inquiet de cette allusion, ceci ne fait point que vous deviez me reconnaître cette nuit, en Paul? Moi, je vous avais bien reconnu à l'hôtel, dans le personnage d'Henri Verbier, et ce soir, je ne vous avais point du tout identifié?

Juve secouait la tête :

—C'est de peu d'importance, fit-il. Et tu apprendras, une bonne fois pour toutes, que quand moi, Juve, j'ai regardé quelqu'un en face, il faut qu'il soit joliment fort pour pouvoir m'échapper après, grâce à un déguisement. Tu sais mal te grimer, je le fais plus habilement, c'est pourquoi je t'ai trompé et pourquoi aussi tu ne m'as pas induit en erreur...

Charles Rambert, quelques minutes se taisait, puis :

—Pourquoi croyez-vous que je n'ai point volé la princesse Sonia Danidoff? Je me rends bien compte, moi, que tout m'accuse!

—Non, pas tout! répondait doucement Juve. Il y a des choses que tu ne sais pas... et notamment celle-ci : c'est que la princesse Sonia Danidoff a été volée, n'est-ce pas, par le même homme qui a volé Mme Van den Rosen?... or, Mme Van den Rosen a été volée par effraction, il y a des meubles qu'on a brisés chez elle et ces brisures, je le sais depuis ce matin, depuis tout à l'heure, depuis les expériences que je t'ai fait faire avec le dynamomètre à la Préfecture, tu n'étais pas assez vigoureux pour les produire!

—Pas assez vigoureux? protestait Charles Rambert...

—Oui, pas assez!... Je t'ai dit tout à l'heure que ton innocence éclaterait si tu étais assez fort, le plus fort possible, pour que tu ne puisses pas tricher et que tu appuies bien de tous tes muscles, mais en réalité, c'est ta faiblesse relative qui te sauve; l'expérience du dynamomètre, les chiffres que j'ai obtenus tout à l'heure, prouvent absolument que tu es innocent du vol Van den Rosen et par conséquent du vol Sonia Danidoff.

Le petit Rambert réfléchissait quelques minutes, puis questionnait :

—Mais quand vous êtes venu au Palace, vous ne saviez pas qui j'étais? et par conséquent vous ne vous doutiez pas que j'étais Charles Rambert? n'est-il pas vrai? comment êtes-vous arrivé à le savoir? je passais pour mort...

(A suivre)



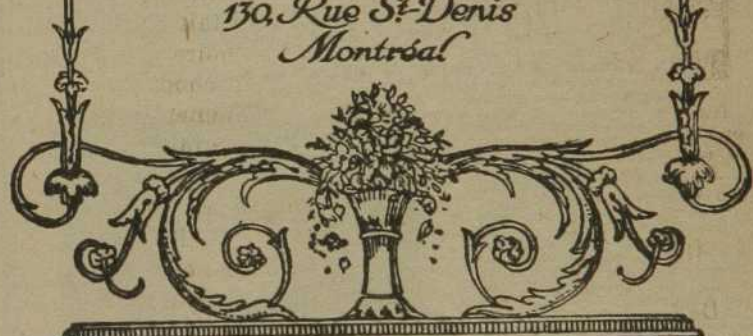
A QUALITE EGALE, LES FOURRURES
DESJARDINS ONT TOUJOURS
ETE ET SONT ENCORE LES
MOINS CHERES

Les centaines de personnes qui chaque jour visitent nos salons sont unanimes à reconnaître que nos modèles sont d'une beauté incomparable et que nos prix sont les plus bas de toute la ville.

Ces personnes, après avoir vu nos fourrures et les avoir comparées avec celles qui sont offertes un peu partout de ce temps-ci, n'hésitent pas à nous accorder leur patronage.

Faites comme elles; visitez-nous. N'achetez rien avant d'avoir vu nos magnifiques modèles et de connaître nos prix.

Chas Desjardins & Cie, Limitée
130, Rue St-Denis
Montréal



N'OUBLIEZ PAS D'ACHETER

LE PANORAMA

25 sous l'exemplaire

Contient:

Une grande quantité d'articles et de renseignements sur les actrices et acteurs;
De nombreuses reproductions de studios;
Des scénarios, interviews, des pages spéciales, etc.

Retenez-le dès maintenant

GRATIS à ceux qui souffrent de l'Asthme

Essai gratuit d'une méthode que chacun peut essayer sans inconvénient ni perte de temps.

Nous avons une méthode pour le traitement de l'Asthme et nous voulons que vous l'essayiez à nos frais. Peu importe que vous soyez atteint depuis longtemps ou depuis peu, que votre Asthme soit occasionnel ou chronique, vous devrez demander un essai gratuit de notre méthode. Quelque soit le climat sous lequel vous vivez, quelque soit votre âge ou votre occupation, si vous êtes incommodés par l'Asthme, notre méthode vous guérira promptement.

Nous tenons surtout à envoyer notre méthode aux cas prétendus désespérés, où toutes formes d'inhalations, ou douches, de préparations à l'opium, de vapeur, de tabacs spé-

ciaux, etc., auront faiblis. Nous voulons montrer à tous, et cela à nos frais, que notre méthode fait disparaître les respirations difficiles, sifflantes.

Cette offre gratuite est trop importante pour que vous perdiez un jour de plus à attendre. Écrivez-nous sur-le-champ et commencez le traitement immédiatement. N'envoyez pas d'argent. Mallez simplement le coupon ci-dessous. Faites-le aujourd'hui même — vous ne payez même pas la malle.

COUPON D'ESSAI GRATIS

FRONTIER ASTHMA Co., Chambre 652N
angle des rues Niagara et Hudson, Buffalo, N.-Y. Envoyez un essai gratis de votre méthode, à:

.....
.....

N'oubliez pas de lire

LE PANORAMA

HORLOGE AVEC BATTERIE ELECTRIQUE A NOUVEAUTE L'EPREUVE DU FEU SPECIAL

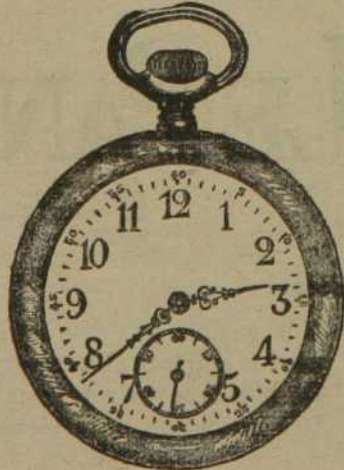
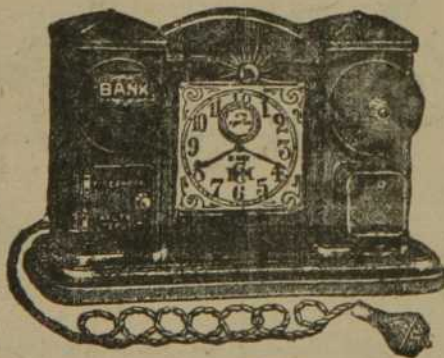
CAISSE D'EPARGNE ET CLOCHE D'ALARME EN MEME TEMPS

Caisse d'épargne et cloche d'appel en même temps; c'est sûrement une des plus grandes et des plus utiles inventions modernes. Tout en gardant bien le temps elle vous offre une boîte de sûreté complètement à l'épreuve du feu, étant entièrement faite d'acier plaqué de nickel; elle a un compartiment muni d'une serrure pour vos valeurs. C'est une merveilleuse commodité. Le soir, par la simple pression d'un bouton, l'horloge est éclairée par une lampe électrique, ce qui vous épargne le trouble de chercher des allumettes quand vous voulez savoir l'heure. Elle a aussi un merveilleux cloche d'appel qui vous tirera du plus profond sommeil. Cette cloche d'appel peut fort bien être employée à la maison ou au bureau pour appeler les personnes que vous désirez. Le tout est mis en mouvement par une batterie électrique qui peut durer plusieurs mois et que vous pouvez remplacer à n'importe quel magasin pour la somme modique de 50 sous. L'horloge est plaquée de nickel, a 12 1/2 pouces de largeur et 19 pouces de hauteur, et est si bien finie qu'elle est un ornement pour le foyer. Les instructions sont envoyées avec chaque horloge. Cette horloge vaut ordinairement \$25.00 mais pour un temps limité, nous vous la vendrons à l'exceptionnel bas prix de \$11.95.

GRATIS.—A tous ceux qui découperont cet avertissement et nous l'envoieront avec une commande nous expédierons, absolument gratis, cette jolie montre de nickel comme cadeau de Noël. Ces montres sont importées directement d'Allemagne; elles sont fortes, gardent bien le temps et peuvent vous rendre les mêmes services que n'importe quelle autre montre. Hâtez-vous de nous envoyer votre commande, car notre offre n'est que pour un temps limité.

PAS D'ARGENT D'AVANCE POUR L'HORLOGE.— Envoyez seulement cet avis avec \$1.00 pour couvrir les frais de transport et la somme de \$11.95 ne sera payée que lorsque vous aurez reçu l'horloge chez vous avec la montre que nous vous enverrons gratuitement comme cadeau de Noël. Écrivez à:

VARIETY SALES COMPANY
1015 MILWAUKEE AVENUE, Dep. 611 J CHICAGO, ILL.



AU TRIBUNAL

Le juge.—Maintenant, qu'est-ce que vous faites?

L'accusé.—Quand?

Le juge.—Quand vous travaillez.

L'accusé.—Eh! bien, je travaille.

Le juge.—Où travaillez-vous?

L'accusé.—Sur un banc.

Le juge.—Où travaillez-vous sur un banc?

L'accusé.—Dans une manufacture.

Le juge.— Quel genre de manufacture?

L'accusé.—Une manufacture de briques.

Le juge.— Vous faites des briques?

L'accusé.— Non, la manufacture où je travaille est faite en briques.

Le juge.—Écoutez-moi bien. Que faites-vous dans cette manufacture?

L'accusé.—Huit dollars par semaine.

Le juge.— Non, qu'est-ce que la manufacture fait?

L'accusé.— Ah! j'avais pas compris. Beaucoup d'argent. Un gros tas d'argent.

Le juge.—Écoutez-moi. Quel genre de marchandises la manufacture fabrique-t-elle?

L'accusé.—Oh! des bonnes marchandises.

Le juge.—Mais quelle sorte de bonnes marchandises.

L'accusé.—Les meilleures.

Le juge.—Les meilleures de quoi?

L'accusé.— Les meilleures qui se font.

Le juge.—De quoi?

L'accusé.—De ces marchandises.

Le juge.— Dix dollars ou deux jours.

UN PEU D'HISTOIRE

Joseph. — On vient de découvrir le nom du père des sept frères Macchabées.

Alphonse. — Comment s'appelait-il?

Joseph. — Il s'appelait le bonhomme Macchabée.

SUR LE CHANTIER

Le contremaître. — Savez-vous que Jos travaille deux fois plus que vous?

Gédéon. — Oui, mais je lui ai parlé à ce propos, et il m'a assuré qu'il se surveillerait à l'avenir.

UNE CORRECTION NE GUERIT PAS

Ne croyez pas que les enfants puissent être guéris du défaut d'uriner au lit par une fessée. Le mal est constitutionnel, l'enfant n'y peut rien. J'enverrai à n'importe quelle mère, mon excellent traitement, avec des instructions détaillées—**GRATIS** Si votre enfant vous cause des ennuis de ce genre, n'envoyez pas d'argent, mais écrivez-moi de suite, mon traitement est fortement recommandé aux adultes souffrant de difficultés urinaires le jour ou la nuit. Écrivez pour traitement d'essai gratuit.

MDE M. SUMMERS,
B. P. 940 - Windsor, Ont.

Réconfort pour les dyspeptiques.— Il n'y a pas d'indisposition plus fatigante et plus épuisante que la dyspepsie, laquelle résulte du fonctionnement défectueux de l'estomac et du foie et celui qui en est victime doit être pris en pitié. Cependant, on peut trouver un soulagement tout prêt dans les Piliules Végétales de Parmelee, une préparation qui s'est implantée par des années d'usage effectif. Il y a des piliules qui sont bruyamment annoncées comme les meilleures qui ont jamais composées mais aucune ne peut se placer au rang des Parmelee, quant au mérite.

CANADIAN NATIONAL RAILWAYS

Nouveau train de Nuit

Le Canadian National Railways a un nouveau train de nuit entre Montréal et Québec. Le train quitte Montréal (gare Bonaventure) à 11.15 p.m., tous les jours et arrive à Québec (gare du Palais) à 6.15 a.m. Au retour le train quitte Québec (gare du Palais) à 11.55 p.m. et arrive à Montréal (gare Bonaventure) à 7.10 a.m.

Le train comprend des dortoirs éclairés à l'électricité qui peuvent être occupés à Québec jusqu'à 8.00 a.m., et à Montréal jusqu'à 7.30 a.m.

Pour plus amples informations, s'adresser à l'agent des billets, Canadian-National Grand Trunk Railway.

LISEZ

La Revue Populaire

20 sous l'exemplaire.

L'HIVER DANS LES HIGHLANDS

Cette merveilleuse réserve connue sous le nom d'Algonquin Park est devenue un rendez-vous du monde élégant durant toute l'année. La région est le plus bel endroit pour passer une vacance d'hiver et le climat est idéal au point de vue médical. Située à 2000 pieds au-dessus du niveau de la mer, les conditions climatiques sont idéales et quoique a besoin de repos pour récupérer les forces perdues ne trouvera pas de meilleur endroit que le Parc Algonquin. Novembre est un des meilleurs mois pour visiter le Parc. Lorsqu'arrive décembre avec ses jours froids et la neige, les visiteurs passent leur temps en promenades en raquettes dans les vastes forêts, ou à glisser dans les toboggans, ou en skis, ou à patiner et à pêcher au travers de la glace. Le Highland Inn, le plus grand des hôtels du Parc, est maintenant ouvert durant toute l'année pour recevoir les visiteurs. Ici au centre de la réserve faisant face au Lac Cache, on trouvera tout le confort que l'on trouve dans les plus grands hôtels; un public charmant, des chambres privées, une excellente cuisine et des compagnons qui ne demandent qu'à profiter des avantages que leur offre le Highland Inn. L'hôtel appartient et est sous la direction du Grand Trunk Railway, qui vient de publier un joli fascicule intitulé "Enjoy Winter in Ontario Highlands", vous pouvez en avoir une copie sur demande. Pour toutes informations et une copie du fascicule, écrivez à N. T. Clark, gérant, Highland Inn, Algonquin Park Station, Ont., ou à tout autre agent du Grand Tronc.

POUR LA CUISINE

Gaufres au Cacao

- 3 cuillerées à dessert de beurre;
- 3 cuillerées à dessert de lait;
- 7 cuillerées à dessert de farine;
- Un quart de cuillerée à thé de vanille;
- 5 cuillerées à dessert de sucre en poudre;
- 2 cuillerées à dessert de Cacao de Cowan;
- 1 cuillerée à dessert de noix pilées.

Méthode—Mettre sur la feu le lait et le beurre. Lorsqu'ils sont fondus à feu très doux, le en tournant constamment. Retirez du feu, ajoutez lentement la farine mélangée au Cacao. Beurrez une poêle. Mettez une cuillerée de pâte dans la poêle, saupoudrez de noix pilées. Saupoudrez avec de la cannelle. Faites cuire à feu, à feu doux, jusqu'à ce que la pâte soit dorée.



Demandez notre Livre de Recettes
THE COWAN COMPANY LIMITED
TORONTO

LE PANORAMA
Prix: 25 cents le Numéro

LE SAMEDI
PRIX: 10 cents le Numéro

POUR LES AUTRES

Le mari. — Si je me fais tuer en voyage, je ne veux pas de larmes à mon enterrement; je veux, au contraire, que tout le monde soit joyeux.

Sa femme. — Il faudra bien que je pleure un peu, sans cela, qu'est-ce qu'on dirait de moi.

LA PREUVE

Jeanne. — Ainsi, tu crois qu'il a déjà aimé avant?

Cécile. — Oh! certainement.

Jeanne. — Qu'est-ce qui te fait supposer cela?

Cécile. — Il sait quand s'arrêter.

TEMPS PERDU

Charles. — J'ai voulu jouer un tour à Henri et lui faire fumer les plus mauvais cigares qui existent.

Gustave. — Est-ce que cela a pris?

Charles. — Non, il avait déjà fumé les tiens.

IL NE L'A JAMAIS ETE NON PLUS

Joseph. Casavant fut très malade de la fièvre et fut rapporté comme mort, quoiqu'en réalité il passa à travers sa maladie et fut guéri.

Le lendemain un voisin rencontra le fils de Joseph et lui demanda:

— Eh bien, ton pauvre père est mort?

— Papa, pas du tout, il n'est pas mort!

— Pas mort?

— Non, pas mort et il ne l'a jamais été.

GRATIS



FILLES. Vous pouvez aisément gagner cette magnifique croix en or, avec chaîne d'or, une belle bague "gold filled" montée avec trois magnifiques brillants émeraude, et la plus élégante montre-bracelet jamais vue. Formée en bracelet extension "gold filled" qui fait parfaitement à tout point, cadran en or, chaîne en or, et en plus sur tige est l'air aussi belle qu'une montre de \$25.00.

Envoyez votre nom et adresse et nous vous enverrons par payé un paquet échantillon de Fairy Berries gratuit, les délicieux nouveaux parfums pour l'haleine couverts de sucre à la crème et avec seulement 20 gros paquets pour faire connaître à vos amis. Envoyez votre paquet échantillon, envoyez Fairy Berries vous-même et demandez à tous vos amis de les essayer. Tout le monde les aime tant qu'ils en achèteront un ou deux paquets immédiatement. Fairy Berries parfument la bouche, éliminent l'haleine et laissent un odor permanent.

Retournez nous \$2.00 lorsque les Fairy Berries sont vendus et nous vous enverrons gratuitement tout par payé la magnifique croix et la chaîne, la bague à trois pierres (toute grande) et la jolie montre-bracelet vous pouvez aussi recevoir sans vendre d'autres marchandises mais en montrant simplement vos jolis présents à vos amis et en ayant seulement cinq pour vendre nos produits et gagner nos jolies primes tel que vous avez fait. Adressez: **NATIONAL PRODUCTS LIMITED** Dept. R 6 Toronto, Ont.

NOUVEAU TRAIN DE SERVICE A TRAVERS LE CANADA

Service quotidien du Canadian National. Le Grand Trunk Railway devient populaire.

Parmi les trains de service quotidien entre Montréal et Vancouver, sur les lignes du Canadian National, le Grand Trunk Railway s'est vite acclimaté avec le public voyageur. L'excellent équipement des wagons: salons, dortoirs, salle d'observation et les magnifiques paysages situés sur son parcours en font un des plus confortables moyens de transport. Le nouveau train quotidien, No 1, laisse la gare Bonaventure, Montréal, à 5 heures p.m., passe à Ottawa vers 8.00 heures p.m., puis par North Bay, Port Arthur, Winnipeg, Saskatoon, Edmonton, Jasper et Mount Robson Parks (Canadian Rockies) se rend à Vancouver. A Winnipeg, il y a des connexions avec des trains de service pour tous les autres principaux points de l'Ouest Canadien. Pour de plus amples renseignements, veuillez vous adresser à M. O. Dufour, agent pour les passagers et pour les billets, 230 rue St-Jacques, Montréal.

UNE QUI DORT

Le mari. — Encore couchée! Réalises-tu que lorsque tu auras 75 ans, tu auras passé 25 ans au lit?

Sa femme. — Alors, une heure ou deux de plus, ça n'a pas d'importance.

SIMPLE OUBLI

Le gérant de théâtre. — J'ai une pièce qui va faire sensation. Et que dites-vous de ma distribution. J'ai engagé un vrai voleur, un vrai détective, un vrai lutteur, un vrai jockey, un vrai cow-boy.

L'ami. — Pourquoi n'avez-vous pas engagé un vrai acteur?

Le gérant. — Tiens, c'est vrai, je n'y ai pas pensé.

UN NARRATEUR CONSCIENCIEUX

Jean. — Grand-papa, raconte-moi encore cette histoire à propos de la fois que tu as été tué et mangé par les cannibales?

Le grand-papa. — Tu veux dire la fois que j'ai été tué par les cannibales. Ils ne me mangèrent pas car, si j'avais été mangé je ne serais pas ici pour te raconter cette histoire. Il faut toujours bien faire attention aux détails, Jean, si tu veux que le monde ait confiance en toi.

LA CRAINTE

Wilbrod. — Ecoute, mon vieux, tu es un ami pour moi; j'ai besoin de tes conseils. J'ai l'intention de demander mademoiselle Claire, que tu connais bien, en mariage. Crois-tu qu'il y ait du danger pour moi.

Adolphe. — Un danger. Aucun. Mais il y a un million de chances contre une, que tu sois refusé; il n'y a aucun danger, tu peux te prononcer.

SON SECRET



Alphéda. — Ce qui m'a le plus plu, en madame, c'est son chic, madame à tous jours l'air d'étreindre une robe neuve à chaque mois.

Denise. — Mais, Alphéda, toutes les femmes pourraient être aussi bien habillées que moi si elles envoient leurs toilettes chez Déchaux Frères, 197 West rue Ste-Catherine, entre Sanguinet et Ste-Elizabeth, ou à 710 Est rue Ste-Catherine, entre Panet et Visitation. Ce sont les meilleurs teinturiers et nettoyeurs au monde. Téléphone et on t'expédiera ton linge en parfait ordre. Demande le catalogue gratuit à l'une des deux adresses.

CONNAISSEZ-VOUS LA

CELEBRE POTION ANTILAITEUSE

du Dr. N. ALPHONSE SIROIS, de Ste-Anne de la Pocatière, P. Q.

C'est le plus grand

Nettoyeur et Purificateur

du corps et du sang. Le secret de la santé est de se tenir le système en parfait ordre par le bon fonctionnement des intestins et des reins. INDICATIONS. Sevrage, ôter le lait dans les membres et le sang. Le temps de la grossesse, fausses couches évitées, larmes de lait, maux de matrice, retour de l'âge, hydropisie, mal de reins, rhumatismes, clampsies, impuretés du sang de toutes sortes, le trop d'embonpoint, la constipation et la mauvaise digestion.

Remède absolument inoffensif. Il agit en nettoyant les intestins, les reins et le sang. Consultations gratuites verbalement ou par écrit. Envoyez-moi \$2.50 et je vous enverrai le traitement qui convient dans chaque cas.

AGENTS DEMANDES
Succursale aux Etats-Unis, 189 Wilson St., Manchester, N. H.
Représentant: A. EVANTUREL, 163, rue Plessis, Montréal, Qué.

CERTIFICAT

Docteur Sirois,
Ci-inclus \$2.50 pour une boîte de POTION ANTILAITEUSE. Je souffrais de constipation et de mauvaise digestion, et je m'en trouve très bien. Je suis âgée de 64 ans. Bien à vous,
MADAME LAURENCE CHAPMAN,
Port Coquitlam, B. C.



Voici quelques plats délicieux que l'on peut faire avec des légumes. La plupart de ces recettes sont absolument nouvelles.

Purée de pois. — Faites tremper pendant quelques heures à l'eau froide des pois cassés, que vous égoutterez et mettrez ensuite cuire à l'eau également froide avec du sel, une carotte, un oignon ou deux et un peu de poireau. Faites partir à grand feu pour faire bouillir; écumez, retirez la casserole sur le coin du fourneau, et laissez cuire doucement jusqu'à ce que les pois s'écrasent sous les doigts. Enlevez les carottes, oignon, poireau et égouttez les pois en ayant soin d'en conserver le bouillon, écrasez-les en les mouillant peu à peu avec le bouillon de cuisson. Mettez la purée avec un bon morceau de beurre dans une casserole et laissez-la réduire à feu doux. Dès qu'elle a pris consistance, versez-la pour garniture.

Croquettes de pommes de terre. — Deux tasses de pommes de terre, 2 cuillerées à table de beurre, $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de sel, $\frac{1}{8}$ cuillerée à thé de poivre, $\frac{1}{4}$ cuillerée à thé de sel et céleri, quelques grains de cayenne, quelques gouttes de jus d'oignon, 1 jaune d'oeuf, 1 cuillerée à thé de persil finement haché. Mêlez les ingrédients dans l'ordre donné et battez vigoureusement. Tournez les croquettes, roulez-les dans les miettes de pain, dans l'oeuf, et de nouveau dans les miettes. Faites frire dans la graisse bouillante, puis égouttez sur un papier brun.

Epinards au gratin. — Etant hachés ou passés au tamis, mettez les épinards dans un sautoir avec $3\frac{1}{2}$ onces de beurre par livre; les dessécher à feu très vif; les additionner ensuite de $2\frac{1}{2}$ onces de fromage râpé par livre d'épinards. Dresser sur un plat à gratin beurré; saupoudrer copieusement la surface de fromage râpé; arroser de beurre fondu et gratiner à four vif.

Petits pois au sucre. — Mettez dans une casserole du beurre et des pois bien fins; faites cuire à petit feu et ajoutez pendant la cuisson du sucre en poudre. Les pois étant bien cuits, liez avec un jaune d'oeuf et un peu de crème.

Salsifis. — Raclez-les avec soin et mettez-les au fur et à mesure dans une eau froide vinaigrée pendant un quart d'heure. Ensuite faites-les blanchir à l'eau bouillante. Lorsqu'ils sont cuits, mettez dans une casserole une cuillerée de graisse ou de beurre, de la farine et un oignon haché fin; faites bien revenir, mouillez avec du bouillon et joignez-y vos salsifis bien égouttés. Laissez réduire votre sauce et au moment de servir, délayez un jaune d'oeuf avec une cuillerée de vinaigre.

Complément. — Prenez une livre de haricots blancs, de la saison bien entendu; faites-les cuire à l'eau un peu salée avec un oignon piqué de clous de girofle. Préparez pendant qu'ils cuisent du persil finement haché. Quand les haricots sont cuits, mais non en purée, égouttez-les et jetez-les encore tout chauds dans la cocotte où se trouve la purée d'ail et sans remettre sur le feu amalgamez purée et haricots avec un morceau de beurre. Jetez-y le persil haché, donnez un tour au mélange et servez toujours dans un plat chaud.

Beaucoup d'usages

SNAP

LE GRAND Nettoyeur de Mains

ACHETEZ-LE AUJOURD'HUI

LAIT SAIN POUR BEBES ET MALADES

NOURRISSANT, DIGESTIBLE, PAS DE CUISSON

Pour les Malades, les Bébés et les enfants qui grandissent. C'est une merveilleuse combinaison de lait riche et d'Extrait de grains maltés en Poudre.

ET COMME DESSERTS...

POUDINGS
COSTARDES
BLANC-MAN-
GERS
CREME A LA
GLACE
GELEES

Toutes sortes de
Desserts déli-
cieux peuvent
être faits aisé-
ment et rapide-
ment avec



Gelatine COX

ECRIVEZ POUR NOTRE LIVRET
GRATIS "RECETTES CHOISIES."
FABRIQUE ECOSE

J. & G. COX, Limited, Casier 3009, MONTREAL

Ne Toussez Plus! Employez, dès le début d'un rhume

TAROL

et votre rhume guérira facilement. Tarol est composé de Goudron, d'Huile de Foie de Morue et autres médicaments efficaces. Il soulage et guérit toutes les affections des voies respiratoires.

En Vente Partout.

DR. ED. MORIN & CIE., Limitée, Québec, Canada.

Pour Conserver et Rehausser

La BEAUTE

Rien n'égale le

LAIT DES DAMES ROMAINES

Délicieusement parfumé, le LAIT DES DAMES ROMAINES fait disparaître rapidement et complètement, boutons, points noirs, hâle, rougeurs, rides, et autres accidents et imperfections de la peau et rend au visage la fraîcheur et l'éclat de la jeunesse. — Il a été adopté par les hommes pour enlever le feu du rasoir.

En vente partout, 50c. le flacon de 6 onces (valant \$1.00)

Echantillon généreux expédié sur réception de 10 cts.

COOPER & CIE.,
Dept. D 155, rue des COMMISSAIRES O., MONTREAL

FEMMES MALADES

FEMOL

LE SPECIFIQUE DU Dr CAZO VOUS GUERIRA

FEMOL est composé exclusivement d'extraits de plantes bienfaisantes possédant une action tonique et curative sur les organes particuliers à la femme. Des milliers de femmes lui doivent leur guérison.

Femol soulage rapidement et guérit Positivement

Beau Mal, Leucorrhée, Ovarites, Métrites et toutes faiblesses, irritation, inflammation et ulcération des organes féminins. Femmes faibles et souffrantes, essayez FEMOL. Envoyez-nous 10 cts pour frais de poste et nous vous enverrons un traitement d'essai généreux ainsi qu'une copie du livre illustré du Dr Cazo sur les maladies des femmes.

FEMOL est en vente partout \$1.00 la boîte, 3 boîtes pour \$2.50; on vous l'expédiera sur réception du prix. Adressez: INSTITUT CAZO, CHAMBRE 22, No 1 PLACE ROYALE, MONTREAL.

RECETTES ET CONSEILS

Colle inviolable. — On sait que les enveloppes les mieux collées avec les gommes et colles ordinaires, décollent parfaitement quand on les expose suffisamment au-dessus de la vapeur d'eau chaude. Mais voici la formule d'une colle qui les rend inviolables à ce point de vue. En réalité, il faut deux solutions. L'une sera appliquée sur la partie principale de l'enveloppe, et l'autre sur la patte retombante. La première se compose de 2½ parties d'acide chromique, 15 parties d'ammoniaque concentré, ½ d'acide sulfurique, 30 d'une solution de cuivre ammoniacal et 4 de papier blanc fin; la seconde est simplement faite de 1 partie d'acide acétique et de 7 d'eau, avec assez de verre soluble pour former un mucilage épais. Quand les deux solutions ont été suspendues et qu'on a mis en contact et maintenu un certain temps les deux surfaces qui en sont enduites, l'union est indissoluble et résiste à l'eau chaude ou froide, à l'alcool, aux acides, par suite de la combinaison du verre soluble avec l'acide chromique.

Utilisation de quelques objets hors d'usage. — Deux gros sabots hors d'usage d'aulne ou de bois blanc, parfaitement nettoyés et polis avec un morceau de verre, se transforment une fois ornés de peinture ou de broderies, en porte-bouquets ou en vide-poches originaux et très décoratifs. Un vieux soufflet recouvert de drap brodé et appliqué aux murailles d'un appartement constitue une jolie jardinière pour fleurs retombantes. Voulez-vous fabriquer à peu de frais, un cache-pot ravissant? Prenez un vieux tambour d'enfant, recouvrez ce jouet hors d'usage de satinette vert clair plissée, et placez, en haut et en bas du tambour, deux rangs de petit velours noir. Enfin, un fond de tonneau, placé sur trois morceaux de manche à balai d'égale longueur, forme un superbe guéridon, si l'on prend soin de le garnir d'étoffes qu'on entoure d'un galon fixé par de petits clous dorés.

Pour nettoyer les peignes. — Frotter les peignes avec de la ouate imbibée de benzine. Pour bien nettoyer les dents du peigne, on les passe dans des fils que l'on aura fixés, par exemple, à l'espagnolette de la fenêtre. Ce moyen ne gâtera pas les peignes d'écaïlle ou de celluloid. On lave souvent les peignes dans de l'ammoniaque, ce qui ternit ceux qui sont foncés. Les objets d'écaïlle reprennent leur brillant si on les frotte avec de la laine sur laquelle on aura versé quelques gouttes de térébenthine.

Couchettes des jeunes enfants. — Le meilleur matelas à employer pour les jeunes enfants consiste en feuilles épluchées de fougère. Cette plante est très saine et a l'avantage de ne pas contracter de mauvaises odeurs. Elle est bien préférable au varech.

Doigts tachés. — Pour enlever les taches qui se forment à l'extrémité des doigts des fumeurs, versez quelques gouttes d'acide oxalique dans l'eau de votre cuvette et faites tremper le bout de vos doigts dans ce mélange. Les taches jaunes disparaissent, procédez ensuite à un second lavage à l'eau pure.

Démangeaisons aux mains. Parfois, pendant les beaux jours, les personnes, même les plus soigneuses, ressentent des démangeaisons aux mains, surtout entre les doigts. Cette sensation énervante disparaît après deux jours si l'on prend quelques bains à l'eau de son chaud, et si l'on s'enduit légèrement les mains avec la préparation suivante: Lait d'amandes, 10 onces; Hydrate de chloral, 1 pincée; Teinture de coquelicots, 1 pincée.

Moyen d'empêcher les verres de lampe de casser. — Il consiste à pratiquer, avec la pointe d'un diamant, une légère fente à la base du tube. Ce procédé réussit toujours, et l'on peut exposer les verres ainsi fendus à des températures très élevées, sans crainte de les voir éclater.



Portez 5 Jours—GRATIS

Choisissez une bague en or solide 14 carat avec une des pierres Gophr, et faites en l'essai pour cinq jours gratis. Portez cette bague en soirée—à l'opéra—sur la rue—à votre travail—partout où vous voudrez pendant cinq jours d'essai, ensuite décidez si vous voulez la garder et l'acheter. Si vous n'êtes pas fasciné par sa vraie beauté, si vous considérez que sa splendeur est moindre que celle d'un diamant véritable—retournez-nous la bague à nos frais. Vous ne nous payez pas un sou pour l'essai. Si vous décidez de garder la bague, payez le prix qu'on vous demande (à peu près 3% du prix d'un diamant) aux conditions qui vous conviendront. Nos termes sont faciles, nous vendons même au taux d'un dollar par mois 3 sous par jour, et cela sans intérêt. Votre crédit est bon, envoyez-nous le coupon de suite.

UNE NOUVELLE ET MERVEILLEUSE DECOUVERTE

Ce qui a été un problème pendant des siècles est enfin découvert. Le moyen de manufacture des pierres qui pourront en tout point rivaliser avec les diamants minés qui coûtent des fortunes. Les diamants et pierres Gophr sont tellement semblables aux diamants qu'un expert s'y tromperait, et les diamants Gophr couperont la vitre. Essayez une de nos bagues de suite.

MONTAGE EN OR SOLID DE 14 CARATS

Les pierres Gophr ne sont pas montées autrement que sur des bagues en or solide de 14 carat. Demandez notre nouveau catalogue et voyez par vous-même les magnifiques montages pour bagues, épinglettes, boutons et pendants d'oreilles et pendants, etc.

ENVOYEZ LE COUPON POUR LE NOUVEAU CATALOGUE

Mettez votre nom et votre adresse sur le coupon, mettez le coupon dans une enveloppe ou sur une carte postale et envoyez le nous de suite. Ne retardez pas pour connaître l'offre généreuse que nous avons à vous faire, vous donnant la chance de pouvoir faire l'essai de nos bijoux gratuitement. Maillez le coupon de suite pour avoir notre catalogue qui vous est envoyé gratis.

The GOPHR DIAMOND CO., Ltd.
Dept. E 140 Yonge St., Toronto.
Messieurs,—Envoyez-moi votre catalogue de bijoux ainsi que votre proposition d'essai gratis et termes faciles.

Nom.....
Adresse.....



EXAMEN DES YEUX Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Torle" nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN et de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal.....

Le Spécialiste BEAUMIER

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

144, rue STE-CATHERINE Est, Coin Av. Hôtel-de-Ville, MONTREAL.

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des pèdlers ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

SIROP DESAUTELS

LE PLUS PUISSANT ANTISEPTIQUE DES BRONCHES

La Revue Populaire

Magazine illustré mensuel

En vente dans tous les Dépôts et chez les Edits-Props.

POIRIER, BESSETTE & CIE., 131 Cadieux, Montréal.

LE PANORAMA

Seul magazine en langue française, sur ce continent, consacré au cinéma

25c pour le Canada

— 25c aux Etats-Unis

Dechaux Frères
 LIMITEE
 "Les Meilleurs de Montréal"
TEINTURIERS et DEGRAISSEURS
 TELEPHONE :
EST 5000*

Pour la femme malade
 Salut des désespérées



Toute femme qui souffre de la matrice ou des ovaires peut aujourd'hui mettre un terme définitif à ses souffrances en faisant usage du fameux Composé végétal de Julia Richard. Ce traitement vous guérira sûrement sans besoin de recourir à l'opération, il est spécialement employé dans les cas de Métrite, Fibrome, Hémorragies, Ovarites, Leucorrhées, Retour d'âge, etc. N'hésitez plus à vous soigner, votre guérison est assurée, ou l'argent est retourné.
 Sur réception de 10 cents vous recevrez mon "Guide de la femme".
JULIA RICHARD,
 Boîte 2334, Montréal.

CHRONIQUE THEATRALE

PRINCESS

Tous les numéros sont de premier ordre au Princess cette semaine. Le grand acte "Temptation" est de toute beauté. C'est une opérette en 7 scènes, jouée avec un entrain et un brio merveilleux par Arman Kaliz et sa compagnie de 14 jeunes filles. Les toilettes sont ravissantes. C'est un des meilleurs numéros que nous ayons encore vu à Montréal.

SAINT-DENIS

Le théâtre Saint-Denis est toujours le théâtre des gens élégants de la partie est de la ville. Le spectacle qu'on y donne cette semaine dépasse tout ce que nous avons encore eu depuis le commencement de la saison. Tous les numéros de vaudeville sont merveilleux et la grande vue est jouée par les meilleurs artistes du cinéma.

FAMILY

Le théâtre Family donne cette semaine un des plus gros succès de la saison. La troupe au grand complet joue à merveille un des chefs-d'oeuvre du répertoire. Tous les rôles sont remplis de façon magistrale, aussi y a-t-il foule à chaque représentation.

MIDWAY

Le programme de cette semaine au Midway est de toute beauté et bien fait pour plaire à la nombreuse clientèle de ce populaire établissement. Les vues comiques et dramatiques qui sont au programme sont ce que nous avons eu encore de mieux à Montréal depuis bien longtemps.

CRYSTAL PALACE

Les vues de cette semaine au théâtre de la rue Saint-Laurent sont simplement merveilleuses. Le grand film sensationnel nous tire les larmes des yeux. Les vues comiques sont très drôles et savent déridier même les plus sérieux.

MONT-ROYAL

Décidément le théâtre Mont-Royal reste toujours au premier plan pour la nouveauté et l'attrait des vues qu'il nous donne. Cette semaine le programme cinématographique est certainement le meilleur que nous puissions avoir à Montréal.

Le VIN St-Michel
 Pour tous les âges et conditions

L'Usage d'un tonique reconstituant est un besoin de l'existence moderne. Tous les âges trouvent dans le Vin St-Michel le régénérateur par excellence du sang appauvri, le tonique du système nerveux fatigué, le meilleur fortifiant connu.

Lorsque l'appétit fait défaut, lorsque la digestion est difficile, lorsque vous vous sentez fatigué, accablé, prenez un verre de Vin St-Michel: vous éprouverez vite un bien-être indicible, car il dissipe la fatigue et vous donne un regain d'énergie.

Si vous avez un travail fatigant à faire, que ce soit un travail manuel ou de l'esprit, prenez un verre de Vin St-Michel: il vous fournira la réserve de forces et d'énergie indispensables à l'accomplissement de la tâche.

Si vous vous êtes exposé au froid, aux intempéries et que vous sentiez un frisson courir par tout votre être, prenez vite un verre de Vin St-Michel: il vous réchauffera, stimulera la circulation du sang et vous préservera du rhume qui vous guette.

Si vous relevez de maladie et si vous êtes anxieux de recouvrer rapidement vos forces et votre vigueur, ayez recours aux effets bienfaisants du Vin St-Michel—C'est le tonique reconstituant qui vous remettra sur pied vite et bien.

Le Vin St-Michel est un apéritif délicieux, un tonique reconstituant facile à digérer et d'une efficacité prouvée dans des milliers de cas d'anémie, de chlorose, de neurasthénie, de surmenage et de convalescence longue et pénible. Il se prend à la dose d'un verre de vin avant les repas et chaque fois que le besoin s'en fait sentir.

EN VENTE PARTOUT
BOIVIN, WILSON & CIE, Limitée, Seuls Agents
 455, rue St-Paul Ouest - - - - - MONTREAL



DES CURIO

POUR TENIR U

Plus
d'un



FEUILLE
DE COUVRE

INCR

Dechaux Frères
 LIMITEE
 "Les Meilleurs de Montréal"
TEINTURIERS et DEGRAISSEURS
 TELEPHONE :
EST 5000*

Pour la femme malade
 Salut des désespérées



Toute femme qui souffre de la matrice ou des ovaires peut aujourd'hui mettre à ses souffrances en faisant usage du fameux **Composé végétal de Julia Richard**. Ce traitement vous guérira sûrement sans besoin de recourir à l'opération. Il est spécialement employé dans les cas de Métrite, Fibrose, Hémorragies, Ovarites, Leucorrhée, Retour d'âge, etc. N'hésitez plus à vous soigner, votre guérison est assurée, ou l'argent est retourné.

Sur réception de 10 cents vous recevrez mon "Guide de la femme".

JULIA RICHARD,
 Boîte 2334, Montréal.

CHRONIQUE THEATRALE

PRINCESS

Tous les numéros sont de premier ordre au Princess cette semaine. Le grand acte "Temptation" est de toute beauté. C'est une opérette en 7 scènes, jouée avec un entrain et un brio merveilleux par Arman Kaliz et sa compagnie. 14 jeunes filles, sont ravissamment belles, et les meilleurs artistes.



ce depuis saison. vaudeville sa la grande vue meilleurs artistes.

FAMILY

Le théâtre Family donne cette semaine un des plus gros succès de la saison. La troupe au grand complet joue à merveille un des chefs-d'oeuvre du répertoire. Tous les rôles sont remplis de façon magistrale, aussi y a-t-il foule à chaque représentation.

MIDWAY

Le programme de cette semaine au Midway est de toute beauté et bien fait pour plaire à la nombreuse clientèle de ce populaire établissement. Les vues comiques et dramatiques qui sont au programme sont ce que nous avons eu encore de mieux à Montréal depuis bien longtemps.

CRYSTAL PALACE

Les vues de cette semaine au théâtre de la rue Saint-Laurent sont simplement merveilleuses. Le grand film sensationnel nous tire les larmes des yeux. Les vues comiques sont très drôles et savent déridier même les plus sérieux.

MONT-ROYAL

Décidément le théâtre Mont-Royal reste toujours au premier plan pour la nouveauté et l'attrait des vues qu'il nous donne. Cette semaine le programme photographique est certainement le meilleur que nous puissions avoir à Montréal.

Le VIN St-Michel
 Pour tous les âges et conditions

L'Usage d'un tonique reconstituant est un besoin de l'existence moderne. Tous les âges trouvent dans le **Vin St-Michel** le régénérateur par excellence du sang appauvri, le tonique du système nerveux fatigué, le meilleur fortifiant connu.

Lorsque l'appétit fait défaut, lorsque la digestion est difficile, lorsque vous vous sentez fatigué, accablé, prenez un verre de **Vin St-Michel**: vous éprouverez vite un bien-être indicible, car il dissipe la fatigue et vous donne un regain d'énergie.

Si vous avez un travail fatigant à faire, que ce soit un travail manuel ou de l'esprit, prenez un verre de **Vin St-Michel**: il vous fournira la réserve de forces et d'énergie indispensables à l'accomplissement de la tâche.

Si vous vous êtes exposé au froid, aux intempéries et que vous sentiez un frisson courir par tout votre être, prenez vite un verre de **Vin St-Michel**: il vous réchauffera, stimulera la circulation du sang et vous préservera du rhume qui vous guette.

Si vous relevez de maladie et si vous êtes anxieux de recouvrer rapidement vos forces et votre vigueur, ayez recours aux effets bienfaisants du **Vin St-Michel**—C'est le tonique reconstituant qui vous remettra sur pied vite et bien.

Le **Vin St-Michel** est un apéritif délicieux, un tonique reconstituant facile à digérer et d'une efficacité prouvée dans des milliers de cas d'anémie, de chlorose, de neurasthénie, de surmenage et de convalescence longue et pénible. Il se prend à la dose d'un verre à vin avant les repas et chaque fois que le besoin s'en fait sentir.

EN VENTE PARTOUT
BOIVIN, WILSON & CIE, Limitée, Seuls Agents
 468, rue St-Paul Ouest - - - - - MONTREAL

